Les enfants du marquis de Ganges, ou Les expiations / par Francis Wey



LES EXPIATIONS.

PARIS. — DECOURCHANT, IMPRIMEUR, 1, RUE D'ERFURTH.

LES ENFANTS

DU

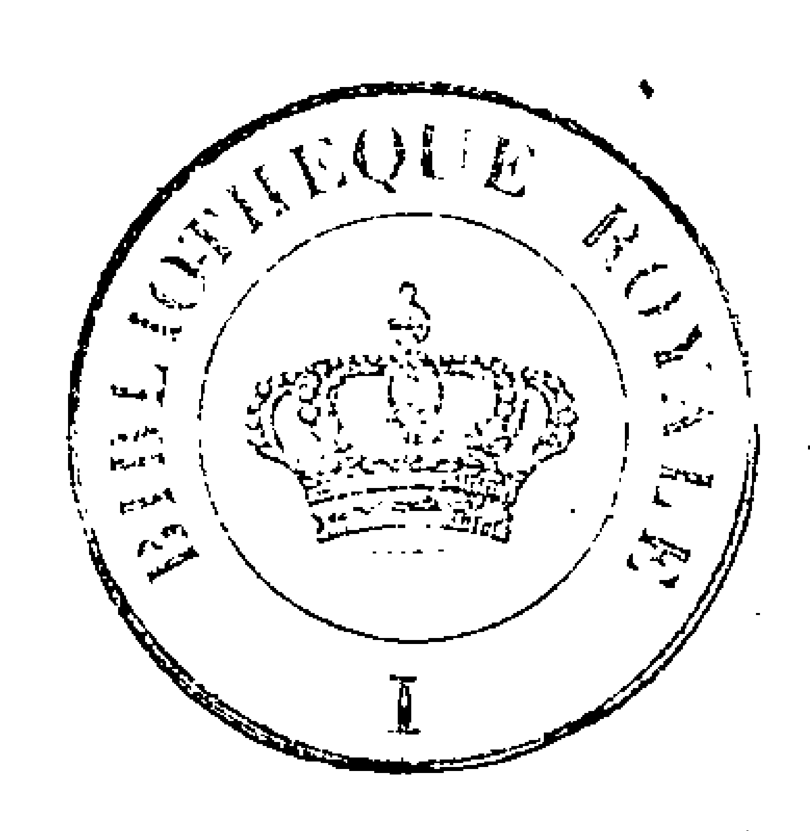
MARQUIS DE GANGES

OU

LES EXPIATIONS,

PAR

Francis Wey.



PARIS.

ANCIENNE MAISON

ALPHONSE LEVAVASSEUR ET Cie.

BOURMANCÉ, ÉDITEUR,

8, PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXXVIII

DELICTA MAJORUM IMMERITUS LUES.

(*Q. Horat. Carm.*, lib. III, ode VI.)

Quand l'homme à peine guéri de la première blessure de son cœur commence à rendre à ce monde mépris contre déceptions; des profondeurs de la tristesse où son âme est plongée,

il se ressouvient de ses joies fugitives, de ses divinités en poudre et de leurs autels renversés. A ces ruines immondes il jette encore un amer sourire, et les contemplant avec des yeux dont les larmes et les voiles sont tombés, il ne peut s'empêcher de prendre en pitié la passion origine de ses douleurs, de la trouver infime et misérable.

Plus tard, lorsqu'une longue pratique l'a familiarisé avec les désenchantements de tout genre, au point de les lui faire accepter en observateur, sans peine comme sans surprise, ce même homme s'aperçoit que, L'AMOUR QUI EST BIEN PEU DE CHOSE, EST LA PLUS SÉRIEUSE DE TOUTES CELLES DE LA VIE.

Un heureux pourroit seul contredire cette vérité, aussi est-elle incontestable; car il n'est personne en qui les passions n'aient laissé des cendres, personne dont elles n'aient altéré le caractère, ou modifié le sort.

Apollodore voyoit en rêve son corps écorché par les Scythes, plongé dans une chaudière bouillante; et durant le supplice, son cœur

murmuroit tout bas : « Je t'ai causé tous ces maux. »

Le songe d'Apollodore est l'histoire de l'humanité.

Il est impossible de parcourir cette longue série de crimes et de misères qui constitue les fastes de l'univers et de remonter des effets à leurs causes, sans rencontrer à tout instant l'Amour et ses flèches empoisonnées. On ne sauroit pénétrer dans ces drames à demi fabuleux, objets d'horreur et d'effroi parmi tous les peuples, sans leur trouver pour prologues des sentiments brûlants, monstrueux parfois et comprimés toujours.

Amour, crime, fatalité; les trois actes des tragédies antiques sont enfermés dans ces mots placés dans un ordre immuable. Dès que la passion a accompli son attentat, le Destin persécute le coupable jusque dans ses derniers rejetons. Les fils de l'amant de Jocaste s'entr'égorgent; Vénus poursuit Pasiphaë dans Phèdre et dans Ariane; les forfaits d'Ærope retombent sur les enfants d'Atrée, et le fils

d'Agamemnon échoue à laver dans le sang d'Egisthe la souillure héréditaire. Sa piété filiale, les dieux dont il est issu, ne le préserveront pas des Furies.

Dans tous les temps, il exista certaines maisons marquées de noir, livrées à l'aversion des hommes et aux vengeances divines. Mais le christianisme, dogme de liberté et de douceur, qui prescrit le châtiment par le pardon, a arraché leur bandeau aux Destinées aveugles. Leur glaive, qui frappoit toujours, s'émousse devant le repentir; les bras de la Providence sont ouverts à tous, et la Fatalité, en permettant à l'Espérance de se laisser entrevoir au delà des pleurs, est devenue l'EXPIATION.

Ainsi la foi s'est épurée. Cependant, le bois des idoles populaires est aussi dur que le bronze. La prédestination, croyance invincible, est enracinée dans l'homme par le côté de l'imagination et des penchants au merveilleux. D'ailleurs, en ces matières, l'erreur forme avec la vérité un alliage si compacte, l'histoire reproduit des faits si bizarres, la terreur pro-

jette sur les yeux de l'intelligence un si épais nuage, que les êtres voués à une existence silencieuse et non entrecoupée par le choc des masses ou des événements, découvriront toujours autour d'eux la marche lente et imprescriptible de la Fatalité. Tant d'incidents demeurent séparés de leurs causes, tant d'effets apparoissent sans principe visible, que les pauvres mortels, préférant un faux guide à l'isolement absolu, une colonne de ténèbres à une nuit uniforme, s'écrieront toujours : « Cela étoit écrit! » Écrit en quel lieu, par quelle main, dans quel livre.... Personne ne le sait, hormis les trois larrons qui dérobèrent le livre de Mercure, au dire de l'auteur du *Cymbalum mundi;* mais ils ont gardé leurs secrets.

Favorisée par ces superstitions, la poésie, quelle que soit sa forme, trouvera des ressorts éternels, des combinaisons sans cesse renouvelées, à mettre l'homme de toutes les époques aux prises avec cette puissance mystérieuse, à le montrer dans ses résistances les plus énergiques, maîtrisé par une influence contre la-

quelle se viennent briser les efforts de la sagesse et de la volonté. Les éléments contraires mêlés dans le drame terrestre, luttant corps à corps, se séparant violemment, ou cherchant un accord impossible, présentent déjà un curieux objet d'étude; mais si on les voit ligués ensemble, s'élever les uns sur les autres contre un ennemi dont on entend les coups sans découvrir le glaive, et retomber meurtris sur l'arène, l'intérêt produit jusque-là en mode simple, devient composé et saisissant.

Convaincu de l'extrême différence qui existe entre les pensées contenues en ces deux mots, art, nature, et de l'impossibilité de traduire l'un par l'autre en contraignant celui-ci à être la copie de celui-là, l'auteur de ce livre s'est trouvé heureux de pouvoir faire intervenir une action en quelque sorte providentielle parmi les personnages qu'il a mis en scène, car il a plus de confiance dans l'imagination de ses lecteurs que dans ses propres inventions. Cette action surnaturelle, que le romancier ne sau-

roit imposer au public, doit être saisie toute vive au milieu de l'opinion, sans quoi il est prudent de s'abstenir d'un tel auxiliaire.

La voix des peuples a, depuis plus d'un siècle, surnommé les anciens seigneurs de Ganges, les Atrides provençaux, désignation la plus sinistre, la plus *fatale* qui puisse être imaginée. En effet, rien ne manque au rapprochement : amours abominables, avidité, férocité inouïe, crime enfin, commis en famille, *crime d'intérieur* dont le fracas perce les murailles et retentit dans la France entière. Ajoutez à ces détails l'intérêt attaché à la victime dont les grâces, dont l'esprit et la jeunesse avoient charmé Louis XIV, et le forfait paroîtra plus exécrable encore, et l'on comprendra que cette histoire trop horrible pour être exhumée, même dans cette introduction ou dans un mélodrame allemand, doit être passée sous silence. Cependant, comme un grand spectre dont une brume épaisse empêche d'analyser les traits, elle domine tous les tableaux qu'on va parcourir. Ainsi, au moment où ce livre commence,

le sang répandu est déjà séché, la poussière des années le recouvre, et le germe de fatalité caché dans la famille de Ganges va se développer.

Calme et simple dans sa marche, comme un fleuve encore voisin de sa source, cette expiation que la mort d'une race entière prescrira seule, se montre d'abord restreinte pour ceux qui en sont l'objet, à un sentiment pénible. Pourtant, l'effroi s'est emparé d'eux, les lieux où ils vivent sont pleins de voix menaçantes, les incidents les plus ordinaires y semblent étranges, on diroit qu'une invisible main a tracé sur les murs et dans le cœur de leurs maîtres des mots sinistres. L'action se poursuit, l'influence céleste s'y mêle de plus en plus, elle grossit, elle s'étend et ravage tout ce qu'elle touche, comme une rivière débordée.

Le Rhône, au bord duquel se passent les trois actes de ce drame reliés ensemble par cette expiation, sorte de chaîne où ils sont également rivés, le Rhône pourroit servir d'emblème à la progression de ces grandes infor-

tunes qui s'attachent à une maison, depuis sa source à son embouchure dans le néant, cette mer inconnue. Le développement de cet ouvrage pourroit de même être comparé au cours d'un fleuve qui roule, calme ou impétueux, sur des contrées tour à tour paisibles, rocailleuses, desséchées. Ainsi, des plus imposantes créations de Dieu aux plus infimes des œuvres humaines, du grand au petit, l'on découvre encore d'harmonieux rapports, et dans l'échelle des objets créés, le grain de sable a sa place, comme le Caucase a la sienne.

Foible d'abord, et frémissant au sortir de sa noire caverne, sur un lit de pierre environné de crêtes ardues et sauvages, le Rhône descend les montagnes : il s'efface dans un grand lac et semble y terminer sa vie, mais sa destinée le pourchasse, elle sépare ses eaux de celles du Léman et l'arrache à l'oubli qu'il cherche. C'est ainsi que la fatalité, cramponnée à nos modernes Atrides, les isole et les met à chaque

instant en relief dans la mémoire des hommes. En vain le fleuve se cacheroit-il dans les entrailles de la terre; la volonté qui le régit l'exhumera des récifs de Seyssel, comme elle l'a retiré des ondes.

Bientôt les bois, les monts, les vallées se divisent pour lui faire place; le soleil trace des rayons d'or dans ses eaux tranquilles, majestueuses; les contrées voisines sèment des fleurs autour de lui, les grands arbres y baignent leurs racines, et leurs cimes se mirent dans le cristal, et leurs bras entrelacés versent des feuilles vertes sur ce miroir mobile....

La vie de la jeune marquise d'Urban s'écouloit en paix entre l'espoir et le souvenir à demi effacé de son origine. Elle avoit aplani son existence, comme le fleuve son lit de sable; de même que le fleuve avoit cherché le soleil et la plaine, de même elle s'étoit tournée vers les lueurs célestes et vers une grande égalité d'âme. Elle y trouvoit déjà du repos; plus tard elle eût vu naître des plaisirs. Admirée sans envie, elle recueilloit les fleurs semées devant elle, et ses

jours alloient lents et monotones, subordonnés à la prudence la plus admirable, aux principes les plus austères. Rien d'humain, rien de prévu par notre sàpience ne pouvoit flétrir tant de grâces et de vertus. Mais...

Mais le fleuve ne peut demeurer en repos; l'impérieuse voix qui lui ordonne de marcher est irrésistible: malgré la beauté des rives, il faut les voir s'enfuir; malgré de vains détours pour y demeurer encore, il faut les abandonner. Que l'on chemine vite ou à petits pas, le but fatal est inévitable, et il ne s'éloigne point.

Aux approches de la mer, le Rhône est bouleversé comme une âme en proie aux passions les plus violentes; impétueux, sauvage, comme le dernier des Ganges, il semble se débattre contre la pente qui l'entraîne, et ses rivages stériles, déchirés comme ceux où se désespéra Caïn, sont dévorés par le soleil, sont torréfiés comme le cœur de Rostaing de Cruentaz, le dernier de nos héros. Les antiques Furies se sont emparées de sa vie tout entière, qui se précipite contre les désastres, comme le fleuve

contre les rochers; en entraînant avec elle tout ce qui l'entoure, comme le Rhône emporte la terre de ses bords.

Enfin, cette carrière terrible, où se résument tous les maux d'une race prête à s'éteindre, jette ses derniers cris et s'accomplit dans une solitude, dans une angoisse, dans une tourmente où il ne reste pas plus d'espérance qu'il n'est demeuré de verdure auprès du Rhône, parmi les galets de la Crau; rien des hommes, rien de la société n'entoure le lit funèbre de Rostaing; celui du fleuve ne baigne aucune cité et les embarcations ne s'aventurent pas sur sa furieuse écume. Les grèves qui l'avoisinent sont infécondes, brûlantes, caillouteuses, la couche du fleuve est hérissée de pointes; l'onde s'y roule bourbeuse et saumâtre, sous l'œil de feu de l'astre qu'aucun nuage ne voile; les cieux y sont fermés et la terre d'airain. Où trouver un emblème plus saisissant du désespoir ?

A vrai dire, cette conclusion peut paroître

peu religieuse à certaines personnes; mais si l'on se met au point de vue de l'auteur, elle n'est pas impie. Il a hâte d'affirmer que dans une œuvre aussi légère que celle-ci, il lui a paru bon de décliner toute espèce de prétention aux enseignements moraux ou philosophiques. Comme il a trop de choses à apprendre pour se permettre de conseiller autrui, il a adopté avec empressement un sujet d'où l'on ne peut extraire aucun dogme, aucune réflexion pratique. Son unique but a été d'intéresser le lecteur, et la tâche est déjà assez difficile, pour qu'il tremble de ne l'avoir pas remplie. En fait de morale, chacun a la sienne, la véritable est dans le cœur et non sur le papier. De plus, chacun l'entend à sa manière, et des expériences personnelles ont appris à celui qui écrit ces lignes, que, grâce à la malice ou à la bizarrerie humaine, on ne recueille pas toujours le grain qu'on a semé. Il eut un jour le malheur d'imaginer une historiette, et de la conduire jusqu'à la fin sous l'impression d'un sentiment tendre et reli-

gieux. L'opuscule s'adressoit aux cœurs simples et pudiques, indulgents surtout. Il s'agissoit de deux jouvenceaux nourris de si bons principes, que malgré leurs désirs, renforcés de toutes les propensions que Nature nous donne pour l'erreur, ils restoient sages. Leur précepteur étoit un vieil abbé dont la vie avoit été si pure, si éloignée du mal, qu'il n'en avoit pas conçu l'idée et qu'il le côtoyoit, comme l'enfance, sans le soupçonner, en lui souriant avec une ignorance pieuse. Malgré tant d'inexpériences dans le maître et dans ses élèves, le principe honnête, par sa seule force, triomphoit sans l'assistance des hommes et amenoit le plus vertueux dénoûment.

Eh bien, si l'on en croit des gens pudibonds sur parole, si l'on en croit une multitude de réclamations bruyantes, qui ne tendoient à rien moins qu'à faire mettre au ban des honnêtes gens le criminel conteur de ces amourettes enfantines; si l'on s'en rapporte à cent braves lettres plus ou moins pseudonymes, et entre autres, aux réquisitoires d'un anonyme tou-

rangeau et de l'abbé Moineau (deux personnages respectables, puisque l'un est anonyme et l'autre abbé), l'auteur s'est mépris sans le vouloir, mais d'une façon si grossière, si criminelle en apparence, qu'il est contraint, vu l'éclat donné par un journal à cette grande affaire, de faire amende honorable. La première épître l'accuse de conspirer le retour des hideuses scènes de 93, au moyen d'un écrit, « vomissement d'impiété et de libertinage, » vile pâture destinée au vice, et à la destruc- » tion de la société. » Suivent quatre pages dont le style est équivalent.

Voilà, dira-t-on, un anonyme d'une furieuse vertu et d'une conscience bien chatouilleuse, si l'on en juge d'après la délicatesse des expressions qu'il emploie. Il faut tant de sagesse pour savoir trouver le libertinage partout où il se cache et où il ne se cache pas, que l'on doit savoir gré à ceux qui le pourchassent avec des armes aussi courtoises. Si l'on se dispense de trahir ici cet anonyme, c'est uniquement de peur d'exposer sa vertu aux

dents de l'impiété, et de glacer d'incarnat les lys de sa modestie. — Eh ! gentil pays de la Touraine, îles amoureuses de la Loire, rivages fleuris du Cher, n'avez-vous plus pour nous que des Catilinaires de sacristie ! Patrie de Rabelais, vos enfants seroient-ils sevrés de ce bon petit vin réjouissant d'Angers, que Grandgousier promettoit à son fieu ? L'apanage de Marie-Stuart est-il réduit aux censeurs et aux pruneaux ?

Comme on se laisse entraîner à parler sur les pays qu'on a aimés ! On en perdroit le souvenir de l'abbé Moineau lui-même ! ! !

On peut, à la rigueur, concevoir qu'un auteur, vierge encore de l'honneur d'être critiqué, soit assez ébloui d'avoir soulevé l'indignation d'un grand nombre d'abbés Moineaux, pour le raconter à tout le monde. L'abbé Moineau fait profession d'instruire la jeunesse (n'est-il pas consolant de la savoir entre les mains de gens bien éclairés ?), son accusation est sérieuse et articulée de bonne foi. La signature de sa lettre ne doit pas être un pseudonyme, attendu que

si l'on eût cherché un nom de guerre à mettre au bas d'une attaque aussi grave, on l'eût choisi mieux harmonisé à la dignité de la morale. Il faut que l'on soit né avec ce nom peu commun, pour en faire usage, et tout porte à croire qu'il est en ce monde un véritable abbé Moineau, à qui chaque jour Dieu donne une pâture qui n'est point vaine et dont il est bien usé, puisque l'abbé Moineau fournit celle de l'intelligence aux enfants des hommes.

Tout mauvais écolier (l'abbé Moineau doit le savoir) a bon bec pour se défendre, et puisque le maître lui dit : — Monsieur, j'ai trouvé dans votre thème un pâté contre la morale, une ordure, un *bon-homme* indécent, enfin une saleté quelconque; puisqu'il demande qui l'y a mise, l'accusé répondra : — Ce n'est pas moi; il n'est rien d'impur ou d'infâme, dans ma tête, ni dans mon cœur.

Oh, si l'abbé Moineau se fût borné pour le disciple malavisé à une inculpation d'ineptie, celui-ci eût passé condamnation sans murmure, et tendu le front sans sourciller aux

oreilles d'âne que l'abbé Moineau sait bien où prendre pour les lui attacher. — Abbé Moineau, soyez clément ; on se corrigera. A l'avenir on se creusera comme vous la cervelle, afin de trouver des abominations à éviter ; mais la cervelle de votre élève est si étroite, ô abbé Moineau, qu'il craint bien d'être moins riche que vous en pareille moisson ! Abbé Moineau, enseignez-lui la vertu homœopathiquement, par la recherche raffinée du vice !

Si l'auteur qui retrace ces puérilités n'avoit d'autre but en les racontant, que d'entretenir de lui-même ses lecteurs, et de vider avec monsieur Moineau une querelle de plume, sa folie seroit impardonnable et si démesurée, qu'il pense que personne ne s'avisera de l'en accuser.

Il s'agissoit de morale ; on avoit hasardé ce théorème : que la morale est une arme d'un emploi dangereux, pointue par les deux bouts, capable de blesser qui la manie, et dont l'effet dépend des dispositions plus ou moins honnêtes de ceux à qui elle est adressée.

Toujours en crainte de donner dans l'er-

reur, on s'est hâté d'appuyer une opinion par un exemple utile peut-être à ceux qui font du public une étude, exemple présenté avec autant d'insouciance et de naïveté que s'il résultoit de l'expérience d'autrui, et l'on demande au lecteur pardon de l'avoir entretenu d'un *moi* qui n'est point celui de Pascal, car le *moi* de Pascal est synonyme de *l'amour-propre.*

Puisque, par l'intervention d'une circonstance fortuite, celle d'une accusation d'immoralité, formulée de nos jours par nombre de gens contre l'art actuel et contre le roman en particulier, il a été fait mention de la morale, il est à propos d'insister sur cette matière, pour justifier la longue digression dont elle a été la cause.

Entre-t-il dans les conditions de l'art de servir au développement d'une moralité quelconque ; et, ce principe admis, l'art ne seroit-il point désorganisé par cette influence ? la mo-

rale, à son tour, seroit-elle plantée dans un terrain convenable?

Il y a bien des raisons pour en douter, en voici quelques-unes. L'art est basé sur une fantaisie de l'imagination, il s'adresse au plaisir. La morale, appuyée sur la vérité, a pour but de tempérer l'imagination et de répandre l'austérité. L'objet de l'art est d'émouvoir, de séduire, d'insinuer dans l'âme une fiction à la place de la réalité; celui de la morale est de combattre les séductions et de proclamer la vérité inflexible. L'art parle aux sens, la morale les réprime; celle-ci est sévère, celui-là voluptueux; il s'attache à la forme, elle ne s'occupe que du fond. La fiction se déguise sous mille formes et se perd en des labyrinthes sans nombre, la vérité marche nue et en ligne droite. Personnifiant donc ces deux objets, l'art et la morale, on seroit conduit par l'analyse à voir en eux des incompatibilités d'humeur insurmontables. L'un gagneroit sans cesse aux dépens de l'autre; l'unité se diviseroit, l'intérêt seroit partagé et le tout

amoindri : or, l'art sans unité n'existe plus.

L'ancienne école a fourni, vers ses derniers ans, de piteux exemples à l'appui de cette assertion. Quiconque a lu les Contes moraux de Marmontel, et de nos jours ceux de Bouilly ; quiconque a savouré le mélodrame de M. de Pixérécourt, sait que la morale intervenant dans le déroulement de la passion, produit sur cette dernière et sur le spectateur l'effet d'une ondée sur un feu d'artifice : tout s'éteint. Pourquoi les tragédies de Voltaire sont-elles pesantes et somnifères ? parce que le drame y est tantôt primordial, tantôt accessoire dans le plan général. L'esprit y flotte incertain, ce mouvement le berce comme un roulis, il ne sait où s'attacher et il s'endort. Les *contes et romans* en prose, où le sens philosophique est dominant, sont imprégnés de l'esprit éblouissant naturel à leur auteur et compatible avec ses principes superficiels et fondés sur un scepticisme complet. Mais, fût-on comme M. de Jouy, le continuateur de Voltaire, on conviendroit que le côté de l'art, celui qui touche à la

passion, au sentiment, au cœur enfin, est, dans ces ouvrages, d'une froideur, d'une petitesse, d'une fausseté affligeante. Sauf quelques pauvres hères affriandés par les prix Monthyon, sauf quelques rares académiciens qui, du temps de Fabre d'Eglantine, ont pleuré à voir lever l'aurore et ri à voir tomber des têtes, personne ayant un sentiment profond et chaleureux des poésies, ne s'avisera de marier dans son œuvre ces deux ennemis jurés, l'art et la morale. Laissons à ces mathématiciens, qui pensent que les hommes sont entre eux comme tous les angles droits, le soin de demander à la peinture des passions humaines, ce qu'elle prétend prouver. A l'avocat la discussion, au calculateur la logique, au philosophe les preuves, à tous trois l'erreur. Le cœur lui seul ne trompe pas, c'est là que Dieu nous parle sa vérité qui n'est point celle des hommes.

Les mortels ne profitent que d'une seule expérience, de la leur, et encore pas toujours; sans quoi, vu le nombre des gens érigés en précepteurs du monde, les fautes seroient devenues

très-rares. La vérité déplaît, on l'a répété souvent et avec raison, mais on n'a pas dit le motif de cette antipathie. Si elle ne faisoit que nous instruire de nos défauts, elle trouveroit grâce devant la curiosité ou l'irritation. Mais on la hait parce qu'elle est radoteuse et qu'elle nous apprend des vices que nous savons trop bien, et contre lesquels nous ne voulons, ou ne pouvons lutter. Elle ne nous outrage pas, elle nous ennuie.

Les diseurs de vérités philosophiques sont trop souvent des sots; s'ils n'eussent appris l'âme humaine dans Platon et son école, ils sauroient que l'homme se connoît fort bien lui-même. Au demeurant, si l'on comptoit les âmes enlevées à Satan par les beaux discours des moralistes, l'addition seroit vite faite. Il est peu de livres moraux; car tout enseignement contient le bien et le mal placés en opposition, l'âme du lecteur choisit au gré de ses penchants, et non suivant l'intention du prédicateur. Il s'est vu des enfants à qui le catéchisme a inspiré d'étranges méditations et peu orthodoxes, la

Bible est fort *croustilleuse*, l'homélie même du confesseur exige de sa part beaucoup de tact pour être sans péril.

Puisque les objets les plus saints produisent des résultats foibles ou douteux, n'est-on pas insensé d'exiger des arts les préceptes qui ne sont pas de leur essence, de condamner ces organes du plaisir à exprimer le dogme de l'austérité et du devoir? Non, ce programme ne fut jamais réalisé, il ne le sera jamais. Si parfois ils parviennent à faire illusion aux rigoristes, ce n'est que par un faux-semblant de sévérité et de sagesse, ils n'en sont que plus dangereux.

L'art, quel qu'il soit, est fait pour les gens dont le cœur est déjà tempéré, dont l'esprit est mûr, ou pour ceux qui veulent être émus et agrandis par l'âme; quitte à encourir certains dangers. Mais, ni la peinture, ni la poésie ne s'adressent aux enfants et aux petites demoiselles. Il n'est pas de statues morales, point de romans *bons livres*, pas de poëtes chastes, et surtout, il n'est point de théâtre moral, pas même chez

Comte ou chez Séraphin. Le premier qui, lisant sur une toile de spectacle : *Castigat ridendo mores*, a traduit : Le rideau cache les murs, étoit un grand homme; ces mots ne peuvent pas contenir d'autre sens raisonnable. Le premier qui donna à l'abbé Moineau l'idée de faire lire à ses élèves des romans orthodoxes, étoit un bélître.

Si les œuvres d'imagination ont sur l'âme une influence favorable (et la chose n'est pas douteuse), elle s'exerce sur d'autres points; ses résultats modifient les masses plus que les individus isolément pris, et les phénomènes se passent d'une manière toute spéciale. Ce n'est pas ici le lieu de les analyser; l'auteur y reviendra dans une autre circonstance, car il n'erre pas à l'aventure.

A ceux qui s'obstinent à requérir de tout acte de la pensée une moralité quelconque, il fera observer qu'il lui semble superflu de la poser en tête du livre; que la peinture de l'existence humaine, de ses passions, de leurs phases,

de leurs crises, de leurs effets, initie le lecteur à la pratique de la vie où un enseignement gît toujours caché, attendu que partout le bien et le mal sont latents. Semblables, à la première feuille du livre, à des gens qui entrent au monde, l'auteur et le lecteur vieillissent page à page, et à la dernière ils se trouvent à même de saisir la conséquence qui leur plaît.

Ce culte absolu de l'art aux dépens de l'idée spéculative, ce dédain du moraliste, de ses religions et de ceux qui en acceptent l'intolérance, peut sembler à quelques-uns de mauvais augure, et exposer l'artiste en général aux diatribes des vertueux, comme à l'ironie, aux flétrissures, à la haine de ceux qui étalent leurs marchandises sur l'autel de la Sagesse. Mais il arrive un temps où ceux qui ont vu le monde sous ses deux visages, ont recueilli un assez amer mépris des hommes et des choses pour s'en soucier peu et pour s'être édifié en eux-mêmes un donjon où ils renferment leur cœur quand tout lui devient indifférent ou hostile; puis, cette dernière barrière se trouvant ren-

versée, ils ont la ressource de sortir de la vie à leur gré et de livrer la forteresse vide.

Que si cette porte dernière paroît dure à ouvrir, ils attendent l'heure où elle s'écartera d'elle-même. Riches ou pauvres, crétins dorés ou penseurs en haillons, nous mourons tous; qui en doute? Bossuet l'a dit poétiquement après Malherbe, qui l'a dit après Villon, qui l'a dit après saint Jérôme, qui l'a dit après Horace, qui l'a dit après Homère, qui l'a dit après Job. On ignore qui formula le premier cette vérité, la seule peut-être dont la certitude appartienne à ce monde.

C'est là une fatalité qui nous atteint tous et qui met terme aux autres. Que nos jours se soient écoulés paisibles comme ceux des pasteurs, ou tourmentés comme ceux des Atrides et des Ganges, ces autres Atrides, nous arrivons à même fin. La goutte d'eau qui s'égare dans les forêts, le torrent qui descend des monts, la rivière qui sillonne les vallées, sont poussés vers le même fleuve. Le Rhône dont on a fait ici l'emblème de la carrière des enfants du mar-

quis de Ganges, peut nous servir d'emblème à tous. Ne sommes-nous pas condamnés, dès notre source, dès notre premier père, et voués à une fatalité sans remède ?

En vain, dans la jeunesse nous nous perdons sur des plaines fertiles et fleuries : fraîches idées d'espérance s'évanouissent autour de nous, les déserts surviennent, nos rivages sont arides, nos cœurs desséchés, notre marche solitaire, et dès lors, malgré les récifs qui embarrassent notre lit, malgré les obstacles où nous cramponnons les dernières lieues de notre carrière..... Invinciblement entraîné par le destin, le fleuve précipite sa course et il disparoît dans une mer sans fond et sans reflux, dans une mer dont on ne connoît qu'un bord.

Cette mer, les anciens la nommoient l'Oubli, nous l'appelons *Eternité*.

14 mars 1838.

LA MARQUISE DE GANGES DE MOISAC,

OU

LES EXPIATIONS.

I

L'Hôtel Maldachini.

—

Il est des noms remplis de terreur, des noms qu'on murmure à voix basse en cherchant des souvenirs qu'on ose à peine retrouver. L'horreur dont ils sont enveloppés

survit même à la mémoire des faits, et quand, dans la suite des âges, ces noms apparoissent, l'on se détourne encore et l'on reconnoît qu'ils sont tachés de sang. Parfois, il arrive que les familles ont si bien enfoui dans la poudre de leurs archives leur lugubre histoire, que l'on ignore, après deux ou trois générations, si le nom devenu célèbre a été celui d'un criminel ou celui d'une victime. Quelques personnes ressentent cette vague impression d'effroi au souvenir de la marquise de Ganges, de son mari et de ses deux frères, bien qu'ici le crime accompli au grand jour ait retenti dans la France entière, bien que, cent années plus tard, un mauvais mélodrame et des rimes de Gilbert, pires encore, aient secoué la poussière de cette effroyable page.

Ce n'est donc pas de la belle marquise de Ganges qu'il va être question; car chacun connoît le sort de cette malheureuse, immolée à l'intérêt, à l'amour blessé ou à la haine,

et peut-être, à ces trois sentiments combinés. On n'a pas oublié les détails de cet assassinat mystérieux dans ses causes, public en son accomplissement, inouï, si l'on songe à ses auteurs et si l'on se représente deux beaux-frères, rivaux en amour, ligués pour massacrer le commun objet de leur passion, de complicité avec le mari que leur flamme eût offensé, et que l'amour de sa femme auroit rendu plus tendre, si de grands biens n'eussent excité sa convoitise.

Personne n'ignore l'issue du procès qui succéda à ces atrocités : les deux meurtriers, l'abbé et le chevalier, ne purent être mis à mort, tant leur fuite fut prompte, grâce aux précautions du marquis de Ganges, leur frère. Celui-ci fut condamné à un bannissement perpétuel et à la confiscation de sa terre de Ganges, dont fut pourvu son plus jeune frère, qui eut la générosité de la rendre au fils du marquis. Car madame de Ganges avoit laissé un fils et une fille, héritiers d'un nom lourd

à porter. Ces tristes rejetons trouvèrent sans peine des familles qui consentirent à s'allier avec eux. On leur appliqua d'autant moins la maxime : « Tel père, tel fils, » proverbe aussi exécrable que la moitié de ces formules calomnieuses, nommées *la sagesse des nations*; on la leur appliqua, dis-je, d'autant moins, que, durant le règne de Louis XIV, la mode des empoisonnements, arrivée de Paris comme toutes les autres, se propagea dans les provinces et surtout dans le Midi.

Ainsi, l'on se contentoit de dire que le père de mademoiselle de Ganges, nouvellement remariée au marquis d'Urban, avoit été un homme *un peu singulier*; et si l'on venoit à s'entretenir du colonel son fils, ceux qui avoient autrefois connu le marquis racontoient qu'il avoit été cavalier plus accompli que son héritier, mais que ce dernier ayant les passions *moins vives*, auroit par suite une jeunesse *moins orageuse*.

Ces jeunes gens étoient donc accueillis

avec faveur par les sociétés de Montpellier et surtout d'Avignon, où ils séjournoient d'ordinaire, dans les états du pape. Prévenances mutuelles : la terre de Ganges réunissoit souvent l'élite de la province. On faisoit de l'esprit et de l'intrigue amoureuse dans ces murailles, où trois lustres auparavant madame de Ganges avoit reçu de ses beaux-frères une médecine empoisonnée. Malgré cette facilité de mœurs, le jeune colonel de Ganges, moins indulgent peut-être pour son nom que ne l'étoit la noblesse provençale, laissoit volontiers à Avignon sa femme, riche héritière, fille unique du baron de Moisac, nouveau catholique, pour s'éloigner de ce théâtre des aventures de sa famille. Sous le prétexte de rejoindre son régiment de dragons, il fuyoit des lieux inséparables pour lui des malheurs de sa mère, de qui il se souvenoit encore.

Durant ces absences, la jeune marquise, dame vertueuse et femme d'esprit, bien que

parfois l'imagination dominât en elle le froid raisonnement, la marquise passoit le temps en causeries et en plaisirs, soit à Ganges, soit à Avignon, où l'on rencontroit une éblouissante société chez quelques seigneurs italiens, tels que le vice-légat et le commandeur Maldachini, chef de la cavalerie papale, de qui l'hôtel étoit un lieu de rendez-vous. Tout s'y passoit à la vénitienne; la grâce s'y marioit à la nonchalance, la médisance à la dévotion, Rome à Naples et Paris à la Provence; car c'est là qu'arrivoient les nouvelles galantes et les *beaux* de Versailles qui venoient faire admirer au loin les belles manières de la cour. Ainsi, tandis que les grand'mères éternisoient leur partie d'hombre, que de belles dames *coupoient* au lansquenet, ou *pontoient* à la bassette, d'autres se donnoient des airs penchés sur des sophas et poussoient les tendres sentiments avec les cavaliers les mieux tournés.

Dès les premiers beaux jours, on se ren-

doit aux combles de l'hôtel Maldachini, construction italienne en briques rouges et à toiture horizontale sur laquelle fleurissoient des jardins comme ceux de Sémiramis. C'est là qu'on alloit prendre le serein, voir descendre au loin les eaux bleues du Rhône jusqu'à Beaucaire, et le soleil tomber derrière la terre accablé des madrigaux que ses rayons avoient aidé à rimer en faveur des dames. Une charmante liberté présidoit à ces soirées : on alloit, on venoit des salons à la terrasse sans se faire annoncer, de sorte que là-haut c'étoit une série curieuse de médisances interrompues par des apparitions, des phrases adroites pour faire perdre les traces d'une demi-confidence indiscrète. Dès que les anecdotes scandaleuses parvenoient à leur point scabreux, des regards furtifs se dirigeoient sur le pavillon d'entrée, et si le patient venoit à se montrer, un *chut* commandoit le changement du discours à vue. N'oublions pas que la cour de Louis XIV

étoit la plus médisante de l'univers, et que la province enchérissoit d'une fière force sur Paris. On peut juger combien les choses ont changé. Bref, la maison du commandeur se fermoit très-tard, parce que chacun s'obstinoit à se retirer le dernier, tant il est dur de songer, au sortir d'une réunion, qu'on va pour ainsi dire être crucifié en effigie, et souillé des indignités que multiplient l'envie qui se venge, la lâcheté qui frappe en arrière, et l'amitié qui trahit.

Personne n'avoit senti plus souvent l'atteinte de ces flèches empoisonnées, que la jeune dame de Ganges, derrière qui se dressoit une sanglante histoire. Ses entrées étoient d'ordinaire jointes à une vive rougeur. Pourtant, son bonheur étoit plus grand qu'elle ne pensoit : si l'on parloit d'elle, elle savoit de quelle aventure il étoit question, et la grande torture de l'incertitude n'existoit pas pour elle. On pouvoit même en médire sans qu'elle s'en doutât, grâce à la mort violente

de sa belle-mère : c'est aussi ce qui avoit lieu.

Le marquis de Montespan l'avoit précédée d'une demi-heure chez le commandeur, et sa présence avoit suspendu le récit des aventures galantes de sa femme. Après les baise-mains, M. de Montespan se mit à conter je ne sais quel empoisonnement conjugal, et termina par s'écrier : « Ce brave homme est un personnage du caractère du feu marquis de Ganges. » Là-dessus, quelqu'un prétendit que ce marquis n'étoit pas mort, quoiqu'on ignorât ce qu'il étoit devenu. « Il doit alors entrer dans sa cinquante-troisième année, murmura un vieux conseiller du parlement de Toulouse. On se mit donc à parler du marquis, sans relâche, les femmes avec horreur, les hommes avec une légèreté ambitieuse. Du beau-père, on passa à la bru, et toutes les femmes devinrent, à l'égard de cette dernière, si bienveillantes à l'envi, si louangeuses avec une froide emphase, que la

jalousie étoit visible au fond de leurs éloges. Mais en vain leurs yeux cherchoient sur les lèvres d'indiscrètes confidences : la réputation de la jeune marquise étoit comme sa beauté, sans taches, et les femmes ne pardonnent pas à une rivale d'être forcées de la détester sans sujets.

— Elle est moins belle qu'agréable, observoit l'une.

— Agréable pour de très-jeunes gens, disoit une autre.

— Pour moi, mesdames, je la trouve charmante ! si elle avoit plus de distinction dans les traits, plus de noblesse dans la taille, elle seroit sans paire. Son air est commun... je le confesse à regret ; mais la vérité est un devoir.

— Cette apparence bourgeoise tient, je le pense, à sa mise. Ses femmes ne savent pas l'habiller. Il est des choses à déguiser, pour certaines personnes, d'autres à faire valoir... J'ignore si, pour cette pauvre amie, l'art est bien

difficile, mais il échoue, à mon avis. Cependant, avouons qu'elle est jolie; physionomie très.... douce, très-timide; *un peu mouton....* mais les hommes aiment ces airs-là.

Ces derniers mots étoient articulés d'un ton dédaigneux à clouer l'éloge entre les dents du plus hardi champion.

— Ces messieurs, murmura la comtesse de Suze, ne lui rendent pas une justice assez complète, aucun d'eux ne s'attèle à son char.

— On certifie, répondit un jeune officier, que sa vertu a désespéré tous les prétendants.

— Eh! qui peut rien affirmer en pareille matière? On me racontoit ce matin, qu'avant-hier, ici même, un cavalier superbe avoit tenté cette haute vertu durant près de trois heures, sans alarmer ni ennuyer cette cruelle qui rioit beaucoup et rougissoit davantage.

— Oh! certes, le monsieur avoit l'air d'un

dangereux ! Une beauté bizarre, une mine audacieuse, l'âge de l'expérience, et par-dessus tout, un je ne sais quoi mystérieux. Ces dames, l'autre soir, n'avoient d'attention que pour lui. Le connoîtriez-vous, marquise ?

— Mon Dieu, ma chère, personne n'a su me le nommer ; mais si madame de Ganges vient ce soir, si ce beau ténébreux apparoît encore, nous pourrons savoir son nom. Quant au reste, je suis loin d'y ajouter foi.

— C'est sagement penser, madame, s'écria le jeune baron de Daumelas ; car la marquise aime son mari.

— Je le crois sans peine, elle ne le voit jamais, le colonel ne quitte pas Versailles : au surplus, il est sérieux, le monde le gêne, son nom lui pèse, et, bien que l'aventure qui le rend célèbre soit dans le passé tout entière, il en souffre encore.

— Ce sont là, repartit Daumelas, des blessures dont la cicatrice est toujours sensible ; on tient parfois de ses aïeux des successions

terribles. Quand le mal a été sans bornes, qui sait où finiront les douleurs?

— Quels sombres pronostics! Dieu est bon, il faut espérer.

— Il faut craindre, madame; les fils d'Adam ne paient-ils pas la faute de leur premier père?

Daumelas avoit atteint son but. Son ton grave, l'intérêt romanesque qu'il avoit jeté sur cette jeune dame, suspendirent la médisance; le malheur où il la montroit livrée ranima dans ses amies un peu de compassion, on passa des plaisanteries à un éloge immodéré qui roula sur diverses vertus ennuyeuses et dont l'esprit et la beauté furent bannis avec scrupule, sans doute en raison de leur fragilité.

L'entretien rouloit encore sur l'austère mérite de madame de Ganges, quand une jeune femme aux traits riants, animés, à la taille souple et rondelette, entra sans plus de roideur qu'un enfant de dix ans: c'étoit

elle, c'étoit la marquise de Ganges accompagnée d'une de ses tantes.

— Eh! nous parlions de vous, ma charmante, lui dit avec une grâce naïve la comtesse de Suze, nous étions inquiètes de cette chère santé; pourquoi venir si tard?

Elles s'embrassèrent.

— Que vous êtes une bonne amie! je quitte la marquise de Guissac, qui attend pour nous venir joindre...

— Son petit courrier, sans doute...

— Méchante!...

— Si nous le pensions, nous n'en dirions mot, vous le savez trop bien, ainsi que ma tendre sympathie pour elle. Un cœur si bon, si facile, dit-on partout. Hélas!... je crains qu'elle ne se fasse malheureuse.

— Vous êtes si bonne!...

— Et vos appréhensions sont partagées, ajouta d'une voix pleureuse la vieille comtesse de Saint-Joiry (qui *depuis*, s'étoit mise en dévotion; mais qui *alors*....). Elle pour-

suivit : « Je n'ai point cherché l'honneur de l'intimité de madame de Guissac ; cependant, comme il est impossible de ne pas s'attacher à elle, je serois heureuse d'entendre l'une de vous démentir une aventure romanesque qui lui seroit advenue, au dire du cardinal de Bonzi; aventure dont je ne crois pas un mot. Si vous me promettiez le secret...

— Comptez-y, répétèrent quinze personnes.

— Mariée depuis trois mois à peine, madame de Guissac a passé d'un couvent au bras d'un mari, dans lequel elle seroit venue éteindre une première passion pour un être inconnu. Pourquoi seroit-elle entrée en religion, comment en seroit-elle sortie? Deux incidents ténébreux, dit-on. L'on ajoute pourtant, qu'elle auroit rencontré en Italie un enchanteur, un demi-dieu, qui l'auroit séduite, demandée en mariage, et qu'on auroit éconduit pour des raisons si graves, que la famille mettroit un soin extrême à cacher le

nom du prétendant et à perdre ses traces. Cependant, le cœur de la pauvre demoiselle étoit si blessé, dit-on, le poursuivant si opiniâtre, qu'il fallut se résoudre à claquemurer dans un couvent de Savoie les appas de la belle enfant, à qui ce séjour devint insupportable.

Elle le quitta d'une manière si singulière, qu'elle ne pourroit, au dire du cardinal, mettre le pied sur les terres du grand-duc, sans exposer sa tête.

— Eh quoi! cette petite blondelette si douce, si réservée...

— Je voudrois connoître le moyen qu'elle employa.

— On peut vous satisfaire à peu de frais, interrompit le seigneur Delfini, vice-légat du saint Siége. La *poverina* eut une inspiration toute naturelle, *eccò:* Par une nuit sombre et pluvieuse, elle descendit à tâtons à la chapelle du monastère, où le caveau des sépultures, qui, la veille, avoit reçu une religieuse,

étoit demeuré ouvert; elle s'y introduisit à la clarté de la lampe de nuit, traîna la morte dans sa cellule, la vêtit d'une chemise, la coiffa d'un bonnet, la coucha dans son lit, et ayant mis le feu à la couchette, elle sortit par une porte dont elle s'étoit procuré la clef. *Bravò!* Le couvent fut rôti; le corps très-bien grillé, retrouvé méconnoissable dans le lit de la *signorina*, qui, par ce procédé, évita d'être poursuivie. *Bravissimò!* Notre *damiselle*, à qui l'on fit des obsèques magnifiques, gagna la frontière comme elle put; elle se présenta un beau jour, en habit de paysanne, chez son père, qui avoit déjà fini de la pleurer, sur la foi des nouvelles du cardinal de Bonzi, lequel, plus tard, devina tout en la revoyant. *Archi bravo!*

— Ah! monseigneur, tout ceci est impossible! Et... que devint l'amant?

— Il n'en fut jamais question. L'on ne sait si elle l'a retrouvé, s'ils sont en correspon-

dance ou non. *Cospetto!* se dit alors le père; il la faut établir au plus vite, mais avec un mari, *un poco best.....* crédule : monsieur de Guissac se présenta...

— Chut ! interrompit quelqu'un, les voici.

Chacun tourna sur eux des regards curieux, et si l'on fut tenté de rire de la mine importante et boursouflée du mari, on ne fut pas moins étonné du contraste de la physionomie paisible et même un peu fade de la jeune dame, avec le roman audacieux qu'elle avoit accompli à elle seule.

Madame de Guissac essuyoit le supplice d'appartenir à un homme stupide et de passer sa vie à prévenir ses sottises ou à en atténuer l'effet. Elles étoient de l'espèce des plus cruelles; car le marquis, homme résolu, rusé même à la façon des paysans, *comprenoit* plusieurs choses, mais n'en *sentoit* aucune. Silencieuse, modeste, peu timide, dédaigneuse et préoccupée, sensible à l'excès, toujours en lutte

contre elle-même, sa femme employoit le temps à le faire se taire, au déplaisir de bien des gens qui s'écrioient :

— Laissez à monsieur le soin de développer sa pensée.

Malgré les déboires de sa position, madame de Guissac pouvoit défier qu'on prononçât *un nom* qui la fît rougir : personne au monde n'y avoit réussi, pas même son cher époux, qui comptoit bien, lui, sur la demi-douzaine ; car il étoit jaloux comme un tigre, et quoiqu'il fût redevable au sacrement de mariage de sa première bonne fortune, il méprisoit les femmes.

Il est certain que madame de Guissac prêtoit à la médisance un joli visage. Mignonne, blonde, *vezzoza,* comme disoit le signor Delfini, elle avoit l'avantage très-grand d'être douée d'un minois à la mode : c'est-à-dire que son nez, sur sa bouche, ressembloit au bec d'un perroquet sur une cerise. Sa beauté étoit celle des portraits de Mignard et de

Sébastien Bourdon. Dès qu'il se fut assis sur un banc d'écorce, humanisé d'un bon coussin, le seigneur de Guissac se prit à considérer d'un œil farouche tous les hommes du cercle dont il faisoit partie, pour y découvrir l'objet actuel de sa jalousie et de ses soupçons. Il s'arrêta au baron de Daumelas, le plus jeune, le plus frais, le plus potelé de la compagnie.

Trop générale pour permettre sans danger la médisance, la conversation étoit devenue languissante; les fourmis d'Avignon, privées de cet aliment, se trouvèrent fort dépourvues, et madame de Ganges, qui se détourna du côté du pavillon pour bâiller d'une façon civile, referma en cœur ses lèvres qui s'étoient ouvertes en fer à cheval. Elle avoit vu entrer le personnage dont la conversation l'avoit captivée l'avant-veille, et dont, ainsi que tout le monde, elle ignoroit le nom. A mesure qu'il s'avançoit, hommes, femmes s'interrogeoient en vain du regard; tous les

yeux exprimoient l'ignorance et une curiosité d'autant plus grande, que, malgré la simplicité de son habit de velours noir très-simplement galonné en argent, le nouveau venu unissoit à une démarche distinguée un visage régulier, une physionomie charmante et toute remplie de l'habitude des succès. Son front très-blanc avoit pourtant des rides minces, et ses joues, deux plis qui n'y sembloient pas déplacés, tant ce visage possédoit de grâce. Madame de Saint-Joiry remarqua la longueur de ses sourcils, doués d'une mobilité étrange et de la propriété de se relever ou de s'abaisser beaucoup : elle observa aussi qu'autant ces sourcils étoient durs, autant les yeux étoient doux.

— Charmant cavalier ! murmura une douairière.

Le cavalier entendit cet éloge et parut ne l'avoir pas entendu ; il salua profondément en jetant sur l'assemblée un coup d'œil sûr et rapide, il tressaillit un peu, se remit bien

vite, s'approcha de madame de Ganges avec une galanterie qui fit supposer à l'instant qu'il arrivoit de Versailles, et causa un trouble agréable à l'objet de ces attentions. Mais dès que madame de Guissac eut envisagé cet inconnu, dès que le son de sa voix eut frappé son oreille, elle se leva à demi, poussa un soupir, et fut agitée d'un tremblement si marqué, que M. de Montespan dit bas à sa voisine :

— Voilà le mystérieux amant d'Italie !

Déjà la dame paroissoit calmée ; mais la pieuse comtesse de Suze, trop charitable pour ne pas montrer ce trouble à tout le monde, tira un flacon de la reine de Hongrie et s'écria : — Jésus-Dieu ! ma toute belle, vous êtes pâle, pâle... souffrez-vous ?

— Diable de baron de Daumelas ! répétoit le mari en lui jetant des regards formidables.

— Mille grâces de votre attention, chère comtesse, répliqua sa femme.

Quant au personnage inconnu qui l'avoit découverte tout d'abord, il parut ne pas faire attention à cet incident soulevé par sa présence : on eût dit qu'il ne la connoissoit pas ; mais soudain il tourna de son côté des prunelles très-douces et d'une expression si fine qu'il falloit la chercher pour la comprendre. Madame de Guissac la comprit, et quelqu'un observa que ces yeux fascinateurs fonctionnoient, sans préjudice de la langue qui continuoit sans encombre un compliment à l'adresse de madame de Ganges. On en conclut que le beau cavalier savoit naviguer sur le golfe de *petits-soins*.

Sur ces entrefaites, un vieux conseiller au parlement vint prendre place dans ce groupe de dames, et à la vue du beau cavalier, il recula trois pas en écartant ses paupières, si bien que ses yeux devinrent ronds à force d'étonnement; il articula :« C'est impossible... impos... » L'objet de cette stupeur vit en un quart de seconde de quoi il étoit question ;

son sourire n'en fut pas glacé, et il poursuivit le cours de ses madrigaux.

Bientôt, la moitié des hôtes du commandeur entraîna le conseiller à quelques toises, pour lui demander les titres de ce gentilhomme, et chaque fois que l'interpellé ouvroit la bouche, les signes de surprise se renouveloient. Notre galant chevalier, familiarisé sans doute avec la célébrité, ne fut pas surpris de ce mouvement; il s'arrangea de manière à en détourner la vue de madame de Ganges, pour qui il continua de roucouler des choses adorables.

A son tour, madame de Guissac se leva d'un air solennel; mais le cavalier la laissa faire sans commettre un solécisme ou une liaison défectueuse. Enfin, chacun s'étant éloigné, la brume tomba légère et irritante comme un voile de gaze sur nos deux causeurs, dont l'un donna alors plus de chaleur, plus d'action à ses paroles. Madame de Ganges oublioit l'heure, que la comtesse de Guissac

ne perdoit pas de vue, car elle se promenoit avec impatience sur la terrasse en comptant les minutes à l'horloge de la jalousie.

Néanmoins, l'entretien de madame de Ganges et du gentilhomme, observés de loin par la comtesse, se prolongeoit sous un grenadier fleuri dont les rameaux versoient leur corail sur la tête de la jolie marquise. Après bien des discours tendres avec respect, dangereux avec retenue, le beau seigneur rompit deux branches terminées par leurs fleurs démi-closes, il glissa avec adresse dans les cheveux noirs de la marquise ce mélange d'incarnat et de verdure, et la contemplant avec une admiration vive à la fois et presque fraternelle, il lui demanda la permission de porter en son honneur des faveurs écarlates comme souvenir de cette coiffure en fleurs de grenades. Puis, sans attendre la réponse, il parla d'autre chose. — Vous allez bientôt à Ganges? demanda-t-il.

— Après-demain, monsieur.

— Seule ?

— Avec monsieur et madame de Guissac.

— Une petite personne blonde, je crois, et pâle...

— Et fort jolie.

— Si vous l'aimez, je la trouve charmante. Je vous précéderai à Ganges, madame. Des affaires m'appellent dans le pays, et c'est moi qui aurai l'honneur de vous offrir la main à votre arrivée.

— Comment, monsieur; vous ?... mais je ne sais...

— Je l'ai promis à votre mari, qui vous a recommandée à mes soins, tâche bien douce ! Je vous remettrai des lettres de lui.

— A qui donc, monsieur, aurai-je tant d'obligations ?

— Aimez-vous les secrets ?

— A qui ? répéta d'un ton sec madame de Guissac qui s'était avancée. A qui ?... à un indigne qui ne peut être aimé que par une *petite personne pâle,* entendez-vous ? à

un être qu'il faut être folle pour chérir, madame. Savez-vous qui vous osez regarder en face? avez-vous bien examiné la main qui a serré la vôtre, imprudente?

Epouvantée de ce préambule, la marquise s'éloigna de l'inconnu. Mais l'autre femme :

— Eh quoi! votre courage pâlit devant quelques paroles? Allez, vous êtes indigne d'un tel homme; votre amour se fondrait devant lui comme la neige sur une épée rougie.

— Madame, vous m'effrayez!

— Savez-vous à qui vous ouvrez votre âme ainsi, malheureuse femme?... Non, car je vous aurois vue frissonner de l'entendre nommer.

— Parlez!

— Eh bien! c'est... c'est...

— Ingrate!!! s'écria l'inconnu avec l'accent du reproche mêlé à une tendresse brûlante. Ingrate! et ce mot suffit pour réduire la comtesse au silence. Certain de sa discrétion, le cavalier voulut l'enchaîner encore

par la confiance; il retira son chapeau, s'inclina, et disparut.

Les deux dames demeurèrent seules sur la terrasse de l'hôtel Maldachini.

II

Le Château de Ganges.

Je contemplois l'an passé, chez un châtelain de la Provence, un adorable portrait de femme; et comme j'étois ravi devant ce visage dont le sourire m'attendoit, couché sur

la toile, depuis le siècle de Louis XIV, quelqu'un me dit : « Cette image est celle de la Brinvilliers. » Dès lors, les traits me parurent faux; ces yeux d'azur, violacés de sang; ce front limpide, impitoyable; ce sourire, perfide. Le visage de la Brinvilliers, s'il eût été laid comme son âme, m'eût inspiré moins d'effroi que l'angélique sérénité de cette face d'empoisonneuse. Peu de jours après, je me trouvai dans le voisinage d'une maison de plaisance gaie comme une goëlette pavoisée. Ses lignes étoient courtes et imprévues, ses plans variés. Assise parmi de petits arbres, elle montroit ses petites ailes, ses petits minarets, ses balcons et leurs volets gris avec gentillesse. Son minois, en un mot, étoit chiffonné comme celui d'une soubrette de comédie. « C'est, me dit-on, le château de Ganges... » A ces mots, je cherchai le sombre donjon et ses ogives, l'étroite croisée, le grand toit rabattu qui se mire dans les douves d'eau morte... Le sourire hypocrite du terri-

ble manoir me parut ensuite plus effroyable que le sinistre appareil que j'avois rêvé, et je me souvins du portrait de la Brinvilliers. Entre les beaux traits de celle qui suoit le poison, et l'apparence joyeuse des murs témoins du meurtre, j'entrevis de la ressemblance; la puissance dramatique des contrastes m'apparut personnifiée, et ma pensée se levant sur ces souvenirs : « Voilà l'aspect du monde avant et après la lettre, disois-je : sépulcres blanchis à la détrempe; et si les âmes étoient écrites derrière les visages, ceux-ci sembleroient repoussants. » Plein de ces idées, je devins si fou, que je cherchai dans chaque objet insignifiant un mystère; du noir, en un mot, dans toute chose blanche. Le soleil sans nuages cachoit quelque affaire, et je lui demandai où il alloit la nuit.

La jeune femme du colonel de Ganges passa par des imaginations pareilles à celles-ci, le lendemain de son entrevue chez le comman-

deur, avec le beau cavalier dont elle ignoroit le nom. Parvenue au sommet de la dernière colline qui la séparoit de Ganges, elle découvrit, avant d'arriver dans ce lieu de plaisirs témoin du meurtre de sa belle-mère, le château de messieurs de Prat à un demi-mille.

C'est jusque-là que s'étoit traînée la marquise dévorée par l'arsenic et poursuivie par une épée. En cet instant, sa bru évoqua les traits des assassins, l'abbé, le chevalier, le marquis, et ses plus grandes antipathies étoient contre ce dernier dont la conduite avoit été la plus tortueuse. Son imagination le lui offrit sous la forme de vieillard la plus infâme, la plus dégradée. Elle s'efforça donc de l'oublier et d'en purifier sa pensée dans la noble image de son galant inconnu de l'hôtel Maldachini. Comme elle étoit ramenée vers lui par la curiosité et la séduction, charmée à la fois par son mérite et repoussée par la confidence commencée de madame de

Guissac, il s'ensuivit qu'elle s'approcha de Ganges, où cet étrange cavalier avoit promis de l'attendre, avec un mélange de crainte et de désirs. Les craintes étoient pour son cœur, et elle pensoit les combattre en se redisant à toute minute qu'elle aimoit son mari. Quoique madame de Ganges ne parlât point de ces pensées à sa fidèle caméristе placée en face d'elle dans son carrosse de voyage, elle n'étoit pas moins dominée par des méditations d'autant plus profondes, que madame de Guissac, après avoir échangé la veille des reproches très-aigres avec elle, les avoit conclus par une demi-rupture, dont le premier effet fut le refus de se rendre, selon sa promesse, à Ganges avec la marquise. Ainsi, cette dernière devoit se trouver tête à tête avec le beau gentilhomme : matière à des réflexions que l'on pouvoit poursuivre sans être forcée d'en interrompre le cours pour échanger des phrases banales. Il est vrai que parfois la femme de chambre attentive demandoit si madame

avoit des migraines, s'il falloit faire arrêter les chevaux, donner de l'air ou fermer les glaces; mais un monosyllabe est vitement prononcé, et madame de Ganges se soucioit peu d'inquiéter sur sa santé le zèle à toute épreuve et la tendresse de cette servante, qui l'avoit suivie lors de son mariage et qui s'étoit convertie au catholicisme en même temps que sa maîtresse.

—Madame, dit cette fille, quand on fut très-proche de l'avenue, madame ne trouve-t-elle pas comme moi que le dehors du château ne fait pas deviner le dedans?

— Que veux-tu dire?

— Depuis la route, la maison est tout à fait plaisante, on la croiroit remplie de petites chambres faciles à reconnoître, bien éclairées, bien gaies; mais dès qu'on est entré, on se trouve dans le sombre, les murs sont épais, et les croisées ne suffisent pas pour indiquer tous les petits escaliers, les passages, les cabinets, les corridors. C'est à peine

si je trouve mon chemin sans me tromper, et les jours de grands vents j'ai peur..., dans les mansardes surtout. Mais je n'y entre guère.

— Pourquoi ?

— Oh ! madame, on y trouve de vieux habits, de vieux matelas où des morts ont peut-être couché; et puis, derrière des meubles, un grand portrait tout droit qui m'a fait un jour une frayeur.....

— Quelle folie ! murmura la marquise d'une voix creuse.

— Je sais que je m'épouvante de rien, et c'est parce que je ne sais rien, que tout....

— Est-il donc quelque chose à savoir ?

— Quand nous sommes venus ici, madame, quelqu'un m'a dit : « Vous allez à Ganges ? Eh bien ! vous êtes brave; je mourrois plutôt que de coucher dans cette maison. » On n'en dit pas davantage, et je n'osai rien demander; mais d'autres mots me font penser qu'avant nous il s'y est passé des choses.....

— Quoi ! tu supposerois.....

— Tenez, madame, je n'en doute pas ; car vos traits sont remplis de frayeur depuis que je parle de ceci.

Cette réflexion fit pâlir la marquise.

—Ce qui me console, reprit la servante pour la rassurer, c'est que je couche près de madame, et que si jamais il arrivoit..... on ne sait quoi, madame connoît ma fidélité.

— Oui, mais au moindre bruit tu t'évanouirois, et c'est moi qui viendrois te secourir.

Malgré cet effort pour paroître affermie, la jeune châtelaine retomba dans des rêveries dont le bel inconnu cessa d'être l'objet : la caméristе avoit touché une corde sensible, et madame de Ganges, qui avoit bâti de sombres romans dans ce domaine, se prit à rouler les souvenirs de sang qui s'y étoient rouillés, et elle ne s'en approcha pas sans déplaisir. Sa solitude, d'ailleurs, devoit être complète, puisque son mari étoit à Versailles, et que son père, M. de Moisac, résidoit loin de

Ganges. Comme elle réfléchissoit sur cet isolement, l'image du bel inconnu lui revint en tête, la voiture s'arrêta devant la grille, et l'inconnu lui-même offrit à la dame de céans une main qu'elle accepta en rougissant.

On se dirigea, en franchissant les basses-cours, vers le grand escalier, que l'on quitta au premier étage pour suivre un corridor éclairé par un œil-de-bœuf. Ce passage conduisoit dans l'aile droite du château, composée d'une antichambre percée de trois portes, l'une sur le corridor, la seconde sur la chambre de la soubrette, et l'autre sur celle de la châtelaine. Au delà de cet appartement étoit un cabinet clair où l'on serroit la garde-robe de madame. Cette pièce circulaire (elle étoit dans une tour) avoit une porte ronde sur un escalier frais et sombre qui aboutissoit d'une part dans les jardins, et de l'autre aux greniers. Une serrure massive, renforcée d'un bon verrou, garantissoit la sécurité du locataire de la chambre voisine. L'inconnu, par-

faitement initié aux détours du château, conduisit son hôtesse par la main jusque chez elle ; il avoit tout fait préparer, et quand il eut regardé si rien ne manquoit aux dispositions, il quitta la marquise pour aller chercher la lettre de son mari, qu'il devoit lui remettre, et il la laissa avec sa camériste. Dès qu'il fut sorti, la soubrette dit à sa maîtresse :

— Madame, cet étranger restera-t-il avec nous ?

— Pourquoi cette question ?

— Oh ! madame, je n'aime pas sa figure.

— Tu es difficile.

— Comment le nomme-t-on ?

— Je l'ignore.

— Madame, je suis certaine de l'avoir vu quelque part.

— Où ? interrompit brusquement la marquise.

— Je ne puis m'en souvenir ; mais c'est dans quelque vilain endroit.

— Tu es folle, et moi trop bonne de te permettre de babiller ainsi. Sois remplie de bons égards pour notre hôte. C'est un des plus vieux amis de monsieur de Ganges, mon mari ; je dois le traiter comme tel, et l'accueillir d'autant mieux, qu'il est poursuivi par les gens du roi et allié de notre famille.

— Mais, son nom?

— Comme il est ici incognito, il me le dira lui-même s'il le juge à propos, et alors tu te dispenseras de me le demander.

— Madame sait que je ne suis pas curieuse. Que pense-t-elle de ce mystère?

— Mon Dieu, c'est quelque pauvre officier qui se sera battu en duel malgré les édits royaux : ces lois sont absurdes.

— Eh! madame, le prince tient à conserver la vie de ses gentilshommes.

— Oui, pour la leur faire perdre en bataille rangée.

— J'ai vu ce gentilhomme quelque part... murmuroit la camériste préoccupée.

— Je n'en doute pas; mais laisse-moi en repos, tu viendras m'habiller dans une heure.

— Oui, Madame, répliqua la servante en gagnant la porte; et elle ajouta en se détournant : « Dieu! que cette chambre est grande! »

La marquise ouvrit la bouche pour la rappeler, mais elle n'en fit rien, et la réflexion de la femme de chambre la porta à contempler de nouveau la pièce où elle étoit logée. Comme la dame avoit une imagination vive, un esprit craintif, et que le manoir étoit plein de ressouvenirs terribles, un intérêt dramatique étoit collé sur ses murailles.

L'ameublement de cette salle n'étoit pas nouveau, et les objets dont il étoit composé avoient été renouvelés par des gens qui avoient consulté l'utilité avant le goût. Il étoit facile de voir, d'après la nuance de jaune que la chaleur avoit donnée au mar-

bre de la cheminée, d'après la teinte des espagnolettes dédorées par les mains, d'après le poli des pinces, la couleur terne et l'état froissé des rubans de sonnettes, d'après les vieilles senteurs de pommades, imprégnées à la toilette, d'après l'inspection des poussières réunies aux angles des tiroirs des chiffonnières; il étoit, dis-je, aisé de deviner que cette chambre avoit été longtemps habitée. Par qui? problème presque insoluble; plusieurs salles du château présentoient de tels détails. Les valets avoient été renouvelés, le temps avoit jeté son voile, les témoins inertes avoient perdu leur langage. Nous avons dit que le mobilier manquoit d'harmonie. Ainsi, de grands fauteuils carrés entouroient une console de bois doré, sous laquelle deux oiseaux se becquetoient dans une conque environnée de guirlandes de roses; un bahut plaqué de marqueteries en losanges, supportoit un coffre à fermoirs en argent, terminé par des trèfles et des orne-

ments arabes. La porte du cabinet, dont l'autre issue aboutissoit à un escalier tournant, étoit masquée par une énorme tapisserie à personnages homériques. Le lit étoit presque carré, orné de colonnes torses, comme au temps de Henri III, et surmonté d'un petit ciel presque *rococo*, dont le contour formoit une vaste couronne, sur le devant de laquelle assis, deux Cupidons tâtoient des pointes de flèches et laissoient pendre leurs jambes le long des rideaux de soie noisette semés de grands pavillons blancs. Quelles personnes avoient dormi ou veillé dans cette couche?... Divers trous dans la boiserie indiquoient des objets changés de place; plusieurs marques rectangulaires, plus blanches que la teinte générale, confirmoient cette hypothèse, et deux énormes carrés très-clairs, surmontés de clous à crochets, avoient été masqués, soit par des portraits, soit par des armoires. Madame de Ganges se livroit, sur la supposition des por-

traits, à de si étranges conjectures, qu'un bruit voisin lui arracha presque un cri. On frappoit à la porte extérieure du cabinet, depuis l'escalier de la tour.. elle reconnut la voix de la soubrette.

— Madame, s'écria celle-ci tout essoufflée, que vous ai-je dit ? je l'avois vu quelque part ; venez !

— Où donc?

— Venez, je ne puis rien dire ; vous jugerez vous-même. J'en suis toute saisie.

— Mais où ?..,

— Que madame monte toujours.

Elles grimpèrent dans les mansardes, s'acheminèrent par des couloirs poudreux, coupant des fils d'araignée avec leur tête, jusqu'au moment où la fille, étendant le doigt, s'écria : « Voyez! » et plaça devant un portrait en pied, sa maîtresse stupéfaite d'y retrouver les traits de son nouvel hôte. Un écusson montroit au coin de la toile les armes de Ganges.

— Dieu ! s'écria la marquise épouvantée, c'est un sire de Ganges !

— Tant mieux, madame, reprit la soubrette naïve, voilà un parent qui a voulu vous surprendre ; je suis rassurée.

— Ce qui te calme m'épouvante.

— Et pourquoi?

— Ecoute, ne me quitte plus ! ne disois-tu pas qu'il s'est passé ici des choses...

Elle s'arrêta, car des pas faisoient crier les vieilles planches et l'original s'avançoit au-devant de la copie. Ils étoient là quatre : les deux femmes, l'homme, le portrait, et celui qui ne vivoit pas avoit troublé les trois autres. L'homme parla le premier :

— Vous savez tout, et plutôt que je n'eusse voulu ; je suis de Ganges.

— Lequel ? » murmura la jeune femme hésitant entre les trois assassins.

Il fit signe à la servante de sortir, ferma la porte sur elle, et répliqua :

— Le père de votre mari.

— Le marquis de Ganges!!!

— Lui-même. J'avois prié mon fils, de souffrir que je ne me nommasse pas de vive voix, afin de vous disposer à l'aspect d'un pauvre exilé, et de nous éviter à tous deux la scène cruelle que vous ajoutez aux douleurs d'un infortuné.

— Le marquis de Ganges! redisoit-elle à voix basse.

— Ma fille, soyez discrète : j'ai rompu mon ban, nous ne sommes plus sur les terres du pape, vous pouvez me perdre; mon fils m'a promis votre prudente amitié; me voilà donc chez lui, chez vous : les bannis ne possèdent rien.

— Soyez ici le maître, monsieur, c'est le désir de votre fils et de... moi.

— Je n'aspire qu'à l'esclavage, et en tout vous supplie d'agir à votre volonté. Si ma vue vous déplaît, je vous éviterai, je vivrai seul, je mangerai seul, partout et toujours seul, comme le malheur qui n'a plus d'amis :

ma consolation est en Dieu, elle me suffit.

Dès lors, la conduite du marquis de Ganges sembla justifier de cette profession de foi. Sa conversation étoit simple, ses manières paternelles à la fois et agréables; il se montroit l'admirateur et l'esclave de sa bru, qui recevoit de son mari, alors à Versailles, les injonctions réitérées de laisser à son père le plaisir de commander partout et d'agir à sa guise, afin d'adoucir ses chagrins. Monsieur de Ganges, au surplus, n'abusoit pas de ses bonnes intentions: partagé entre la piété et la botanique, entre les pratiques de la religion et celle du jardinage, son entretien étoit uni, ses jours se suivoient et se ressembloient; et sa belle-fille étoit d'autant mieux disposée à revenir sur son compte, qu'elle avoit, dès le principe, poussé trop loin son aversion. Bientôt la conduite du marquis devint édifiante; tous les valets étoient employés à porter des aumônes dans le voisinage, les jeux de hasard étoient bannis des

villages d'alentour, et les protestants, dont la terre de Ganges abondoit, se voyoient persécutés et contraints, à force d'or et de menaces, d'assister aux offices romains. Cette circonstance eut un résultat : comme les Huguenots étoient mal persécutés dans la terre de Ganges, par la marquise nouvelle catholique, et pour cette raison peu estimée de M. de Bâville, intendant de la province, personnage dévot par politique et superstitieux par niaiserie, les efforts du banni furent très-agréables à ce fonctionnaire, qui écrivit au marquis pour le féliciter, l'assurer de sa protection et l'encourager dans ses desseins. Par ce moyen, la paix de l'exilé se trouva bien raffermie, et sa bru s'en réjouit. Leur vie s'écouloit tranquille, le marquis étoit respectueux, tendre et cordial comme un homme chez lui. Il offroit souvent à sa compagne les bouquets du printemps, n'oubliant jamais d'y mêler des grenades, en souvenir sans doute, de celles de l'hôtel Maldachini,

et quand sa fille pensoit à sa conduite ce soir-là, elle étoit confuse d'avoir aussi mal évité le piége que lui avoit tendu son beau-père. Ce dernier, au surplus, loin de paroître se souvenir de cet incident, traitoit sa bru avec respect, et agissoit avec elle en parent accoutumé à rendre hommage au beau sexe. Quand l'habitude eut rendu madame de Ganges plus liante, son beau-père devint plus galant, plus attentionné. Il soignoit sa mise, et demandoit souvent des conseils sur certains petits vers de sa façon assez bien tournés ; enfin c'étoit un homme de plus en plus séduisant.

Les veillées étoient déjà moins courtes : madame de Ganges s'occupoit de broderies, son père de tapisserie ou de lectures ; mais elle remarqua, au bout de deux semaines, que chaque fois qu'elle levoit les yeux, ils rencontroient ceux de son parent attachés sur elle, qui baissoit les siens la première, s'étonnoit, rougissoit, étoit préoccupée, rele-

voit les paupières, et retrouvoit toujours l'objet de son embarras. Elle observa aussi que le marquis étoit sans cesse sur ses pas, qu'il surgissoit toujours de quelque coin, où on ne le soupçonnoit point, et où il travailloit à quelque besogne qu'on n'eût jamais prévue, mais qu'il savoit montrer utile et naturelle. Souvent, le soir, il offroit son bras à la jeune femme, pour la conduire dans les prés, où il lui faisoit admirer la nature qui s'assoupit, quand le soleil va fermer ses yeux d'or, et, parmi les feuilles et la rosée, il tenoit des discours remplis d'émotion, de sentiment et de poésie. L'on rentroit ensuite assez agité; le souper se prolongeoit, tantôt gai, tantôt rêveur; car le marquis soupiroit parfois.

Un jour, au retour d'une promenade, madame de Ganges trouva des échafaudages et des ouvriers dans la chambre de sa caméristе. Une poutre, dit-on, s'étoit affaissée, on alloit la remplacer et restaurer la salle, où ne pourroit coucher de longtemps la sou-

brette, à qui on avoit préparé un lit dans un corps de logis assez reculé où dormoit toute la valetaille. La marquise, contrariée, se plaignit de son isolement; mais son beau-père lui fit observer qu'il ne couchoit pas loin d'elle. Néanmoins, comme la foiblesse est douée d'instincts prodigieux, elle sentit la méfiance et s'assura chaque nuit que la porte de la tour étoit bien close.

Bientôt le verrou se trouva détraqué, puis à la fois la serrure devint si dure et si bruyante, qu'il fut impossible de tourner la clef sans se briser les doigts et sans faire un fracas à réveiller d'effrayants échos. La marquise se mit à réfléchir sur ces choses, à se remémorer de l'histoire tragique de sa belle-mère, de l'horrible caractère de son hôte, de ses ruses, de sa conduite actuelle, et dès lors son sommeil disparut. Pourtant, rien de surprenant n'avoit eu lieu; rien que de naturel dans les incidents qui la tourmentoient; mais l'imagination de cette dame

étant soulevée, elle employa ses nuits à chercher la solution d'un problème cent fois retourné : occupoit-elle, ou non, l'ancien logis de sa belle-mère? Cette question exhumoit le drame sanglant que l'on mesuroit avec les détails locaux, sans résultat positif. La fenêtre étoit élevée de vingt-deux pieds au-dessus du sol, comme celle par où avoit sauté la marquise de Ganges empoisonnée et poursuivie par un prêtre qui tentoit de l'assommer avec une cruche ; mais tout un étage offroit cette hauteur, et au bas, l'herbe n'étoit plus rouge. Les deux portes par où avoient pénétré les oncles armés du glaive et de l'arsenic, se trouvoient dans toutes les chambres à coucher. Deux rectangles blancs sur la boiserie pouvoient avoir reçu des glaces aussi bien que des portraits, d'autant mieux, que le second étage avoit une chambre, et le premier un petit salon, où se voyoient les mêmes vides. Quant aux rideaux sur lesquels l'infortunée

avoit laissé tomber de ses lèvres la moitié du breuvage, leurs taches avoient disparu, et ils sembloient tout neufs. « Mais peut-être sont-ils plus vieux qu'ils n'en ont l'air, la poussière ne se lit pas sur leur teinte noisette... Enfin, disoit-elle, je suis seule, la nuit, à Ganges, avec mon beau-père, lieu et homme célèbres au monde pour un crime consommé dans le pays, dans la maison, dans la chambre, peut-être même dans le lit où je frissonne. »

Un matin, elle trouva dans un des tiroirs de sa toilette une miniature de la marquis de Ganges. Cet objet, en pareil lieu, confir moit sa supposition; elle le garda comme uneé gide.

Le lendemain elle s'aperçut que toutes le portes de son appartement tournoient muet tes sur leurs gonds baillonnés d'huile. Ces cho ses, qu'elle trouvoit toutes faites, lui faisoien peur, et d'autant plus que le marquis avoi changé de manières avec elle. Sa dévotio

étoit devenue farouche, son organe âpre, sa parole rare, son œil à la fois sombre et brillant, son amabilité bizarre et chaleureuse, son impatience fréquente, son silence alarmant, ses regards détournés et scrutateurs. Il s'emparoit en soupirant de la main de sa fille, la pressoit et soudain la rejetoit avec colère. Tout en lui devenoit inégal; il évitoit les longs discours, et sa bru, qui l'entrevoyoit partout, ne le voyoit jamais. Devant le château étoit une colline terminée au sud par un rocher nu. Madame de Ganges découvroit souvent, en ouvrant ses volets, une silhouette humaine debout sur le roc, bras croisés, en plein soleil et tournée du côté du manoir. Cette forme, elle la reconnoissoit trop bien; mais sortoit-elle à son tour, elle rencontroit à toute minute le marquis ou un grand diable de laquais qui avoit l'air d'être son espion. Si par hasard elle se promenoit dans les prés, au bord de l'eau, sous les arbres, elle se disoit : — Je suis en prison. Car la

fuite étoit impossible; le beau-père étoit alerte et tous les valets conquis par son or, hormis la fidèle soubrette, son dernier refuge, qu'elle ne quittoit pas de la journée.

Elle entendoit craquer le plancher dans le voisinage de sa chambre, et frissonnoit. Un soir elle découvrit entre deux filets de la porte un trou rond, récemment percé à la vrille: elle songea qu'il y avoit un œil derrière cette ouverture, et laissa passer une heure avant d'oser la boucher avec de la cire. Alors, profitant d'une absence de son tyran, elle écrivit à son père pour le prier de la venir voir, donna la lettre à un homme qu'elle jugea être sûr, et s'en fut aux jardins plus tranquille. Après souper, comme elle se disposoit à se mettre au lit à la lueur d'une seule bougie qui laissoit dans l'ombre tous les angles de la salle, elle s'avisa de fixer les yeux sur la porte, et vit une petite broche de fer qui alloit et venoit sans bruit pour chasser la cire qu'elle avoit posée le matin. Glacée de terreur, elle

s'élança vers la cheminée, où elle retrouva sa lettre à son père au milieu d'un bouquet de grenades. Alors, la pauvre femme éperdue se suspendit au cordon de la sonnette.

Le marquis de Ganges parut.

— Ma fille! souffrez-vous, qu'est-ce?

— Je sonnois ma femme de chambre, monsieur, pour me déshabiller.

— Elle n'est plus ici, ma chère enfant.

— Comment?

— Elle étoit protestante et corrompoit nos gens; je l'ai renvoyée.

— Assistez - moi, grand Dieu! s'écria la marquise qui tomba renversée sur un fauteuil.

Monsieur de Ganges s'approcha d'elle.

III

Le Serpent d'eau et la Fauvette.

—

—Depuis plusieurs jours votre état m'inquiète, ma fille. Vous êtes sombre, des soucis secrets vous agitent, vous perdez le sourire et l'appétit, enfin vous paroissez sujette à

des terreurs fébriles du genre de celle qui vous maîtrise à cette heure.

— Non, je suis comme de coutume, sans fièvre, sans soucis.

— Pouvez-vous feindre de la sorte, quand je vous vois soupirer et pâlir, quand je vois ce jeune front qui se plisse, cette humeur enfantine qui devient rêveuse, ce caprice qui vous porte à être seule, muette ou brève, ou préoccupée tout au moins?

Très-surprise de se voir l'objet de reproches qu'elle n'eût osé adresser elle-même à son beau - père, madame de Ganges se contenta de lui répondre :

— Serois - je telle, en effet?

— Si quelque peine accable votre cœur, faites-l'en sortir, ma fille; je suis discret, vous m'êtes chère, il me sera doux de vous consoler. A votre âge, on a besoin d'affections, et l'âme ne peut être solitaire sans languir dans la mélancolie. Aimez - moi donc comme...

— Comme un père....

— Comme je vous aime; vos tourments seront les miens.

— Mon cœur jouit de la paix la plus absolue.

— Et vous tremblez comme la flamme de cette bougie, et vos yeux restent baignés de larmes... Vous souffrez, vous souffrez; ce sont ces maudites fièvres du mois de mai. Faut-il envoyer quérir des médecins?

— C'est un soin superflu.

— Je vous le dis, ma bru, vous ne pouvez vivre ainsi. Seroit-ce que la vue de... quelqu'un ici vous offense, ou... vous trouble? (Elle se tut.) En ce cas, ma fille, l'exilé s'éloigneroit. Tout, sa vie même, contre votre repos, mon enfant. Il fuiroit au bout du monde pour sécher une de vos larmes; car il ne veut que votre paix, il ne peut vous offenser que par excès de zèle, d'un zèle qui ne requiert nul merci.

— Je n'exige rien, monsieur, je n'ai rien souhaité...

— Et moi, je demande au Ciel un peu de force. Demain, madame, *quelqu'un* s'éloignera de ce domaine où il est né, le père cédera la place, le banni fuira, mais permettez-lui d'aller chercher pour vous des médecins, de vous les amener, de jouir de votre convalescence, de voir les roses renaître sur vos joues, et de s'éloigner avec la mémoire de votre premier sourire, dont il ne sera pas l'objet.

— Croyez, monsieur, que vos bontés me touchent; aussi ne voudrois-je pas...

— Un caprice est une loi, ma chère fille; j'ai promis à votre mari de vous donner tous mes soins. Quoi qu'il en coûte, adieu; j'en ai la force, ou du moins je la cherche en Dieu.

— Comment reconnoître ce généreux mouvement...

— Généreux! reprit-il d'un ton farouche; déjà de la pitié! Ce prix honteux du sacrifice... Ingrate! Mais ne vous abusez pas; si je vais, c'est parce que je le veux; je puis revenir

par la même cause, et c'est pour moi seul que j'agis. Je veux du sommeil aussi, moi.

— Souvenez-vous, monsieur, que je n'ai rien demandé.

— Et moi j'accorde tout, et c'est trop. Ah! cruelle enfant! si vous m'abandonnez, priez les autres anges, vos frères du paradis, de me secourir.

— Singulier mélange, cœur malade, âme très-sensible, pensa la jeune marquise dès qu'il se fut éloigné.

Le lendemain, le soleil se leva chaud et blanc sur une atmosphère chargée de vapeurs humides, que nul vent ne secouoit. Vers midi, des gazes violacées s'étendirent dans les airs, et des bouts de l'horizon s'élevèrent, portés sur un vent bas, des nuages lourds et éclatants comme des lingots d'argent. Les hirondelles rasèrent le sol, les girouettes, par leurs cris, remplacèrent les oiseaux muets au fond des bois, des odeurs assoupissantes se répandirent, et, abattue par

cette pesante chaleur qui dispose les hommes au sommeil ou aux accès d'énergie indomptable, la nature attendoit en silence le drame qui se préparoit au sud-ouest.

Le château de Ganges faisoit tous ses bruits : portes, croisées, volets, vitres, ardoises se trémoussoient, se brisoient et se démenoient, au déplaisir des domestiques très-occupés, les uns à faire rentrer les animaux de basse-cour qui chantaient sur des tons lamentables, les autres à fermer portes et fenêtres aux torrents de la pluie et à la foudre prompte à profiter des courants d'air.

— A-t-on clos l'appartement de monsieur le marquis? demanda madame de Ganges, désireuse de savoir s'il étoit parti.

— Monseigneur, répondit-on, n'a pas ouvert ses croisées ce matin avant son départ.

La voilà donc libre... Sa première pensée est la fuite, et, sans les torrents de pluie qui zèbrent l'atmosphère, elle chercheroit à s'éloigner sur l'heure ; mais il faut attendre que

ces cataractes soient taries, que ces nuages d'argent, devenus, comme bien des hommes, nuages de cuivre en se montrant de plus près, aient tour à tour jeté sur terre leurs voiles verts, rouges, gris et blanchâtres, pour faire place à l'immuable azur.

Le ciel demeura voilé jusqu'au soir. Enfin le soleil prêt à mourir, voulant voir encore la terre sur laquelle il étoit déjà couché, souleva un peu son linceul de brouillards et lança un rayon entre deux eaux. Ce rayon dora la frange de la nuée qui monta peu à peu : une lueur fauve glissa sur les campagnes inondées, les oiseaux chantèrent quelques chants d'espérance tardive, et madame de Ganges, dans l'intention de tromper la vigilance de valets d'une fidélité suspecte, et la tyrannie d'un parent dont l'éloignement étoit douteux pour elle, descendit à pas lents sur les terrasses, franchit les vergers mouillés, et se trouva enfin au bord d'une petite rivière bordée d'une haie touffue et inégale. Elle suivit alors un

chemin étroit qui conduisoit à une ferme connue; mais cette route étoit en mauvais état. Encaissée entre un champ de blé et le ruisseau qui recevoit dans son lit le surplus de l'eau des sillons, elle avoit été couverte, par la puissance de l'ondée, d'amas de terre labourée entraînés pêle-mêle avec des herbes. Tout à coup madame de Ganges crut reconnoître au loin dans la campagne un grand valet, l'âme damnée de son beau-père et son espion. Ce serviteur, qui lui parloit avec certaine audace, indice d'une protection supérieure, ne tarda pas à l'aborder pour l'avertir que le souper étoit servi; et tandis que sa maîtresse rêvoit un moyen de l'éloigner ou de le corrompre, un spectacle étrange la captiva quelques minutes.

Deux objets fangeux, l'un allongé, l'autre arrondi, frétilloient dans la terre détrempée, et dans ces deux êtres rampants se débattoient un oppresseur et une victime. Celle-ci étoit une fauvette, trop foible encore pour

lutter contre la ravine qui venoit de baigner le sillon où l'avoit lancée le vent d'orage, après avoir arraché son nid des bras du buisson voisin. Entraîné par le sable et l'eau, le piteux oiselet avoit roulé, froid et alourdi, jusqu'au sentier où venoit de se glisser un serpent aquatique, ténébreux enfant du ruisseau.

Le reptile cherchoit pâture, et, à la vue de l'oiseau sans force, il s'élança sur lui. Rien n'étoit curieux comme les efforts de cette pauvre fauvette pour s'échapper. Elle alloit fuyant, puis revenoit soudain, devancée par son ennemi, et se cachoit sous le sable mobile que la tête du serpent dégageoit bien vite. Il ne la touchoit pas ; il se contentoit de la circonvenir, de l'enfermer, de la faire mourir de fatigue et de l'appesantir en la couvrant de brins terreux qu'il lançoit avec adresse. Puis, de temps en temps, un coup de langue contre un coup d'aile, d'une pauvre aile hérissée par la ter-

reur. La couleuvre se replioit, se contournoit sous le regard du soleil couchant, et se diaproit d'autant de reflets qu'elle faisoit d'angles d'incidence avec les rayons. Madame de Ganges contemploit la lutte avec intérêt, sans oser secourir l'oiseau, tant la couleuvre l'effrayoit, quand la fauvette, ayant glissé sur l'herbe, sauta sur une branche peu élevée et tomba dans le ruisseau. Le serpent déçu s'élança et disparut dans la haie, aux regards de la marquise étonnée, qui, cherchant à suivre sa trace, découvrit au fond du feuillage les deux yeux du marquis de Ganges dirigés sur elle....

A cet instant, un coup de vent rida les eaux, mit en relief l'envers blafard des feuilles de saule et de peuplier, et augmenta la profonde terreur de la jeune dame, d'un frisson qui lui glaça la moelle des os. Elle comprit l'impossibilité de séduire le domestique, son argus, épié lui-même; aussi l'accompagna-t-elle le long des haies, fascinée par le souvenir des prunelles qu'elle ne

voyoit plus, mais qui la suivoient sans doute encore de branche en branche, comme le serpent suit l'oiseau qu'il convoite. Aucun de ceux qui faisoient rencontre d'elle ou du marquis n'eût pu deviner cet horrible drame à deux acteurs. On saluoit sur leur passage ces bons gentilshommes de campagne, et l'on ne s'imaginoit pas de voir, en la châtelaine qui se promenoit aux champs, une femme sous la prunelle d'un scélérat, prisonnière de son laquais. « C'est, disoit-on, un père qui plante ses choux auprès de sa bru ; bonne et simple gent, très-charitable. »

Un seul couvert avoit été placé sur la table du souper dressée dans une salle fort délabrée, qui servoit autrefois de chambre à coucher. Comme on y trouvoit les vestiges de cette destination, la dame du lieu pensoit que cet appartement avoit pu être celui de la feue marquise, aussi y mangeoit-elle à contre-cœur, avec son hôte surtout. Une des glaces avoit été enlevée ; l'autre étoit brisée, et la

marquise s'étoit accoutumée à considérer cette cassure comme rattachée aux plus noirs souvenirs du château. Rien n'étoit moins véritable. A cette fracture étoit liée la mémoire de la plus belle action qui se fût passée dans le manoir, et le marquis enfant en avoit été l'auteur.

Son plus jeune frère, le comte de Ganges, étoit laid, timide, bourru, sans gentillesse durant ses premiers ans. L'aîné au contraire étoit beau, hardi, impétueux, coquet comme un enfant gâté. Le comte étoit battu par son père, par sa mère et ses frères; notre marquis comblé d'éloges et de caresses. Or, seul de tous, il avoit un cœur, et quel cœur! Un jour, le comte brisa une glace en présence du père, qui sur-le-champ se leva pour une correction proportionnée au forfait, et de sa vie l'infortuné n'en avoit commis un de cette taille. Prompt comme l'éclair, audacieux comme un lion, dévoué comme on ne s'avise guère de l'être à cet â[illegible]ui qui devoit un jour être le marquis

de Ganges s'élance à la suite de son père :

— Monsieur, grâce ! s'écrioit le comte sous les verges ; je ne l'ai pas fait exprès !

— Moi, je le fais exprès ! interrompt le petit marquis en jetant une porcelaine au milieu d'une autre glace qui jaillit en pièces. Le père n'osa punir le comte tout seul, il ne dit mot et sortit. Depuis ce jour, le cadet s'étoit dévoué pour l'aîné d'une affection que le souffle du crime ne rouilla jamais. Ainsi, le marquis avoit la source du bien et celle du mal, elles sont dans ce trait ; mais on le perdit, la vanité le rendit dur, son cœur devint glouton, sa sensibilité quitta l'âme pour les artères, il n'eut plus que des sens, son verbe se fit chair, et l'ange déchut avec rapidité, parce que les ressorts étoient puissants.

Certes, la vue de la glace brisée ne rappeloit plus le marquis à cette anecdote que son frère, lui seul, n'avoit pas oubliée. C'est à cette même glace que madame de Ganges

rapportoit de sinistres pensées; voilà le monument sans inscription qui lui causoit tant d'effroi, qu'elle ne s'y fût mirée le soir pour rien au monde. Il est certain que la salle étoit très-vaste, mal éclairée, que sa boiserie en chêne foncé et les solives noires de son plafond offroient peu gaieté. Après avoir employé au souper le plus de temps possible, la pauvre dame s'en fut dans sa chambre; elle avoit refusé l'aide des femmes de service, ne voulant pas se déshabiller, et elle s'étoit acheminée seule armée d'une bougie. Il falloit, au sortir de la salle à manger, se détourner sur la droite, et descendre trois marches en face desquelles étoit la porte du marquis. Arrivée là, elle fut plus émue de l'idée qu'il pouvoit se croire chez lui incognito et du doute qui lui restoit à ce sujet, que de la certitude ordinaire. Des trois degrés, l'un crioit sous le pas et avertissoit tout le corps de logis que l'on passoit par là. Plus loin, c'étoient de grandes tables couchées,

derrière lesquelles de grands vides tout noirs.

Enfin, on ouvrit ces vieilles portes bien graissées, lourdes et silencieuses, on dépassa le seuil de l'antichambre et on se trouva dans la chambre à coucher, où l'on se hâta d'allumer une seconde bougie. Madame de Ganges s'en fut ensuite sur la pointe des pieds entasser des chaises contre la porte du cabinet circulaire qui ne se joignoit plus, et à chaque seconde elle jetoit derrière elle un regard d'anxiété.

La chaleur, malgré l'orage de la journée, étoit accablante, et la dame de Ganges ressentoit au dehors une ardeur de peau insupportable, et au dedans des frissons accablants. Elle crut entendre fléchir la marche d'escalier qui accusoit ceux qui la pressoient. Ensuite... plus rien. Elle supposa qu'*il* la regardoit par le trou de la porte qu'elle avoit en vain bouché. Bientôt ses craintes furent plus aiguës que jamais, jointes à des pressenti-

ments très-vifs, à des réflexions affreuses et diffuses sur le passé. Les ombres lui firent peur, chaque coin lui parut suspect, le silence la glaça d'effroi. Elle dirigea ses prunelles sur une impassible et blonde figure d'Achille, tissée sur la tapisserie de la porte, et telle étoit sa perplexité, que le vent agitant ses rideaux, elle n'osa ni s'avancer, ni détourner les yeux de cet endroit; ensuite elle contempla la porte qu'elle eut la certitude de voir s'ouvrir, et soudain, ayant détourné la tête, elle vit le marquis immobile derrière elle.

Aucune parole d'amour n'avoit encore été échangée entre eux...

A cet aspect, madame de Ganges s'enfuit au bout de la chambre, tomba à genoux au pied d'un fauteuil et cacha sa tête entre ses bras.

— N'approchez point ! cria-t-elle à son beau-père dès qu'elle entendit ses pas.

— Eh ! madame, qu'est-ce qui vous prend ?

— Pitié, monsieur; pitié!

— Mille grâces! vous m'épargnez de longs discours. Relevez-vous, madame, je vous en prie:... je l'exige.

La marquise se redressa et tomba assise à côté de son parent.

— Que votre frayeur m'humilie, madame; que vos terreurs sont amères, vos défiances douloureuses!

— Moi!... non, monsieur.

Elle souleva les paupières, et les baissa avec effroi. Cet amant avoit les traits décomposés, l'émotion lui creusoit des rides et pâlissoit sa peau, que la chaleur rendoit luisante.

— Vous tremblez encore, et devant qui?... Si vous saviez!... je pleure vos beautés, madame; je les maudis, je brise leur image dans mon cœur où vous renaissez toujours. Vous n'ignorez rien, hélas! hors mes combats et mes efforts pour demeurer à la vertu que j'abandonnerai si vous ne m'êtes en se-

cours. O Dieu! madame, soutenez-moi, prions ensemble; ensemble élançons-nous vers le ciel, ranimez des forces qui succombent, un être qui meurt, une âme qui s'égare...

— Une fille diriger la conduite de son père! Vous tentez mon orgueil.

Le marquis sentit l'inutilité de sa dévotion, on n'y croyoit pas.

— Ecoutez, ma charmante, dit-il avec légèreté; vous êtes coquette, je suis épris; spirituelle, moi discret pour cause; vous êtes sage, mais bonne; rigide et trop sensée pour ne pas préférer un péché à des crimes.

— Je ne vous comprends pas, mon père.

— Si fait. Que ce trouble vous embellit!... Belle enfant, vous m'aimez, je le sais.

— Moi! je vous...

— Déteste? Bien, que vous disois-je?

— Mais...

— Oh! béni le Ciel de vous avoir éloignée de la cour! d'avoir gardé, loin de l'amour des princes, un ange pour les derniers jours

du proscrit ; car je suis moins jeune que vos beaux yeux ne le prétendent.

— Oui, mon père, balbutia la marquise épouvantée de cette légèreté, et de cette fatuité qui dédaignoit l'adresse.

— Vous souvenez-vous de ces deux soirées d'Avignon, si tièdes, si...

— C'est là que vous revîtes madame de Guissac...

— Méchante ! vous me la fîtes oublier.

— Monsieur, cette femme vous adore, retournez à elle.

— Digne holocauste à immoler sur vos autels !

— Horrible sacrifice, monsieur !

— Ce ton glacial me brûle, comme votre courroux, comme vos sourires, comme votre vue. Madame, je vous aime comme rien au monde. Pitié ! c'est votre perte que je vous conjure d'éviter ; c'est votre repos, celui de toute votre vie que je réclame : car la raison m'a quitté ; je vous suivrai par-

tout, j'irai partout, baisant vos pas, risquant ma tête, l'honneur des miens, le vôtre, tout. Je veux, madame ; et à travers le fer et le sang, je veux : j'aime ce que j'ai vu de plus beau, de plus enivrant ; à tout prix je le posséderai ! oui, mon sang contre votre amour. Heureux maintenant et mort demain ! qu'ai-je à perdre, moi ?

Il se précipita à ses genoux et les serra. La pauvre femme, hors d'elle-même, trouva sur son fauteuil le portrait de sa belle-mère, et, forte de ce secours, elle l'opposa, comme un talisman, aux fureurs de cet amant qui le prit.

— C'est madame la marquise de Ganges, observa-t-il avec un calme parfait ; une femme adorable, sur ma parole, et que j'ai beaucoup chérie.

— Oui, pauvre femme qui vous aimoit ! Elle nous regarde, monsieur.

— Parfaitement ; le regard est touché de main de maître, la miniature est de Mignard.

— Pensez à elle !

— Auprès de vous? Fi ! que n'oublieroit-on à vos pieds, ma chère âme !

— Monsieur !... si vous disiez vrai, si... si j'étois capable d'un sentiment coupable, ces façons audacieuses, ces désirs... indignes... L'amour vit de respects.

— Erreur séduisante, mais dangereuse. Redoutez, ô ma belle, le funeste écueil de ces penchants au platonisme ; la nature les réprouve, et plus tard la matière se venge. Ces tentatives conduisent à l'excès opposé : l'ange superbe devient abruti, la glace se change en feu, l'âme est usée, le corps n'a pas vécu ! Oh ! le plaisir tel que Dieu l'a créé, c'est chose vraie, madame ; ceux qui le nient ne l'ont pas aspiré. Cette ivresse des corps et des âmes qui se comprennent une seconde, c'est le rayon de l'autre vie qui tombe sur nous pour nous donner l'espérance ; c'est le ciel et la terre confondus !

Et par un mouvement brusque, le mar-

quis, sans cesser de parler, renversa la table où reposoient les deux bougies qui s'éteignirent dans leur chute. A ce bruit, la marquise jeta un cri; elle franchit la table qui fit tomber son ennemi, s'élança hors de la chambre, et entendit bientôt un pas qui la suivoit. Le marquis, ivre de rage, s'écrioit : — Ce n'est plus un amant, un tigre, un tigre !... Sa tête étoit perdue, sa fureur aveugle, et ses nerfs, horriblement ébranlés par cette déception, refusoient leur aide à ses pas.

Il ne cessa point cependant de poursuivre sa belle-fille qui s'étoit échappée par la porte ronde, et qui avoit grimpé du côté des mansardes. Sans lumière aussi bien qu'elle, il descendit vers les jardins, mais il s'aperçut de l'erreur et remonta avec une vitesse incroyable. Sa bru, lancée à tâtons dans ces énormes mansardes si effrayantes, si jonchées des débris d'autres siècles, se heurtoit contre chaque meuble, renversoit les uns,

étoit victime des autres, et couroit au hasard à travers tous. De temps en temps elle entendoit un pas d'homme plus ou moins rapproché, retentir sur le plancher ou s'enfoncer avec un bruit sourd dans des creux pleins de poussière qu'avoient cessé de couvrir les planches. Je ne sais, à le juger d'après sa rage, si le marquis, en cet instant, vouloit la tuer ou lui parler de sa tendresse; il est permis de tout supposer.

Après de longs détours, la poursuivie trouvant un autre escalier, le descendit pour s'élancer dans le bâtiment des valets et y chercher asile; mais, parvenue au sommet de la dernière rampe, elle vit un des bords de la porte vitrée masqué par une ligne brisée de cinq pieds et demi; elle pensa que c'étoit la silhouette du marquis embusqué derrière, et remonta sans bruit dans les mansardes où elle s'enferma. Le marquis entendit tourner la clef, s'en fut quérir une lampe, brisa la serrure d'un coup de pied, découvrit à peu

de distance une forme blanche qui fuyoit, et il la poursuivit dans l'ombre, le vent ayant soufflé sur sa lampe. Il passa devant elle qui le vit à la faveur d'une lucarne et se vint blottir derrière quelques meubles volumineux, où elle demeura assise sur un coffre. Le bruit de pas eut encore lieu, diminua, diminua et s'éteignit.

Immobile, les yeux béants, la bouche ouverte, madame de Ganges respiroit sans bruit, comme pétrifiée. Tout tumulte ayant cessé, elle tourna la tête et elle se disposoit à se lever, quand, fort près d'elle, elle vit se dessiner sur une face du mur blanc une manière de profil ; elle pensa qu'une statue... mais un long soupir sortit de cet objet. Le marquis, soupçonnant sa bru dans cet endroit, s'étoit enfui avec fracas, puis il étoit revenu sans chaussure et à pas de loup s'accroupir en ce lieu, et de temps à autre il projetoit dans l'espace des bras qui touchoient presque sa belle-fille épouvantée. La position devoit

rester au plus constant; madame de Ganges vit le marquis se lever et se perdre dans les ténèbres. La retraite devenoit sûre, elle y demeura, et bientôt ressentit toute seule des terreurs nouvelles et plus grandes encore, parce que les craintes réelles avoient fait place aux frayeurs fantastiques. Le cri des girouettes, le bruit des rats et la respiration du vent lui causèrent beaucoup d'effroi.

Cependant elle se résolut à rester là jusqu'au jour bleu qui se fit trop attendre à son gré et à celui du marquis impatient de le voir luire afin de recommencer ses poursuites, décidé qu'il étoit, par politique de prudence, à ne sortir de la lutte que vainqueur ou... seul. Madame de Ganges entendit les portes des mansardes se rouvrir, et son beau-père parut, les cheveux en désordre, couvert de poussière et teinté par le jour levant de reflets d'un effet sinistre. Il chercha quelque temps sa belle-fille et poussa à sa vue un cri sauvage, mêlé de colère et de joie.

Hors d'état d'articuler une syllabe, glacée de crainte et de froid, l'infortunée se réfugioit dans l'angle de la chambre pour obéir à un dernier instinct de résistance, quand la porte de sortie s'écarta et introduisit au milieu de cette scène un homme, le colonel de Ganges... Il demeura immobile de surprise ; mais son père, loin de se troubler, articula froidement en fixant des yeux terribles sur la marquise :

— Soyez le bienvenu, mon cher, et secourez-moi ! Votre pauvre femme a d'horribles cauchemars, elle se tuera, n'en doutez point ; je la poursuis depuis une heure. Oh ! elle est adroite et leste !... Je suis fort las.

Le colonel jeta sur sa femme un coup d'œil scrutateur ; elle se taisoit. Comment dire à un fils : « Votre père a... » Non, l'entreprise est terrible ; le marquis le savoit et gardoit assez de calme. Enfin, madame de Ganges se jeta entre les bras de son mari et tomba évanouie.

— Eh bien, mon enfant, articula froidement le marquis, ses cauchemars finissent toujours ainsi.

Là-dessus, il descendit à toutes jambes pour aller froisser les lits qui étoient demeurés intacts depuis la veille.

Quelques mots suffiront pour expliquer la présence du colonel. Madame de Guissac, qui aimoit le marquis et qui se mouroit de jalousie depuis son départ pour Ganges avec sa belle-fille, avec qui elle s'étoit brouillée à Avignon, ne put dompter son inquiétude : il fallut qu'oubliant sa dernière querelle, elle fît consentir son mari à venir à Ganges. Le marquis les reçut à la grille, leur dit que sa bru avoit une fièvre contagieuse, et qu'on attendoit des médecins avec le baron de Daumelas, objet de la jalousie de M. de Guissac, qui, sous prétexte de craindre la fièvre pour sa moitié, rebroussa chemin sur l'heure. Celle-ci ne fut pas dupe du manége, et dans son dépit elle écrivit au colonel que

sa femme, seule à Ganges avec son père, y couroit un danger terrible. Le mari, très-prompt à deviner, avoit crevé dix chevaux de poste pour arriver plus vite. Sa femme ne lui raconta rien, il ne lui en dit pas davantage, et néanmoins il obtint de Louis XIV un ordre pour contraindre son père à retourner en exil.

Le monde ne pénétra pas dans cette aventure, c'est pourquoi il en parla beaucoup. On versa sur le colonel de Ganges un blâme sévère, pour le punir d'avoir sollicité l'expulsion de son père; on l'accusa d'avoir outragé le malheur et la nature; le roi lui-même s'exprima sur ce sujet d'une manière défavorable pour ce gentilhomme, qui fut à la fois condamné par la ville, la cour et les provinces. Il s'obstina cependant à ne jamais se justifier par l'aveu des raisons de sa conduite, et il jugea que certaines choses doivent être expiées par des générations entières, qu'il est bon de souffrir l'injustice en

punition du crime, la calomnie comme châtiment d'un grand scandale, et que, si la vertu peut expier les forfaits, les persécutions qu'elle essuie ne font, en rehaussant son éclat, que la rendre plus digne du sacrifice.

Toutefois, le colonel de Ganges étoit destiné à trouver dans l'exemple de sa sœur, madame d'Urban, une autre expiation plus cuisante et dépouillée à la fois du secours de la vanité si nourrissante pour la vertu, et de la conscience paisible qui en est la récompense.

LA MARQUISE D'URBAN DE GANGES,

OU

LES EXPIATIONS.

IV

Fleur dans l'ombre.

—

On attendoit avec impatience le chevalier de Bouillon dans les Etats du pape. Son grand nom, l'éclat de ses débauches et de la gloire de sa famille, le bruit de la disgrâce dont le

dépit le poursuivoit si loin, tout se réunissoit pour faire de ce voyage un événement dans la société d'Avignon. Le chevalier avoit essuyé un cruel échec. Une fois dans la vie son métier de vert galant eût pu devenir honorable à la fois et lucratif; et une fois dans la vie, l'héritier des Sedan avait été défait.

Veuve de son frère, la princesse de Turenne, née de Ventadour, retiroit de la famille de son mari les grands biens qu'elle y avoit apportés, et que le chevalier ne vit d'autre moyen de retenir qu'en se substituant au défunt. Mille séductions furent donc employées près de la veuve, couronnées, à l'ordinaire, de pleine réussite. Débuts trompeurs: le chevalier eut le malheur de n'être qu'un amant heureux, et le duc de Ventadour maria sa fille à un Rohan-Soubise, malgré le cardinal de Bouillon et son neveu. Le roi avoit jeté sa décision dans cette affaire, et les battus n'eurent rien de mieux à faire que de se consoler avec une croix de Malte.

C'étoit bien de quoi aller à Avignon passer les heures du dépit, et chansonner, loin de la Bastille, M. de Paris et la Maintenon, dans une forteresse étrangère enclavée dans le royaume, et si terrible, que le maréchal de Villeroy lui-même eût, je crois, réussi à s'en emparer.

De pareils pèlerinages n'étoient pas rares, et cependant une curiosité inusitée précéda notre héros. Les princes n'étoient pas communs à Avignon, sa race étoit puissante, et toute la gentilhommerie provençale espéroit de s'en faire un appui à la cour. Quant aux dames, les unes étoient attirées vers le chevalier par sa jeunesse, d'autres par le renom de sa beauté, quelques-unes par la haine que leur inspiroient ses vices : toutes enfin vouloient voir le monstre et le combattre. Il étoit donc le sujet des entretiens depuis plus de huit jours, et telle étoit la curiosité, qu'il n'entroit pas dans la ville un seul étranger de quelque mine, dans un équipage passa-

ble, que son signalement ne courût aussitôt, et que sa personne ne fût l'objet d'un examen minutieux.

L'été régnoit alors. Un matin, à l'heure où quelques dames de la cité des papes se rendoient à la messe des divers couvents du voisinage, soit en chaise, soit à pied et suivies de deux valets et d'une cameriste, quelques-unes d'entre elles virent deux chevaux couverts de poussière arrêtés près des Célestins et gardés par un seul homme qui paraissoit être l'écuyer d'un maître opulent. Elles pensèrent sur-le-champ au chevalier de Bouillon, et la curiosité les poussa jusqu'à questionner le gardien des deux montures. Il se tenoit appuyé contre une selle, et, les yeux fixés sur la terre, il sembloit rêver.

—A qui êtes-vous, mon ami? Notre homme, deux fois interpellé, répliqua :

— A mon maître.

— Et où est-il, votre maître?

— Où il lui plaît.

— A-t-il un nom ?

— Il en a plusieurs.

— De quel pays êtes-vous ?

— D'un pays où les dames ne s'enquièrent pas des cavaliers au milieu de la rue.

Cette laconique insolence irrita la curiosité et l'indignation, causa quelque discussion, et l'on passa outre. Près d'entrer à l'église, ces dames en virent sortir M. d'Onis, qui, après les avoir saluées, s'approcha du maussade écuyer et lui dit : — Montfleury, ton maître t'envoie à l'hôtel du légat. Le valet monta sur un des chevaux, et les dames entrèrent dans la chapelle des Célestins, avec l'espoir d'y rencontrer ce maître inconnu, qui devoit être M. de Bouillon.

Peu de personnes se trouvoient alors dans l'église, où l'on préparoit une basse messe, à laquelle n'assistoient que des privilégiés. Au bout de la nef de ce temple affublé d'un accoutrement *rococo*, presque digne de l'Italie, contre un mur peint en marbre jaune, étoit

prosternée devant son prie-Dieu une jeune dame en robe blanche sur les plis de laquelle retomboit un voile noir très-diaphane, qui montoit se confondre avec les boucles d'une chevelure d'ébène. Le visage de cette dame exprimoit la dévotion brûlante où elle étoit adonnée, et ce sentiment donnoit un attrait suprême à des traits fins, délicats et pleins de sensibilité. L'ovale se dessinoit pur et blanc entre les dentelles sombres et le mur fauve, mais d'un blanc propre à certaines fleurs, nuance clair et satinée, si fraîche, que l'art ne sauroit l'imiter sans y mêler des glacis bleus. Cette femme avoit la forme svelte, allongée, les épaules basses, l'encolure mince et séraphique. Le charme céleste qu'elle versoit à profusion dans l'église enivroit les femmes autant que les hommes, et dès que les dames eurent plongé leurs doigts dans la conque du bénitier, elles restèrent immobiles à se dire :

— C'est madame d'Urban qui prie...

Le côté opposé à la belle marquise possédoit une autre merveille : un jeune homme debout laissoit voir un visage adolescent dont le dessin étoit exquis, et un corps presque féminin déguisé par un habit de drap de soie cramoisi, couleur qui pâlissoit un teint déjà foible, véritable teint de lis sur lequel se dérouloient les mille cascatelles d'une énorme perruque blonde. Si la marquise d'Urban brilloit par une beauté sévère et angélique, on peut dire que le blond cavalier avoit celle des sens en partage. Non que ses traits fussent en rien vulgaires; loin de là, sculptés avec une mollesse habile, ils étoient mignardisés avec noblesse et empreints des signes de la volupté. Les yeux de ce blondin si tendre étoient noirs comme des escarboucles, et cette distinction étrange lui communiquoit je ne sais quoi d'effrayant, malgré leur douceur et peut-être en raison de cette douceur même.

Cette figure étoit immuable : là, rien ne

prioit, nuls élancements de l'âme ne perçoient ce masque qui, cependant, subissoit une tension constante. Les prunelles du jeune homme étoient immobiles, mais leur tranquillité étoit pensive; on y lisoit une haute puissance, et l'on se demandoit pourquoi celui qui les faisoit mouvoir étoit agenouillé. C'est qu'on l'eût pris pour l'esprit du mal endormi, trompé, ou, disons mieux, combattu par une vision du ciel; car ses yeux ne se détachoient pas de la pénitente placée en face de lui. Il sembloit l'adorer avec étonnement, comme elle adoroit Dieu avec crainte; mais, d'un côté, l'humidité des paupières indiquoit l'amour divin; de l'autre, la fascination agissoit seule. *Il* ne voyoit pas celles qui l'examinoient; *elle* n'avoit soupçonné la présence, ni de cet œil perçant, ni des dames qui venoient d'entrer.

Ces dernières chuchotoient non loin du chœur, et se retournoient; puis elles échangeoient des observations d'où ressortoit, claire

et inattaquable, cette proposition : « Qu'un si beau et si incomparable cavalier ne pouvoit être que monsieur de Bouillon. » Pendant qu'elles se livroient à cette douce supposition, le maître de celui qu'on appeloit Montfleury sortit tout à coup de sa rêverie peu ascétique ; il sourit de sa propre foiblesse, jeta autour de lui des regards calmes, se leva et se mit à marcher sur les dalles, à faire sonner ses éperons et à prendre l'attitude d'un bon gentilhomme qui attend que la messe commence. Bientôt il se trouva rapproché de la marquise d'Urban, et avant qu'il eût le temps de s'éloigner, le prêtre monta à l'autel. Chacun prit sa place, et l'étranger, d'un air tranquille, vint se ranger devant la marquise, qui alors remarqua son audace à pénétrer dans un lieu réservé aux d'Urban, mais d'où elle ne le fit pas avertir de sortir, parce qu'il prioit avec ferveur et qu'elle eut honte d'interrompre une oraison par une question d'étiquette.

De grands soupirs s'élancèrent de la poitrine de cet intrus durant le sacrifice, et madame d'Urban fut édifiée de voir un seigneur si jeune, si beau et déjà si pieux. Elle remarqua avec admiration qu'au moment de l'élévation de l'hostie, il abandonna le banc pour s'agenouiller sur la pierre, suivant l'usage de quelques-uns des seigneurs les plus dévots de la province. Il quitta l'église un des premiers, et madame d'Urban, depuis le porche, l'aperçut au loin, se signant devant une madone et donnant de l'argent à un pauvre. Elle n'eut pas le temps de faire sur son compte de longues méditations; car elle fut accostée par un essaim de jeunes dames sur le visage desquelles les teintes de la prière étoient déjà tombées, pour faire place aux airs mondains qui s'animent si facilement du pourpris de la curiosité. Cent questions avoient été adressées à la jeune marquise sur le bel étranger admis dans son banc, avant que ses traits eussent abandonné l'expres-

sion austère et recueillie qui s'y étoit fixée, et ce ne fut qu'après une pause qui sembloit être causée par l'étonnement de se trouver sur terre, que madame d'Urban articula d'une voix tranquille :

— J'ignore son nom et d'où il vient ; mais je voudrois savoir prier Dieu comme lui.

— Cependant, madame, on dit le chevalier de Bouillon très-impie.

— Est-ce donc là ce méprisable gentilhomme ? demanda la marquise à toutes ces tumultueuses.

— Nous l'ignorons et nous voudrions le deviner.

— Un noble visage et une dévotion haletante, des vêtements assez simples, de la modestie, de la charité : voilà le peu que nous avons remarqué de cet inconnu, et il faut des certitudes avant de stigmatiser même un étranger.

— Croyez-vous donc, ma chère, interrompit vivement madame de Guissac, que le

grand nom de la maison de Sedan soit si lourd ?

— Je le crois très-petit devant Dieu, ma bonne amie ; tout aussi petit que..... que le mien, ajouta en hésitant la fille du marquis de Ganges.

Après ces paroles, cette belle sainte de dix-huit ans, fatiguée déjà de tout ce bruit, salua gravement ses légères aînées, et les laissa chercher la piste de leur prétendu chevalier de Bouillon, de qui elle se soucioit peu.

Il suffit, pour sécher une âme et la faire vieille, d'une seule circonstance ; d'une pensée, d'un mot, d'un préjugé, d'un souvenir qui, semblables à un vent de feu, à une bise gelée, aient tué la fleur naissante sous un baiser fugitif. Ce destin étoit celui de Louise de Ganges, marquise d'Urban. Bouleversée dès son enfance par de vagues récits des

horreurs dont sa famille avoit été le théâtre et sa mère la victime, elle s'étoit habituée à se regarder comme un être souillé, presque monstrueux et lancé en dehors du reste des hommes. La religion juive, mêlée à la nôtre d'une manière fatale par l'ancien Testament, lui avoit jeté ses menaces qui l'avoient plus frappée que les consolations évangéliques, et elle avoit grandi dans la terreur. Cependant la prière la soutenoit, le goût des rêveries lui glissoit l'espérance, et elle avoit fini par entrevoir dans la vie claustrale un paradis silencieux, plein de larmes, d'amour et d'oubli. Comme l'exemple de quelques personnages donnoit alors au romanesque l'apparence de la vocation, cette enfant épeloit certains noms en contemplant les nuages, et la pensée d'une autre Louise, célèbre et chérie, plainte et admirée, lui revenoit sans cesse. Le souvenir de Louise de la Miséricorde, dont elle ne connoissoit pas tout le roman, étoit l'expression du sien tout entier; et quand

elle se prévoyoit au fond du cloître, sous un bandeau, et s'appeloit elle-même : « Sœur Louise ! » sa propre voix l'éveilloit comme l'organe prophétique qui cherchoit Samuël; et ces deux mots, pénétrant dans son âme, la faisoient vibrer comme la plus suave mélodie.

Comme elle y rêvoit encore, elle se trouva mariée. Dès lors la pauvre sœur, qui n'avoit que douze printemps, compléta un siècle en touchant la main d'un époux de quatre-vingt-sept hivers, qui, pour se venger un peu de sa caducité actuelle, lui raconta qu'il avoit été l'amant de sa grand'mère, maladresse qui le contraignit d'expliquer à cette jeune fille le substantif *amant*. Cet objet défini par un vieux galantin comme monsieur de Péraut, parut hideux, et l'aïeule fort coupable. Louise y pensa, et rapprochant cet incident des aventures de son père, elle se considéra comme l'héritière d'une race abominable, et faillit à se livrer au désespoir. En

effet, quoi de plus affreux? Cette pauvre fille vivoit persuadée qu'elle nourrissoit en elle un principe d'infamie qui se développeroit un jour; elle s'attendoit, lors de son apparition dans le monde, à y être un objet d'effroi, et malgré son miroir, elle soutenoit de bonne foi qu'elle étoit la plus laide personne du monde, tant la préoccupation de ses disgrâces morales avoit pénétré dans son esprit. Bientôt son union avec un vieillard lui procura des dégoûts sans nombre. Heurtée dans ses délicatesses de jeune fille, elle souffroit avec impatience, quand soudain elle s'avisa qu'elle étoit destinée à des tortures expiatoires. C'étoit une planche de salut, bien que rude et foible, elle s'y cramponna, et ses peines entretinrent cette supposition.

Fuyant la société où elle rougissoit d'elle, cachant une beauté qu'elle ignoroit, vénérant son époux séculaire, cette âme innocente et simple, pure et céleste, se chargea, nouvel agneau, des péchés d'autrui, elle en

vint à se mépriser comme la coupable d'un grand forfait. Le remords mordit ce cœur que jamais le mal n'avoit traversé ; la criminelle vécut en Dieu, pria pour des parents abominables, abdiqua toute volonté, et appartint comme une servante à un époux qui la légua, avec l'attrait d'une scandaleuse anecdote, à un second mari, monsieur d'Urban. Elle passa d'un octogénaire à une bête cynique, comme un martyr du gril au chevalet. Dans cette seconde condition, son naturel tendre et susceptible eut tant à souffrir, que les mortifications furent son refuge. Elle s'écria : « Expiation ! » Ce mot devint la formule de sa vie.

Et voilà ce qui avoit terni et brisé la jeunesse de la plus belle dame de Provence : un souvenir et un mot...

Comment une femme d'un caractère aussi étrange eût-elle été curieuse de savoir si un passant rencontré par hasard, étoit ou n'étoit pas M. de Bouillon ? Aussi n'y songeoit-elle plus, lorsqu'après une visite charitable

chez ses pauvres, qu'elle assistoit avec plus de conscience que de sensibilité, parce que ses infortunes l'avoient endurcie à l'endroit des tendresses, elle rentra chez elle froide et ennuyée, comme elle l'étoit dès qu'elle cessoit de prier, comme le sont les victimes des maux secrets et continuels.

Son mari étoit dans la galerie, le lieu de la maison le plus frais, le mieux embaumé de fleurs, le plus assombri par les draperies de soie. C'est là qu'il *recevoit* à certains jours, et c'est là qu'il désiroit que sa femme fût présente, pour faire les honneurs de son hôtel. L'après-midi s'avançoit, et madame d'Urban se hâta de se rendre dans ce salon de réception, où le premier personnage qui s'offrit à ses yeux fut le jeune inconnu de l'église des Célestins, devisant avec le maître du logis, mollement étendus sur des canapés brodés à personnages de bêtes. La marquise, pour laisser à ces messieurs le temps de se lever, s'arrêta devant une haute croisée

tendue d'un rideau bleu de ciel, dont le reflet tendre et frais, tombant sur elle, sembloit l'envelopper d'un brouillard et rehaussoit encore l'austère beauté de son ensemble. L'étranger ne se leva pas vite; car il songea que de sa vie une apparition aussi divine ne l'avoit favorisé. Il fut tiré de son extase par la voix grossière et prosaïque de l'homme aux priviléges maritaux, et il s'inclina profondément.

— Madame, disoit le marquis, d'Onis et Guissac ont bien voulu faire à notre maison l'honneur d'y amener monsieur, de qui la visite nous comble de joie ; monsieur permet que nous le traitions en ami, je m'en fais un plaisir, et vous aussi par conséquent... (Le nom de l'*ami* n'arrivoit pas, et ce dernier, durant cette ridicule présentation, avoit assez affaire de sa pantomime.) Vous saurez que ce gentilhomme arrive de... (A cet instant, des cris de chiens courants retentirent au loin, d'Urban dressa les oreilles, frappa du pied, et

incapable de se maîtriser, il s'écria avec détresse) : Mes chiens ! ce sont mes chiens qui se battent, Guissac les aura agacés. De grâce, monsieur, souffrez que je m'absente une seconde ; je suis confus, mais... je vous traite en ami, et je vous confie à madame la marquise.

Là-dessus, il s'élança d'un pas lourd, et l'on entendit de loin sa voix, mêlée à celle de la meute, appeler tour à tour Brisant, Taille-Cuir, Torquato, Brifaut, Diane et Hali ; ce pendant que le beau cavalier contemploit la marquise un peu étonnée, et embarrassée de savoir comment accueillir cet être sans nom. C'étoit à lui de mettre fin à cette incertitude ; mais, soit par inattention, soit pour un autre motif, il ne prononça pas *ce mot*, et quoique sans doute il n'eût pas d'intention malséante, il ne put s'empêcher, par un sentiment naturel, de lancer contre l'auteur de sa gêne un trait qui mît son ridicule en relief :

— Vous avez, madame, un mari qui aime parfaitement les chiens.

Louise d'Urban rougit, accepta son rôle avec vertu et dit :

— Ce sont des animaux d'une race fine et précieuse ; pardonnez-lui, monsieur, de vous avoir laissé seul avec moi.

L'étranger mordit ses lèvres et offrit un siége à madame d'Urban, à côté de qui il s'assit.

— Je fais amende honorable, murmura-t-il ensuite. J'entends peu la galanterie, madame, parce que je ne l'estime pas ; je la crois dangereuse, parce qu'elle parle le mensonge, et c'est un langage que je veux oublier.

— Auriez-vous connu ce langage, monsieur ?

— Oui, madame... Il est indispensable à qui veut plaire, et surtout, dit-on, en ce pays ; mais être aimé n'est pas ce que je cherche. S'il m'étoit permis de me faire connoître à

vous, madame, je dirois que je ne poursuis que le repos de l'âme et l'oubli...

Un tel aveu fait d'un ton de puritain contrastoit avec la figure de ce personnage, d'une façon trop piquante, pour n'intéresser pas celle à qui il s'adressoit. Aussi reprit-elle, non sans intérêt :

— On ne peut à votre âge avoir beaucoup à oublier, ni de grandes fatigues à endormir.

— Sans doute on ignore au vôtre qu'il est des maux précoces, des remords prématurés, et des soucis éternels.

Avec ou sans intention, le gentilhomme avoit touché la corde sensible du cœur de la marquise : elle pensa à sa destinée d'expiation, soupira, mais ne répondit pas, trop émue par la rencontre d'un être livré à des sentiments analogues aux siens propres.

— Oui, continua le pâle et rêveur gentilhomme; vous savez ce que c'est qu'une piété qu'on admire, vous connoissez la mélancolie

d'une pénitente revérée, belle et jeune; mais les remords qu'on nourrit dans le dédain général, mais les châtiments qu'on s'inflige à l'insu de ceux qui croient à vos plaisirs et les envient, mais ces sacrifices de tout orgueil, de celui même de la bonne conscience, les soupçonnez-vous? Prier et pleurer au milieu de ceux qui rient, voilà, madame, voilà un supplice qui vous sera toujours épargné, car le Ciel est juste.

— Qui donc êtes-vous? s'écria la marquise en se reculant.

— Avouez que vous pensez déjà à ce libertin de chevalier de Bouillon. Et voilà le fruit de nos fautes: le mépris dans les autres et l'amertume en soi.

— Rendez-moi justice, monsieur; je ne vous prends pas pour cet affreux prince.

— Vous avez tort, peut-être.

— Ne raillons pas, monsieur, et si je vous ai offensé, je m'humilie.

A ces mots, le marquis rentra avec Guissac, et les trouvant assez animés :

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, ne prenez pas feu ; la marquise, je vous en préviens, est impitoyable, et si vous saviez la chronique de son premier mariage, vous ne songeriez guère... C'est vous rendre service que de vous en instruire ; mais, tout bas, ménageons la modestie.

Madame d'Urban, que cette histoire rendoit confuse et indignée, devint pâle, tandis que son brutal époux racontoit que M. de Péraut, premier mari de sa femme, furieux contre son frère, et aussi décidé à le déshériter qu'empêché par son âge de lui opposer un obstacle, encouragea l'amour d'un page adorable pour sa maîtresse, mais que la jeune femme, vertueuse contre son mari même, lui avoit déclaré qu'après lui, elle appartenoit à Dieu sans intermédiaire.

— Le page, ajouta d'Urban, perdit son latin, quoiqu'il fût beau comme un ange et fin

comme un diable. Or, monsieur de Péraut me conta la chose dans ses derniers temps, et j'attendis avec impatience qu'une place aussi imprenable fût sans maître pour l'occuper. Je m'offris donc, et, comme vous le pensez, l'affaire ne languit pas. Vous voyez, mon cher monsieur, que j'ai lieu de compter sur une vertu si bien éprouvée, de vous laisser champ ouvert et de dormir sur deux oreilles.

Guissac et son ami rirent largement, pendant que le jeune défié, honteux de cette confidence intempestive, dirigeoit sur l'infortunée qu'on louoit d'une manière si féroce un long et plaintif regard. Impassible et résignée, elle paroissoit un esprit d'en haut mêlé aux choses de la terre. Sa douleur fut comprise, un soupir indiqua cette perception et la pitié pour ce supplice qu'un homme avoit droit de lui infliger en ricanant, et tandis que l'exécuteur conjugal s'éloignoit avec son Oreste plus lourd encore que lui, le gentilhomme rentra en conversation avec

la marquise par un salut respectueux, et lui dit avec une audacieuse douceur :

— Heureux ceux qui souffrent !

Elle baissa les yeux :

— Pardonnez, dit-elle, à la tendresse expansive de mon mari.

— Qui peut dire les limites des chagrins d'une femme ? J'espérois dans les miens ; mais mon calice est de miel ; il faut se résigner à n'expier jamais, si vous...

— Vos fautes sont donc bien grandes ?

— Je suis couvert d'iniquités, madame ; un échec soudain m'a ouvert les yeux et j'ai voué ma vie à l'expiation.

Toutes les sympathies de la marquise furent excitées. Il continua :

— Vous venez d'être crucifiée devant moi et pour moi, je veux aussi offrir à Dieu et à vous mon holocauste ; je vais perdre votre estime, la seule qui me seroit venue peut-être. Jetez, madame, le mépris sur le feu de mes regrets, et que le ciel me soutienne !

Alors, regardant avec effroi l'effet qu'il alloit produire, et déroulant avec honte et douleur un des plus beaux noms de France, il murmura d'une voix timide :

— Vos yeux ont vu l'indigne chevalier de Bouillon.

V

Fleur épanouie.

—

— Marquis, disoit monsieur d'Urban à son inséparable ami de Guissac, je ne serois pas fâché que ce raffiné de la cour, que ce dangereux chevalier de Bouillon fît *des yeux* à

ma femme; cette attention seroit pour moi glorieuse, très-glorieuse.

Or, ledit Guissac étoit d'une bêtise devenue proverbiale, ses naïvetés étoient célèbres. C'est lui qui, félicité sur l'embonpoint de ses chevaux, répondit :

— Comment pourroient-ils être maigres? ils mangent du foin que le roi n'en sauroit manger de meilleur.

Usant donc de son tact ordinaire, il sourit d'un air fin à l'observation de son ami et répliqua :

— Il est vrai que le prince est d'assez bonne maison pour que la chose devienne honorable; mais à ta place, marquis, j'y réfléchirois.

— Pour un homme d'esprit, Guissac, tu l'entends bien peu. Ce qui me flatteroit dans la passion de cet étourdi, ce n'est pas son succès, mais sa défaite dont le bruit seroit flatteur pour moi.

— Ah! très-bien. La partie est drôle, mais

l'enjeu important. Je me garderois de mettre ainsi madame de Guissac sous le chandelier.

— Tu as raison ; mais Louise est vertueuse.

— N'importe. Si tu le veux, j'épierai les démarches du courtisan : tu connois ma ruse et ma fidélité ; tu sauras tout, et nous rirons aux dépens du vaincu.

— Merveilleux ! affaire conclue. Tu n'auras pas grande peine ; car ils sont, je te le jure, dévots tous les deux comme des oranges confites, et quoique la conversion du jeune homme soit chancelante encore, la marquise le soutient si bien qu'il persévérera, sans nul doute.

— Cette cure lui fera honneur. Singulier rôle pour un jouvenceau, que d'être sanctifié par une nymphe de dix-huit ans !

— Ma femme ne ressemble à aucune autre femme. On trouve cela admirable ; je le trouve ennuyeux, moi ; c'est à périr.

Ils s'approchèrent d'une fenêtre qui s'ouvroit sur les jardins.

— Que l'air est chaud, d'Urban! vois ces gros nuages, on les prendroit pour des lingots fondus. Allons dormir.

— J'aperçois la marquise dans le pavillon rouge au bout des charmilles; elle cause avec son néophyte qui ne la quitte plus. Dieu, qu'il doit devenir sage avec elle! Ils regardent le ciel. Bien du plaisir!

Là-dessus, l'insouciant mari fit bâiller une bouche grande à avaler une planète.

— Non, madame, murmuroit le chevalier de Bouillon, je ne fuis pas cet air brûlant; il traite mon corps comme le chagrin mon âme; et puis, je trouve qu'on se sent exister au milieu de cette nature forte et enivrée de soleil.

— C'est pourquoi je redoute l'heure de midi. La nuit, à la lueur vacillante d'une foible bougie, je me sens trop vivre encore. Le sommeil, l'air frais et noir, valent mieux pour moi qui suis pour me cacher aux hommes et demander grâce à Dieu.

Ses yeux demeurèrent suspendus à la foible tige d'un chèvrefeuille, et le prince resta perdu dans une autre contemplation. Le lieu qu'ils occupoient sembloit créé pour la mollesse et les pensées bizarres. C'étoit un pavillon de plantes à la manière chinoise. Un toit plus long que large de fer-blanc peint en rouge étoit supporté par quatre colonnes torses, dont les bases se plongeoient dans les touffes du gazon disposé en canapés inégaux; des fleurs de toute espèce, rangées derrière ces siéges naturels, versoient leurs pétales dans l'intérieur du cabinet vert, et rouloient jusque dans le bassin pentagonal, qui recevoit, au centre du pavillon, les pleurs d'un jet d'eau. Enfin, de distance en distance, étoient placés des pots-à-feu ornés de clochettes et surmontés des boules versicolores de plusieurs hortensias dans tout leur luxe*.

* Si la reine Hortense vivoit encore, nous espérons qu'elle nous pardonneroit d'apprendre au lecteur que la fleur par elle apportée d'outre-mer, et illustrée par

Pour compléter l'illusion chinoise, deux saules pleureurs, voisins, écartoient leurs pâles chevelures pour laisser voir de vigoureux pêchers. Un mandarin, un docteur de la salle de jaspe, n'auroient pu souhaiter une retraite plus poétique pour savourer le vin et faire couler de leurs pinceaux la mystique poésie des fleurs printanières. C'est à une occupation semblable que sembloit s'abandonner le beau gentilhomme, à demi couché sur un tertre plus élevé que sa compagne, obligée, quand elle vouloit interroger son âme, de chercher au-dessus d'elle des yeux demi-clos, qui retomboient sur les siens,

---

son nom, a été connue en Europe dès le commencement du XVII[e] siècle, sous la désignation moins gracieuse de *Eudæmum*, au-dessus de laquelle nous l'avons vue très-bien peinte parmi les arabesques d'un manuscrit florentin qui fait partie de la bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles.

Nous avons employé sans hésiter le nom moderne, nous souciant peu de l'anachronisme en pareille matière, et beaucoup de l'avantage d'être intelligible.

baignés d'une langueur orientale. La marquise prit la parole :

— Dieu paroît beau à contempler dans la nature pour l'innocence; pour le crime, ce miroir est terrible. Aussi, j'aime à voir votre admiration naïve pour cet œillet.

— Malheur à qui ne voit en cette fleur qu'un œillet! le livre de la création lui est fermé.

— Est-il prudent de l'ouvrir?

— Oui, quand le cœur est simple. Le bien et le mal sont partout cachés, sur toute plante comme sur l'arbre d'Eden; partout la grande main a posé l'écueil et l'avertissement, qui est la grâce. Si l'on comprenoit l'œillet, madame, on sauroit l'amour et ses douleurs avant de les ressentir; peut-être suivroit-on le destin du végétal infortuné, car l'erreur a des charmes (jugez-en par cet enivrant parfum); mais aussi, l'on pourroit deviner le mal au delà du bien passager, et combattre les sens.

— Croyez-vous donc nos jardins parsemés de leçons incomprises?

—Si l'on savoit qne chaque fleur est la pensée d'un ange gardien, en seroit-on plus foible?

— Mais qui traduiroit leur langage?

— La foi, la révélation, le cœur ou la poésie, c'est tout un. Voyez, madame, cette belle jeune fille qui descend avec l'aurore pour consulter sa conscience en face du ciel. Pure encore, quoiqu'elle n'ait pas dormi comme l'enfance, elle est brûlante avant le baiser du soleil; elle craint, elle désire, elle hésite... Que ses yeux tombent sur cet œillet et qu'un rayon d'en haut l'éclaire....

— Qu'apprendra-t-elle? demanda la marquise respirant à peine.

— La manière dont la passion maîtrise et tue. Elle comprendra que l'amour et les désirs obsèdent et affoiblissent, en voyant leur emblème, brûlé par le soleil, se traîner à terre sans pouvoir relever la tête; elle verra cette malheureuse fleur, dévorée tour à tour et

rafraîchie par une rosée perfide, se gonfler, chercher un soutien et lutter contre sa perte. Ah! madame, que l'amour est robuste, que son haleine est douce! comme sa chaleur domine, que ses volontés sont impérieuses! Pouvez-vous voir sans pitié, sans terreur et sans un soupir, cette fleur gorgée de passion, succomber comme une femme à sa fièvre ardente, briser tous les obstacles comme l'autre tous les préjugés, et faire éclater le calice qui la maintenoit, pour s'échapper en désordre et donner l'essor à ses pétales, emblème du plaisir? Ne semble-t-il pas voir un cœur longtemps combattu, secouant enfin l'enveloppe du devoir, pour aspirer une minute des voluptés suivies de la mort éternelle? Car, madame, l'œillet après son éclat s'effeuille, se dessèche et périt...

— Pauvre jolie fleurette! murmura Louise attendrie. Triste chose que la vie, monsieur, si les objets les plus gracieux contiennent un sens aussi lugubre!

— Et pourtant on les aime. La villageoise la plus vertueuse pardonnera toujours à l'œillet; elle le placera sur son cœur, et son instinct ne la trompera pas dans ses sympathies. Une rose pudique, le myosotis azuré qui parle des amours voilées et méconnues, la violette emblème de l'amitié, trouveront grâce devant elle. Du même œil, elle saura chercher le jasmin et dédaigner l'hortensia, fleur déplaisante qui nous environnne ici, je ne sais trop pourquoi.

— Eh! monsieur, racontez-moi les crimes de l'hortensia!

— Ils sont des plus grands, sur mon honneur! de ceux que Dieu et les hommes détestent le plus. Voyez un peu ces grosses boules rosées. Quel étalage de toilette et de luxe! Plus de fleurs que de feuilles, et quelles feuilles! dentelées et découpées avec une prétention désolante. L'hortensia, c'est la coquette. A quoi sert l'hortensia sur la terre? Cette fleur vit pour elle et ne peut

s'employer ni en bouquets, à cause de son volume, ni dans les vases où elle se dessèche à l'instant. Belle et sans parfum, comme la coquette qui éblouit les yeux sans embraser les cœurs, elle ne peut figurer que dans les salons ou dans les jardins symétriques, comme la coquette qui ne brille qu'au milieu du monde. Les sentiments de cette dernière sont foibles et passagers comme les nuances de l'hortensia qui vacillent pâles et fausses et se succèdent promptement. Cette fleur ne donne rien d'elle, comme la coquette. Celle-ci n'a jamais aimé, elle a vécu stérile et sans connoître les doux mystères de l'amour et de la maternité. C'est ainsi que l'hortensia cache les organes de la fructification, et à voir ses quatre vaniteux pétales, sans pistils, sans étamines en évidence, on peut supposer que cette plante est destinée à périr, vieille fleur sans graine (vieille fille sans amis, sans enfants, sans souvenirs) !

— Aussi ses dernières heures sont-elles tristes et s'écoulent-elles dans le deuil ; elle revêt une robe feuille-morte avant que de s'éteindre.

— Comme madame de Maintenon. La coquette, c'est, madame, le plus méprisable des monstres ; sa vertu est indigne, parce qu'elle est froide ; elle n'a aimé qu'elle-même et les vanités, et si son cœur n'a rien accordé aux sens, c'est qu'elle n'avoit pas de cœur.

— Son salut est plus facile.

— Dieu veut des sacrifices et de l'amour. Un jour, madame, vous trouverez dans le paradis bien des œillets ardents et échevelés, mais pas un hortensia.

— Oh ! monsieur, l'amour est, dit-on, bien coupable.

— Oui ; mais l'erreur est si douce, que je frémis encore à son souvenir. D'ailleurs, cette passion est noble et céleste. Elle prend racine dans le dévouement, grandit, s'élève,

plonge sa tête dans les voluptés du ciel, rend semblable aux anges, durant un instant et... et la vision s'éteint.

— L'âme est perdue.

— Puis reconquise par le repentir. L'espoir la console, et à travers les mortifications de la pénitence, elle conserve encore un ressouvenir vague, délicieux, purifié par les larmes, et qui est, sur nos derniers jours, comme un crépuscule du soleil de l'autre vie.

— Ce que vous dites doit être vrai, je le sens ; mais l'épreuve est par trop dangereuse et criminelle.

— Il n'est que trop réel, et le repentir trop cuisant. Le salut devient difficile, quand on a cueilli cette pomme mystérieuse qui montre les objets sous un jour tout nouveau, qui aiguise les sensations, irrite les désirs et triple les forces de la vie. Redoutez, ô vous, ange de candeur, ce surcroît de lumière ; ne doublez point votre âme d'une autre âme,

l'enfer est béant au-dessous des rêves sublimes, comme en ce monde la médisance au pied des vertus !

— Oh ! ces choses seroient irrésistibles sans la grâce. Veillons et prions pour les ignorer à jamais !

— Oui, priez ; vivez seule et forte ; que votre cœur se tienne sec et revêche, comme ce gazon le seroit, si ce jet d'eau ne lui lançoit des perles. Peut-être ignorerez-vous un bien que j'ai connu, moi ; que je maudis et regrette, et que je dois expier. Surtout, gardez-vous des méditations du soir et de la curiosité...

— La curiosité... répéta madame d'Urban, qui tomba dans des réflexions dont le chevalier n'essaya pas de l'arracher.

Cet entretien, le lieu où ils étoient, l'amour, les fleurs, la religion, tous ces objets confondus l'avoient agitée. Son âme vieillie par une idée funeste se sentoit humectée, rajeunie, et, telle qu'un liseron dès que le

soleil a développé sa tige, elle se balançoit déjà dans le vide pour chercher à s'attacher; mais ces impressions, malgré leur douceur, étoient passagères, et soudain l'idée cruelle se redressoit. Dénaturée par ses terreurs religieuses, madame d'Urban entrevoyoit l'expiation à laquelle elle se croyoit vouée, presque aussi vite que le monde nouveau que la poésie venoit de montrer à son imagination.

— Voilà, pensoit-elle en s'abandonnant au sourire d'un espoir enfantin, voilà l'Eden ouvert pour tous... mais ma vie est enchaînée dans une caverne où il fait noir.

Pauvre enfant, qui cherchoit une source fraîche pour s'y désaltérer, et qui se baissoit toujours sur un ruisseau de sang intarissable. Cette douleur perpétuelle l'avoit tant rapprochée du ciel dont le sacrifice est la route, que les lueurs divines glissoient déjà sur son visage.

Mais l'existence l'abandonnoit en même temps, et quand le chevalier de Bouillon

parvenoit à la rappeler, en échauffant ce pauvre cœur devenu muet dans le désert à force de silence, la marquise se sentoit heureuse de balbutier un idiôme oublié, mais dont la nature peu à peu lui rendoit les accents. Ce plaisir lui paroissoit innocent; elle ne se défioit ni d'elle, ni d'un sentiment dont elle ignoroit la marche et les symptômes. Leurs paroles lui sembloient religieuses, leurs intentions simples, et elle regardoit comme une bonne œuvre ces entretiens par où elle espéroit de fortifier M. de Bouillon dans ses pieuses réformes. Le monde, si prompt à flétrir, ne la blâmoit pas, tant elle avoit, sans le vouloir, écrasé sous ses pieds la vipère de l'opinion. L'admiration rayonnoit autour d'elle, la faveur céleste planoit sur sa tête, le calme régnoit au-dedans de son être, et pourtant, fatalité! elle n'étoit pas heureuse. Elle souffroit pour avoir assumé des remords que son père ne ressentoit pas, elle les offroit au Seigneur avec ses larmes et ses jeûnes;

action pieuse et dévouée, sacrifice admirable!

Ce sacrifice étoit réservé pour sa perte.

Tandis que le bras étendu sur un groupe de petites marguerites, elle regardoit dans la vie de ses désirs et se laissoit entraîner au fil des songeries, son compagnon, qui promenoit ses yeux noirs parmi des touffes de fleurs, absorbé par leurs grâces, comme un poëte des bords du fleuve Jaune qui délaie l'encre de la Chine, aperçut derrière un massif de lis un objet basané, qui lui parut hideux et de la race des monstres, tant il étoit préoccupé. Il revint à lui et reconnut quelqu'un qui écoutoit leur entretien. L'indignation le transporta si fortement, que tous ses membres tremblèrent. Madame d'Urban le contempla, étonnée de le voir se lever, frapper du pied, respirer avec peine et dans l'état d'un lion qui va rugir. Elle alloit le questionner, quand il se rassit et s'écria d'une voix étouffée :

— Sauvez-moi de moi-même et de ma juste colère; retenez, retenez mon bras!

— Qu'est-il arrivé?

— J'ai mérité le mépris, la défiance, et je les dois subir; mais à vous, à vous sainte et vertueuse, dois-je voir faire une pareille insulte; puis-je, sans mourir de honte, savoir que la marquise d'Urban est épiée par un Guissac (Guissac venoit de s'approcher)! et peut-on jouer un rôle aussi lâche?

La jeune femme pâlit, baissa les paupières sous le poids de l'humiliation, et demanda au nouvel arrivant s'il agissoit d'après l'intention de son mari. Sur sa réponse affirmative, elle calma le chevalier et finit par lui dire :

— Mon mari a le droit de connoître mes actions; tout est bien.

— D'autant mieux, ajouta Guissac, que vous êtes on ne peut plus édifiants. Parler durant deux heures, d'herbes et de paradis, c'est chose très-sage, mais peu récréative, à

mon sens; aussi, ne m'amusois-je pas.

Il rentrèrent tous trois. Les situations étoient changées, nos jeunes gens rapprochés par une commune offense, et la marquise se retiroit sous l'impression d'un sentiment aigre. C'étoit le premier vent de terre qui souffloit sur elle.

M. de Bouillon continua les jours suivants ses assiduités chez madame d'Urban; et le maître du logis, pleinement rassuré par Guissac, ne songea point à s'en trouver inquiet. Sa femme, de son côté, endormie dans son innocence, vivoit en sécurité parfaite. Les mêmes pensées, les mêmes exercices pieux l'unissoient au prince, dont la ferveur faisoit des progrès consolants. Parfois, on se rassembloit pour quelques promenades à des couvents ou aux montagnes voisines. Guissac et le mari assistoient à ces excursions, durant lesquelles l'Argus officieux disoit sans cesse à l'époux enchanté :

— Tout va bien! il n'y a rien, rien encore.

— Et jamais il n'y aura rien de plus, ajoutoit l'autre.

Au fait, aucun changement ne s'étoit opéré dans la conduite de la marquise; aucun sentiment nouveau ne demandoit à son esprit une inquiétante définition; elle jouissoit de son âme régénérée, et l'on observoit, pour la première fois, du rose sur l'albâtre de ses joues; son sang cheminoit plus vite. A mesure qu'elle sentoit la vie circuler dans ses veines, son expiation lui paroissoit plus pesante et le contraste de ses sacrifices plus pénible avec la destinée de bonheur qui lui paroissoit due. Par une transition bizarre, son mari lui sembloit lié à cette carrière expiatoire; ce qui n'étoit pas auparavant. Rien ne se montroit là d'alarmant, et comme la ferveur de la pénitente devenoit plus intense de jour en jour, comme elle trouvoit dans l'oraison une mélodie nouvelle et délicieuse, elle remercioit Dieu de cette vitalité bienfaisante et se livroit à la gaieté.

— Croyez-vous, lui demandoit un jour le chevalier, qu'on ait accompli sa mission sur terre, quand on a adoré Dieu sans l'aimer dans ses créatures, sans répandre au dehors des trésors d'affection qui nous ont été livrés pour les distribuer sur les objets qui nous entourent? Pour moi, j'en doute; la religion est faite pour ce monde, et c'est une loi d'amour. Le Christ aimoit les enfants, et pleuroit sur les ruines. Et vous, madame, vous ne glorifiez Dieu dans aucun de ses ouvrages.

— J'avois tort; mais je le répare. Tout ce qui m'environne maintenant me pénètre d'une émotion tendre. Sans de cruels souvenirs, sans ma destinée fatale, j'aimerois le Créateur pour la vie qu'il m'a donnée.....

Elle fut interrompue.

— Eh bien, nous resterons au logis! s'écria M. d'Urban, qui entra brusquement d'un air contrarié. Nous vous obéirons. Et s'adressant au chevalier :

— Croiriez-vous, mon ami, que la mar-

quise s'est avisée pour la première fois d'avoir une volonté, de refuser obstinément d'aller ce soir chez lec ommandeur; elle, qui, de sa vie, n'avoit eu d'autres projets que les miens, d'autre habitude que l'indifférence, d'autre réponse que : Comme il vous plaira!

— En vérité? répliqua Bouillon avec intérêt. Et il se mit à réfléchir.

Fâcheux diagnostic, lorsqu'une femme a abdiqué toute volonté : il signifie, chagrins secrets, résignation, cœur vide ou en léthargie...

Les gens de madame d'Urban s'étonnoient de lui trouver une activité inconcevable et inusitée; elle s'intéressoit à eux, et, chose nouvelle, elle étoit curieuse de savoir les incidents tristes ou favorables qui les concernoient. Sa caməriste nourrissoit des oiseaux, et madame la marquise s'engoua tout à coup de ces prisonniers qu'elle n'avoit jamais regardés. Si quelque circonstance frappoit les personne du dehors, c'étoit l'esprit bruyant

et gai qu'elle développoit en public, surtout en la présence du chevalier ; mais restoit-elle seule avec lui, cette joie grisonnoit et l'entretien étoit à la fois ascétique et embarrassé. Il sembloit qu'ils se fussent dit tant de choses, qu'ils n'eussent plus rien à apprendre l'un sur l'autre. Cette société du jeune prince étoit pourtant nécessaire à la marquise; car ils s'entendoient dans le silence, et entre eux régnoit le plus puissant des charmes, l'harmonie. Quand cette fille du ciel descend quelque part, elle y domine sur tout. C'est sans doute pourquoi madame d'Urban ne trouvoit plus de culte religieux qu'en elle-même. Son cœur se sentoit à l'étroit dans la chapelle des Célestins où naguère l'emportoit l'enthousiasme; sa dévotion s'accrochoit à tous les buissons, elle tournoit au quiétisme ; et cependant ses livres de piété lui devenoient faux ou froids, et une sorte d'agitation la rendoit trop distraite pour qu'elle pût arrêter sa pensée. De son côté, le cheva-

lier, poëte si fleuri, caractère si égal, se montroit rocailleux tour à tour et amolli, âpre ou flexible, et ces boutades qui eussent auparavant rebuté la marquise, la captivoient, l'occupoient comme des choses importantes et faisoient naître en elle la crainte ou l'affliction avec une grande facilité. Ces secousses mettoient son cœur, ébranlé sans cesse, dans l'état d'un arbre qu'on déracine. Elle recherchoit le prince, évitoit ses yeux avec un soin particulier, et leurs rapports étoient à la fois plus indispensables de jour en jour et plus impossibles.

Un jour qu'après un long et expressif silence, M. de Bouillon dardoit sur elle un de ses regards froids et tenaces, elle se mit à frissonner comme un roseau, à s'agiter, à chercher à fuir cette fascination douloureuse, mais elle ne le put ; les plans doucement modelés de ses lèvres immobiles d'ordinaire furent soulevés par une légère convulsion ; elle essaya de marcher, mais

ses reins fléchirent, et elle seroit tombée sans le bras du chevalier qui, tournant vers elle son visage d'un blanc mat, où brilloient sous de blonds sourcils deux noires prunelles, la contempla d'une manière si puissante, qu'elle produisit un éblouissement dans les yeux bleus de la marquise. Sa pupille se dilata, ses dents se serrèrent, et elle s'évanouit en laissant glisser quelques syllabes de ses lèvres entr'ouvertes :

— Ne regardez pas... pas ainsi...

Dès qu'elle revint à elle-même, elle rencontra les traits altérés du témoin de sa chute, et elle plongea la tête dans ses deux mains en poussant un soupir. Ensuite elle se leva, roidit ses bras et parut rassembler un sublime mélange d'énergie et de dignité. Le chevalier saisit cet instant, et sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise, il articula d'une voix grave :

— Vous aimez, madame, un seul parti nous reste, la séparation ; je m'éloignerai,

Grâce au ciel, je ne suis pas, je l'espère, frappé du même trait que vous, et cette assurance vous doit consoler. Votre secret sera gardé : nous nous reverrons un jour, plus tard. Adieu, je prierai souvent pour le pauvre œillet, madame, pour l'œillet qui aime et qui souffre.

Et sans attendre de réponse, il s'éloigna d'un pas ferme après cette conduite austère et même cruelle.

C'étoit par trop de vertu : la marquise étoit forte, pieuse, accoutumée aux tortures du devoir, et sa sagesse, malgré cet évanouissement, n'étoit pas encore exposée. Cette foiblesse l'eût même préservée des autres, et tout eût pu en demeurer là. Le prince, par sa retraite, la laissa dans le désespoir et la honte ; elle pleura toutes ses larmes et ne les sécha que pour s'indigner contre la dureté de cœur du gentilhomme. Quelle que fût la simplicité de son esprit, elle ne l'empêchoit pas de sentir le dédain

de ses charmes, et tout en s'en réjouissant selon Dieu, elle s'indignoit selon son sexe. Mais bientôt cet être angélique repoussa du pied toute considération humaine, rentra dans ses idées d'expiation, se condamna avec rigueur, et admira la conduite du chevalier d'une manière naïve. Ce dernier sentiment l'emporta sur les autres, et elle s'obstina à trouver M. de Bouillon très-méritant, sans s'apercevoir que cette abnégation flattoit son amour-propre à l'endroit de ses foibles attraits. Par malheur, ce respect pour le chevalier devint tumultueux; on se nourrit de son image nuit et jour, on passa des regrets aux désirs, fort modérés d'abord (le voir, lui parler, prier ensemble), et l'amour se ralluma. Un mot avoit été jeté dans le pavillon, *la curiosité;* ce mot produisit un effet terrible.

Nous savons qu'à une époque d'ignorance première et enfantine, madame d'Urban avoit résisté au page de son premier mari : elle

l'avoit fait sans peine; mais plus tard, que d'étranges et tièdes méditations, et surtout à côté d'un second époux détesté......

Elle s'avisa de trouver que ce page, écrit en elle avec plus de feu qu'elle ne le supposoit, ressembloit à M. de Bouillon. Personne ne connut le fond de son cœur; mais depuis ce moment, elle devint brève et taciturne, ses yeux se voilèrent, toute volonté disparut de nouveau; elle ne pensa plus, vécut à peine, se tint seule, retirée, sommeillant sans cesse et ne dormant jamais. Tout son être étoit tombé dans une langueur asiatique, séparée de toute excitation idéale. Le temps ne faisoit qu'accroître sa passion pour un absent, et quoiqu'elle n'eût voulu pour rien au monde qu'il fût présent, elle n'existoit pas loin de lui, et elle comprenoit pourquoi. Elle n'osoit plus regarder ces voluptueux œillets qui sont couchés sur la terre et sur le point de se précipiter hors de leur calice. Son mari ne s'étonnoit que de l'absence du chevalier; il accusoit sa

femme de l'avoir offensé, et donnoit chaque jour au prince des nouvelles de la marquise jointes à des reproches.

— Mon Dieu, disoit Guissac, il est piqué parce qu'on aura rejeté son hommage.

Et cette opinion flattoit le marquis. Ce dernier s'efforçoit de rendre à sa moitié la santé au moyen de l'exercice, et il la dirigeoit vers les campagnes qu'elle préféroit. L'infortunée, que la prière usoit autant que la passion, acceptoit ces supplices, ainsi que les grossiers efforts de M. d'Urban pour la faire rire.

Le temps étoit orageux; le marquis, sans y faire attention, conduisit sa femme à une de ses fermes située au sommet d'un bois montueux, coupé par une ravine profonde. Ils abandonnèrent leur carrosse au bas de la hauteur, et s'acheminèrent à pied vers le chalet. Madame d'Urban, disposée à la solitude, laissa son mari le visiter seul, ainsi que certains champs; et après s'être détournée du

chemin, elle envoya Laure, sa caméristе, prévenir le marquis qu'elle se tiendroit à l'entrée du bois. Délivrée ainsi de tout son monde, livrée à sa rêverie, elle s'éloigna du lieu du rendez-vous et parvint au bord de la ravine, au fond du lit de laquelle, comme dans le cylindre d'un télescope, elle contempla sous ses pieds Avignon et le Rhône bleu. Mais soudain l'onde azurée verdit, une brise effrayante gémit parmi la feuillée, et un nuage cuivreux se dressa derrière la montagne. Le soleil devint pâle, l'atmosphère fut zébrée de noir; les oiseaux se turent, rasèrent le sol, des gouttes d'eau larges et tièdes tombèrent des cieux : la chaleur étoit suffocante. Madame d'Urban, appesantie sur le souvenir de son amour, ne s'aperçut de rien, jusqu'au moment où elle fut ébranlée par un coup de tonnerre. Elle se leva. Au même instant, le jour fut éclipsé par les torrents d'une pluie dispersée par des vents qui déracinoient les arbres. Remplie d'effroi, elle ne savoit où

ni comment fuir sur un sol glissant et trempé; ses regards cherchoient de tous côtés la route au travers des murailles liquides, lorsqu'en se détournant d'un éclair éblouissant, elle aperçut derrière elle le chevalier de Bouillon. L'eau, qui avoit abattu les plumes de son chapeau, colloit ses cheveux blonds sur ses joues et sur son habit de drap de soie, le même qu'il portoit quand elle l'avoit vu pour la première fois. Ce jeune homme se tenoit, au milieu des éléments déchaînés, dans une impassibilité parfaite.

A sa vue, la marquise tenta de s'éloigner, et fut obligé de s'appuyer contre un hêtre. Il s'approcha, et comme elle le regardoit d'un air offensé:

— Que venez-vous chercher ici? murmura-t-il d'une voix caverneuse. Pourquoi m'apporter le trouble dans ces lieux sauvages où je viens me fuir moi-même et lutter contre un souvenir de feu? Eloignez-vous, madame; le tonnerre dit des choses moins terribles que

moi, quoiqu'il menace de punir un amour insensé. Ecoutez la foudre, écoutez ma voix vous dire que je vous aime et que je meurs; écoutez les vents furieux, leur rage est moins forte que mon désespoir; ces arbrisseaux sont moins déchirés que mon cœur!

Madame d'Urban, remplie d'effroi, tendit les mains au ciel; son cou se gonfla par les efforts qu'elle fit pour retenir ses larmes, et elle s'écria :

— Partez, partez... je vous en conjure; laissez-moi, je vous l'ordonne!

— Merci! soyez forte, la grâce est pour tous. Si je le puis, j'irai vous oublier au fond d'un cloître; après vous, on ne peut adorer que Dieu, Dieu tout entier. Voilà votre route, et j'aperçois venir vos gens. Priez pour moi, ma vie sera courte... Adieu!

La marquise, au terme de ses forces, fondit en larmes. Toute femme qui pleure devant celui qu'elle aime est proche de sa perte. M. de Bouillon contempla cette douleur, saisit la

main de cette dame, la pressa contre son cœur, prévint ses reproches en lui disant tout bas :

— Je ne vous reverrai jamais... Et, s'élançant sur les rochers, il disparut.

Madame d'Urban sécha ses paupières; mais cet amour déjà si fort, quand elle croyoit le ressentir seule, devint âpre et brûlant comme le délire, dès qu'elle le sut partagé. M. de Bouillon passa à Avignon les jours qui suivirent, comme s'il n'eût pu abandonner l'air qu'elle respiroit; il se montra peu parmi ce monde où sa conversion faisoit un fracas prodigieux; mais à l'heure de la messe il alloit aux Célestins, et là, caché dans l'ombre de quelque pilier, il observoit les traits de madame d'Urban avec attention et sagacité, comme s'il eût cherché à y deviner quelque chose.

Le soir du cinquième jour, tandis que Montfleury découvroit le lit de son maître absorbé par ses réflexions, ce valet murmura :

— Que monsieur est agité! j'ai fait les guerres d'Allemagne avec lui, mais jamais je ne l'ai vu dans un pareil état. Toujours à l'église! Monsieur, je ne vous reconnois plus, cette dame nous a enfroqués.

— Montfleury, mes pistolets sont-ils en état?

— Oui, monsieur, répondit ce dernier fort surpris.

— Charge-les.

— Monsieur?

— Sans réplique.

— Je ne reconnois plus monsieur; quel sombre visage! où sont les ris et...

— Voilà bientôt minuit; suis-moi.

Ils sortirent de l'hôtel, parcoururent en silence plusieurs quartiers, et tout à coup le chevalier dit:

— C'est ici. Maintenant, mes armes. (Il les serra contre sa poitrine.) Tu viendras là, demain au matin, me chercher avec mes porteurs.

— Mais il est minuit, et vous soulevez le marteau de l'hôtel d'Urban : que prétendez-vous faire?

M. de Bouillon, prenant le ton d'un homme occupé de l'affaire la plus sérieuse de sa vie, répliqua :

— J'ai vu le temps où vous deviniez, monsieur le drôle...

Le valet fut interdit ; mais il reconnut son maître.

VI

Fleur consumée.

—

— Non vraiment, ma belle nymphe; rien n'est changé, hormi nos destins, qui se sont faits les plus fortunés du monde.

— Cher Constantin, répondit-elle au che-

valier, mon bonheur, c'est le vôtre; car depuis quinze jours, les remords, les terreurs me déchirent, et pourquoi vous cacher ma foiblesse, à vous qui n'ignorez plus rien? Ma crainte la plus vive est de perdre ce bonheur coupable qui me coûte tant de larmes.

— Mais aussi, pourquoi se livrer à ces réflexions meurtrières? Vivons dans le présent et oublions le reste. Vous n'entendez pas l'amour, Louise, c'est un breuvage qu'il faut avaler à pleine coupe; il perd à être dégusté.

— Vous aimez d'une façon gloutonne que je n'avais pas prévue.

— J'aime comme un homme, et vous comme un sylphe; le contraste est piquant.

— Vous apportez à tout ceci une hilarité, une légèreté!... la passion n'a pour vous nulle importance.

— Si fait, elle me rend gai comme un roitelet.

— Et moi sérieuse. Pauvre victime vouée à la nuit, je n'ai fait que des prières et rêvé que des cultes. Je vous chéris, et j'ai tort;

mais il me semble qu'en entourant ce sentiment coupable où vous m'avez conduite à votre insu, d'un dévouement complet, d'une ferveur religieuse, mon âme est plus satisfaite, ma conscience moins bouleversée. J'ai remplacé ma foi par une autre, et je m'assure que le grand crime seroit de n'en avoir aucune.

— Voilà des raisons de l'autre monde; n'importe, elles font passer le temps.

— Vous ne m'entendez pas, et cependant c'est une intelligence que j'avois cherchée.

— Le diable vous comprendroit à peine. Venons un peu au sérieux, puisque nous voici tranquilles et contents dans votre joli boudoir... c'est ainsi que nous appelons cela à Versailles; le mot est joli, n'est-ce pas?

— *Boudoir :* je le retiendrai parce qu'il vient de vous.

— Charmant! (Il étouffa un bâillement.) Il m'est revenu que votre cher époux a conçu des soupçons. Le bonhomme....

— Ne parlez pas ainsi de celui que j'offense et devrois respecter. Ces expressions me creusent la poitrine jusqu'au cœur.

— Le marquis, donc, prétend me faire un mauvais parti ; je vous en préviens, pour que vous soyez sur vos gardes aussi bien que moi.

— Grand Dieu ! il sauroit..... Un pareil homme auroit sur moi le droit du mépris ! Chevalier, êtes-vous sûr de ce que vous dites ? parlez, ce doute fait mourir. O frayeur de tous les instants, comme vous vengez ma faute !

— J'en jurerois par ma grande croix de Malte, et si vous voulez des preuves, apprenez que le marquis a eu l'insolence de me prier de supprimer mes visites.

— Coup terrible ! Et vous êtes ici ?

— La première chose que j'aie faite après sa défense a été d'y venir.

— Imprudent ! Je vous pardonne. C'est bien là de l'amour aveugle et dévoué.

— Sans nul doute. (Il bâilla.)

— Il est des instants, mon trésor, où je bénis ce que je devrois haïr. Écoutez, Constantin, quand je vous contemple à mes côtés, que je sens votre cœur près du mien, ce bonheur étrange de savoir que mon âme ne marche plus isolée dans les ténèbres, cette félicité de répandre mes sensations dans une intelligence dont la forme est visible, est à moi (car autrefois je ne parlois ainsi qu'au Sauveur), cette félicité me plonge dans un état que je crois la sublime folie des bienheureux.

— Moi aussi, articula négligemment M. de Bouillon, dont l'esprit étoit à cent lieues de son amante, et qui, plus attentif aux araignées fileuses qu'à la triste erreur de la marquise, étoit mieux à même de percevoir les bruits extérieurs. Comme il étoit dans la défiance des fureurs de M. d'Urban, il écoutoit ce qui se passoit au dehors, autant par distraction que par prudence, n'ayant plus à attendre de la marquise, après la satisfaction de son or-

gueil, que la fin d'un caprice qui l'attachoit encore. A peine entendoit-il sa maîtresse lui répéter d'un son de voix affectueux :

— Vous êtes inquiet, soucieux, mon ami ; souffrez-vous ? Non, je ressentirois votre mal ; car je devine votre âme, je la vois dans le miroir de la mienne, et j'y trouve la tranquillité. Vous m'aimez, Constantin, de toutes vos forces, parce que je vous aime ainsi. Si j'étois brisée dans votre cœur, ami, le choc détruiroit le mien : croire en vous est facile, croire en vous, c'est ma vie : jugez si je suis heureuse !.... et par vous !

Elle alloit peut-être lui baiser la main, quand il secoua son bras, se leva, mit un pied sur la fenêtre, et lui répondit d'un ton léger :

— Voici votre cher époux avec des spadassins : du courage, tirez-vous-en comme vous pourrez.

Et il s'élança par la croisée.

Madame d'Urban n'eut que le temps de

se cramponner sur un fauteuil avant que de voir paroître son mari avec épée et poignard, suivi de quatre valets armés.

— Quelqu'un étoit ici, madame; où avez-vous caché ce lâche?

— S'il étoit là, monsieur, ce mot l'eût déjà mis au jour.

— On a vu entrer le traître, et je saurai...

— Monsieur.... vos gens nous écoutent.

—Tant mieux! ils apprendront à vous respecter selon vos vertus.

— Vous m'accablez, monsieur... Vous cherchez une personne qui s'est échappée par là.

— Et pourquoi fuir *par là*, si l'on est innocent?

— Pour éviter l'hospitalité d'un gentilhomme précédé de quatre assassins.

— Tu es fou! s'écria Guissac en se précipitant dans la salle; vois, ta femme va s'évanouir. Je te dis qu'*il n'y a rien*, que la marquise est innocente et le jouvenceau sans danger.

— Toute la ville prétend le contraire.

— La ville est une sotte de penser autrement que moi. D'ailleurs à quoi te mêles-tu? Ton honneur est mon affaire, et tu n'as pas à t'en soucier, puisque je me suis chargé de la surveillance et du reste.

— Mais, Guissac....

— Mais tu empiètes sur mes fonctions; tu as tort d'écouter des bruits semés par la jalousie. Ah!... aï! voilà ta femme qui se meurt... Tu es un affreux bourreau!

La marquise, durant ce colloque, avoit passé par tous les degrés de l'effroi, de la honte et de la torture. Ce plaidoyer pour son innocence déchiroit sa conscience, où gisoit encore le parfum de sa vertu dérobée. La tête cachée dans ses mains, elle attendoit la fin de ce supplice, accablée par le mépris qu'elle ressentoit pour elle-même. Persuadé par Guissac, et par sa propre émotion à la vue de cette charmante créature, le marquis, amoureux avec assez d'appétit, se jeta à genoux

devant elle et en homme foible et brusque, il passa de l'excessive colère au repentir le plus vif. L'amende honorable fut faite avec chaleur, expansion, et madame d'Urban, qui se déroboit à toute caresse, ne cessoit de redire d'une voix agonisante :

— Laissez-moi, monsieur, par pitié... non... non...

Et comme le marquis poursuivoit toujours; incapable de supporter plus longtemps les ongles du remords, elle se leva comme un être dont un aspic ronge la poitrine, et elle s'écria suffoquée :

— Grâce, monsieur! rendez-moi votre colère, vos injures, vos menaces; je les réclame à genoux; mais vos excuses! ô jamais! épargnez-les-moi, si vous ne voulez me tuer. N'implorez pas... Non, Monsieur, je n'ai plus de pardon à donner!

S'arrachant de ses bras, elle sortit de la chambre, et l'on entendit retentir ses sanglots. Peut-être le mari eût-il réfléchi sur cette

scène, si son clairvoyant conseiller ne se fût empressé de dire :

— Elle est irritée, non sans cause ; elle dédaigne tes regrets et tu auras du mal à l'apaiser.

Le repentir du marquis d'Urban fut réel, et il se promit de mépriser dorénavant la médisance. Afin de lui imposer et de montrer combien il y étoit supérieur, il jugea convenable de paroître à la réception du comte de Maldachini, le soir même de cette orageuse journée. Madame d'Urban y découvrit avec terreur qu'elle n'étoit plus l'objet des hommages universels. Dans les femmes, elle lisoit un air de triomphe; dans le coup d'œil des hommes, une imprudente sympathie qui l'humilioit. Elle se cacha donc, la coupable, comme autrefois se cachoit l'innocente, et se souvenant des prévenances, des respects jadis attirés sur elle par ses vertus et par ses malheurs, elle sentit que l'époque où elle s'étoit crue livrée au tourment d'une expia-

tion fatale avoit été la belle saison de sa vie; elle comprit vaguement que la solitude où elle s'étoit retirée, loin de la science du monde et dans un but religieux, avoit causé sa perte en la livrant, par le moyen de l'ignorance, à un amour bizarre et bruyant. Elle eût deviné peut-être que la vie expiatoire qu'elle supposoit avoir été la sienne commençoit seulement avec sa faute, si l'aveugle passion ne l'eût encore trop maîtrisée pour lui permettre de contempler sa misère.

L'amour remplace tout; trop peu de temps, hélas! mais son ivresse fut assez grande pour faire trouver à la marquise d'Urban sa situation douce, au milieu d'ennemies qui ne devoient jamais lui pardonner d'avoir captivé le prince que chacune d'elles s'étoit promis de désespérer. Loin de ces poisons mielleux, l'infortunée courut dissimuler son trouble et se soustraire aux tortures où la livroit sa candeur. Elle s'assit dans un endroit écarté de la terrasse, derrière ce

même grenadier où son père, l'affreux marquis, cause des premiers maux de sa fille, avoit employé à tenter de séduire sa bru, des loisirs que Louise avoit consumés dans la mortification. Deux dames étoient assises devant l'arbuste, et, se croyant seules, elles parloient librement. Peu curieuse de la chronique des intrigues, madame d'Urban ne les eût pas écoutées, si son propre nom n'eût frappé son oreille.

—Passe encore, disoit la vieille comtesse de Saint-Joiry, si elle se fût prise pour un homme de cœur; mais pour monsieur de Bouillon, l'être le plus vil! il faut avoir un germe d'indignité dans l'âme pour se laisser attendrir par un tel personnage, grossier, libertin et sans vergogne.

— Oui, reprit l'autre, — qui se ressemble... Mais quelle hypocrite que cette d'Urban! quelle déhontée! Au reste, bon sang ne peut mentir, c'est la fille de son père.

— Convenez, ma chère, qu'on ne peut dé-

sormais accueillir une pareille créature sans en être salie.

— Non certes ; c'est le membre pourri des commandements de l'Eglise.

A ces mots, ces dames se levèrent, et l'une d'elles se retourna vivement et dit :

— Je viens d'entendre tomber quelque chose auprès de nous.

— C'est une caisse de fleurs que le vent aura renversée...

Ces angoisses furent suivies, pour la marquise d'Urban, d'une nuit agitée ; mais elle éprouva cette vérité, que la passion s'épure et se fortifie dans les pleurs du sacrifice.

— Plus d'estime, plus d'affections au monde, se disoit-elle ; plus de repos, plus de famille ! Le dédain, les hontes, la crainte, la solitude et les remords... oui, tout pour lui. Va, prends tout, prends encore ! moi, j'ai ton cœur. Viennent les soucis et les blessures ; m'environne le mépris ! que chaque objet soit pour

moi de fer rouge ou de glace... ces maux sont des trésors; je les veux, je les bénis, parce qu'ils accroissent ma force d'aimer et que la vie est dans l'amour!

Ainsi pensoit-elle : sa destinée étoit de n'être jamais désabusée de cette passion, quelles que fussent les preuves de la perfidie avec laquelle on immoloit à la vanité et à la mode introduite par Louis XIV, d'abandonner les femmes et de faire des malheureuses, mode exercée avec une cruauté d'autant plus paisible, que, dans cet horrible siècle de possession et d'ingratitude, la femme étoit considérée à l'égal d'une chose. Un grand libertinage étoit alors, ainsi qu'une grande perruque, une affaire du meilleur goût. Madame d'Urban étoit loin de soupçonner ces merveilles, la connoissance de la vérité l'eût tuée, et le Ciel vouloit autre chose. Peut-être la destinoit-il à expier les crimes de sa race; peut-être devoit-elle laver du sang avec du vice, tout en adorant sans espoir sa vertu

première. Cruel supplice, torture la plus âpre de toutes et la plus humiliante! Oh! si l'on eût annoncé à cette malheureuse que son cœur se relèveroit pur, que ses instincts resteroient angéliques et qu'elle seroit livrée au mépris des êtres les plus gangrenés; comme elle eût frémi de cette prophétie!... Mais non, elle l'avoit pressentie et elle avoit répondu :

— Qu'importe, je suis aimée.

Et elle s'étoit endormie avec un sourire qui se jouoit sur ses traits fatigués par tant d'émotions.

Quand le jour bleu commença à décolorer la nuit, ses rideaux furent écartés par une personne qu'elle n'entendit pas entrer et qui s'approcha de son lit, non pour contempler son visage fin et adorable, non pour y suivre la trace des larmes de la passion; mais pour la réveiller avec un tourment nouveau. Cependant cet être silencieux et pâle, effrayant et beau, de qui l'œil flamboyoit comme celui

d'un mauvais génie, s'arrêta un instant devant l'ange déchu ; il admira...

Puis, tuant cette émotion par un éclat de rire, M. de Bouillon murmura :

— Quel enfantillage !

A cette voix, son amante se mit sur son séant, et dit avec effusion :

— Est-ce bien vous?

— Vous me voyez avec plaisir? murmura le chevalier.

— Il le demande, s'écria-t-elle avec enthousiasme.

— Tant pis, sur ma foi !

— Qu'avez-vous donc ? ces yeux, cette démarche...

Il étoit ivre, et à la suite d'une nuit d'orgie où le vin et l'indiscrétion avoient coulé à flot, il venoit dire à sa maîtresse d'affligeantes nouvelles, après avoir gagné les valets pour pénétrer à son appartement. Malgré le trouble où le plongeoit son état, il parvint à faire croire à cette pauvre femme que le

désespoir et la tendresse l'avoient conduit à boire. Ainsi, la plus belle, la plus délicate des dames d'Avignon descendoit jusqu'à s'intéresser aux nausées d'un ivrogne comme à un autre mal : elle voyoit l'objet aimé à travers tout.

Grand Dieu ! est-ce pour cela que vous avez créé l'amour? l'avez-vous destinée, cette passion sublime dans son essence, à une ironie perpétuelle et à la dégradation de ceux qui la ressentent? N'étoit-ce pas assez du malheur qui l'accompagne sur la terre, et ce malheur est-il aussi votre ouvrage ?

— Je n'ai pas dit tout, articula le chevalier. Il faut vous fuir, belle adorée ; triste comme Amadis, je viens vous dire adieu.

— Impossible! non, Constantin, que deviendrois-je? Oublions tout ; si vous partez, je vous suis.

— Idée très-bouffonne. (Il chancela.) Ce diable de vice-légat se médi..... se médicamente toute la nuit, sans plus dormir que chat-huant, et moi, qui ne dormois pas non

plus, j'ai trouvé à l'auberge... où je pensois à toi, un coq, le coq des cabaretiers; mais il est bien si gras...

— Reposez-vous, mon ami, vous souffrez.

— Si gras, qu'un chapon seroit plus maigre. Je le lui ai dit; il a manqué au respect dû à mon rang, je me suis indigné, et bref, le pauvre Le Coq ne l'est plus... Mais devoit-il se fâcher pour si peu? Le légat, toujours éveillé par ses maudits remèdes, a mal pris la plaisanterie; il m'a fait dire avant le jour que je lui faisois horreur (il est bien dégoûté!), que, sans mon oncle le cardinal, je serois arrêté; mais que j'eusse à fuir avant le soleil, sans quoi... Et voilà l'utilité des cardinaux. Comprenez-vous?

— Non; mais ce récit confus et burlesque m'épouvante; je comprends que vous m'abandonnez, mais sans savoir pourquoi.

— Eh bien! cela suffit. Nos amours auroient pu mieux finir, c'est un petit malheur.

— Finir! peuvent-ils finir avant nous?

Votre parole a failli à me tuer, Constantin. Par pitié, révoquez-la ; dites que vous ne partirez pas, que vous êtes innocent, que vous m'aimez, que ceci est un jeu cruel où le vin vous a conduit; dites... mais parlez donc !

— Je dis, je dis que mon cœur vous doit être connu (et puisant dans son cerveau quelques phrases tendres que l'ennui causé par l'émotion de la marquise le força de se rappeler), je dis que sans la crainte de blesser votre honneur en l'appuyant sur un homme flétri, je braverois la force et voudrois mourir dans l'air que vous respirez, semblable à cette fleur qui naît, aime et périt sur le même gazon.

— Ah ! chevalier, vous me rendez la vie.

— Votre joie me rend au courage. Je dois fuir ; le hasard m'a rendu coupable, dispensez-moi des détails... Si le soleil me voit ici, je suis perdu. Je pars avec amertume, mon cœur demeure à vous, et j'emporte un sou-

venir doux à la fois et déchirant, adieu!

— Attendez, je veux vous voir encore. Quand la vie n'a plus qu'une minute, faut-il la lui envier, ami?

— Eh bien, soit! une petite minute, articula le chevalier dont l'éloquence étoit tarie.

La marquise tenoit sa main et sanglotoit amèrement. Tout à coup il songea qu'il étoit convenable de dire quelques mots; et après avoir cédé à un bâillement causé par la fatigue de la débauche :

— Des amours qui ne laissent pas de traces ressemblent à la mort. Ma toute belle, je voudrois conserver de vous quelque objet.

— Quoi, que voulez-vous?

— Je ne sais trop : mais... votre image adorée...

La marquise jeta sur ses épaules une mante, s'élança du lit, saisit un couteau, et, sans réflexion, sans prudence, avec cette insouciance forte de la passion, elle coupa la toile d'un grand portrait qui servoit de pen-

dant à celui de son mari, elle le roula et l'offrit au chevalier avec un bonheur sans égal.

— Mille grâces pour cette galanterie! dit-il en le posant sur un meuble de boule.

Il se rapprocha ensuite, renouvela ses adieux, adoucit les tourments de son amante avec de faux espoirs et lui tourna le dos. La malheureuse étoit livrée aux convulsions. Ne le voyant plus, elle le rappela dans une affreuse angoisse :

— Ma vie, mon trésor, mon âme! encore, encore une fois votre visage d'ange, un dernier regard avant l'éternité!

L'écho répondit seul ; elle fut réduite à écouter dans un morne silence des pas fugitifs, puis, la dernière espérance l'ayant abandonnée, cette femme coupable, encore proche du ciel, se recueillit soudain ; tombant à genoux et la face contre terre :

Vierge sainte! s'écria-t-elle, reçois mes remords avec mon sacrifice!

Sa caméristc la trouva dans un état déplo-

rable, et quoiqu'elle fût au courant de ce qui se passoit, elle n'osa rien dire à sa maîtresse, tout en la frottant d'eau admirable; mais la marquise repoussa ses soins, dans une désolation nouvelle, quand elle aperçut son portrait oublié par le chevalier.

Comme il étoit troublé! pensa-t-elle. Quel désespoir sera celui de ce tendre ami, quand il s'apercevra de cet accident! Laure, ajouta-t-elle tout haut, monsieur de Bouillon est parti; il a oublié hier cette toile; il faut qu'il la possède à tout prix. Quoi qu'il en coûte, fais courir après lui sur-le-champ.

La commission fut remplie.

Ebranlée par ce choc, madame d'Urban passa la journée dans son appartement. N'ayant plus de forces que pour souffrir, elle pensa que sa douleur dépassoit toute limite ordinaire, et elle trouva une sorte de soulagement dans l'excès de ses peines.

Peut-être aussi la certitude d'être aimée la nourrissoit-elle. Quoi qu'il en soit, elle

tomba dans un abattement profond jusqu'au soir. Un peu avant le soleil couchant, un valet entra chez elle, et sans la saluer, il posa une lettre sur une table et se retira. La marquise n'osa le rappeler au respect qui lui étoit dû et dévora cet affront. Le billet étoit de la vicomtesse d'Onis.

« Madame,

» Quoiqu'il ait été convenu que je me
» rendrois à votre invitation demain, souf-
» rez que je reprenne ma liberté. Mère de
» famille et habituée à vénérer les conve-
» nances, vous sentez que je ne puis plus... ce
» que je pouvois, après ce qui vient d'avoir
» lieu... etc... »

Elle n'avoit pas achevé sa lecture, quand elle fut interrompue par l'entrée de madame de Saint-Joiry. Cette visiteuse refusa de s'asseoir.

— Dites-moi d'abord s'il est vrai, ma toute belle, que vous ayez honoré monsieur de

Bouillon de votre attention. La chose est importante, et d'après ce qui se passe...

— Madame, je suis souffrante et je n'ai la force de rien vous contester. Soyons en paix, de grâce.

—J'entends ce que vous essayez de dissimuler. Je suis bien marrie; mais vous excuserez ma conduite, vu les circonstances présentes.

A ces mots, cette vieille galante salua d'un air de prude et laissa la marquise atterrée. De telles humiliations brisèrent une femme accoutumée aux respects les plus profonds, mais c'est là ce que ses rivales ne devoient jamais lui pardonner. Pourtant, une terreur curieuse la dominoit : qu'étoit-il arrivé pour changer tout à coup les dispositions de tout ce monde? Elle y pensoit, lorsque sa femme de chambre se présenta d'un air composé :

— Madame, dit-elle, j'ai toujours eu à me louer de votre service; c'est donc à regret que je viens demander mon congé. Mais vous comprenez que dans la passe où vous êtes, si

je ne me retirois, je ne trouverois plus à me placer le jour où vous me manqueriez.

La pauvre marquise, le cou gonflé, l'œil morne, les bras pendants, ne put que lui faire un signe d'assentiment, redoutant des choses trop horribles pour oser la questionner. Tout à coup elle vit devant elle M. de Guissac étincelant de dépit.

—Je venois, dit-il, voir si ma femme étoit ici et lui enjoidre d'en sortir pour son honneur. Une personne qui trompe son mari et ses amis, qui fait son amant d'un meurtrier... oui, madame, votre galant a tué cette nuit le pauvre Le Coq par manière de facétie; une telle personne flétrit ceux qui s'en approchent.

La marquise fit un signe d'effroi; mais Guissac ne s'arrêta pas. Il ne lui pardonnoit point de l'avoir crue vertueuse, et sa sagacité trompée le rendoit d'autant plus cruel, qu'il manquoit d'esprit: on a rarement du cœur sans cela.

— Maintenant, continua-t-il, le déshonneur de votre époux est égal à celui de

votre père l'empoisonneur, et le monde retentira de ces ridicules égarements.

La misérable femme écoutoit à peine et n'avoit d'autre idée que celle de M. de Bouillon coupable et taché de sang; l'horreur qu'elle éprouvoit retomboit jusque sur elle qui l'aimoit encore. Elle contemploit d'un air stupide Guissac, qui fit entrer un paysan en réserve dans l'antichambre et lui dit :

— Rends compte à madame la marquise de ta commission, et un compte fidèle.

Cette dernière se redressa, serra les bras de son fauteuil et sembla réunir assez de forces pour exhaler un dernier soupir. C'est qu'en face de ce manant, elle cherchoit sa dignité abaissée.

— Je suis le postillon de monsieur le chevalier. Madame saura qu'au sortir de la ville, nous fûmes poursuivis par un cavalier qui nous crioit d'arrêter, et que monseigneur, le prenant pour un archer à ses trousses, me fit aller plus vite. Nous fûmes rattrapés au

relais, et cet ordinaire nous remit un portrait roulé. Monsieur de Bouillon, encore ému de sa frayeur, envoya l'émissaire au diable avec sa toile; mais comme il insistoit pour exécuter les ordres de madame, le chevalier prit un marteau, quatre clous, et il ajusta le portrait comme une enseigne, sauf le respect que je vous dois, contre le panneau de sa voiture.

On crut que la marquise alloit mourir, le narrateur s'interrompit; mais elle fit un effort surhumain pour dire :

— Et après?

— Après, madame, mon second relais se trouva terminé, et monsieur de Bouillon refusa de me payer sous prétexte de sa pauvreté : un prince! J'en obtins pourtant cette image pour mon salaire, et comme il faut de l'argent pour acheter à souper, je la mis en vente à Avignon, sur la place du château.

Madame d'Urban aspira l'air à pleine poitrine, elle ouvrit la bouche et ne put rien dire; le postillon acheva son récit :

— Les curieux passoient, rioient, marchandoient; enfin, monsieur d'Urban, amené là par le hasard, eut la bonté de me donner de l'argent contre cette toile qui, je m'en avise, ressemble à madame; ce rapprochement lui aura fait plaisir. Voilà tout, sous le bon plaisir de madame la marquise.

— Votre mari viendra bientôt vous offrir son emplette, ajouta Guissac en sortant.

Demeurée seule, madame d'Urban ressentit dans le cerveau le bourdonnement qui étourdit une personne qui se noie : une vague sensation de douleur fut tout ce qu'elle put apprécier, elle étoit sous la griffe d'un cauchemar, et se voyoit couverte de sang et de fange. La porte se rouvrit, et un personnage en habit noir brodé d'argent, à la face belle et trompeuse, aux joues creusées, à l'œil cerné par la fatigue, parut devant elle. C'étoit le dernier coup, le plus épais du calice; c'étoient la honte et l'effroi personnifiés, la cause première de ses maux, l'objet de ses ex-

piations passées, le fantôme lugubre qui l'avoit toujours égarée; c'étoit son père, le séduisant empoisonneur, c'étoit le marquis de Ganges...

— Ma fille, dit-il d'un ton dogmatique, familier aux infâmes, j'apprends de vilaines choses. Vos désordres sont bruyants; la vertu d'une femme est dans le silence, son premier mérite est d'être telle, qu'on n'ait rien à en dire... Cependant ne vous désolez pas, à tout péché pardon; je vais tenter de calmer mon gendre, et je serai là pour vous protéger.

Les reproches lui furent moins durs que cette indulgence où elle entrevoyoit une complicité de vice. Le mépris personnel ravagea son âme, l'envenima tout entière, et, trop foible encore pour un désespoir actif, elle retomba dans sa léthargie morale jusqu'au moment où un pas lourd et précipité se fit entendre. Elle reconnut la démarche de son mari, et, secouée par une sensation horrible, folle à la seule pensée de soutenir cette der-

nière et terrible accusation, elle tressaillit, écouta, et vibra de la tête aux pieds à chaque pas qui tomboit sur son cœur comme un coup de marteau. Quand ils furent rapprochés, la nature se réveilla en elle, et poussant un cri de terreur long et guttural, comme un enfant poursuivi par un animal féroce, elle prit sa course à travers les corridors et s'élança sur l'escalier. Trompé sur l'endroit de sa fuite, M. d'Urban courut à sa chambre, jeta le portrait fatal sur un meuble, et, ne voyant personne, il le perça avec fureur d'un coutelas qu'il tenoit. On fit des recherches pour découvrir la marquise ; mais comme elles étoient vaines, son mari dit à ses gens :

— Qu'on fasse des fouilles dans les puits, et que celui dont elle aura souillé les eaux soit comblé sur l'heure !

Mais on ne trouva rien dans les puits, et toutes les perquisitions furent inutiles.

Favorisée par l'ombre du soir, madame

d'Urban avoit parcouru les rues d'Avignon; elle avoit franchi les portes, et seule, en rase campagne, elle marchoit au hasard. Ce qu'elle devint durant huit jours, où elle coucha, où elle gémit, où elle prit sa nourriture, on l'ignora. Au bout d'une semaine ou environ, elle frappa à la porte d'un de ses parents qui demeuroit à Bagnols, où elle étoit arrivée guidée par un instinct. Son chagrin alors étoit âpre, sec; il la rendoit dure et la privoit de toute pensée religieuse. Ce ne fut qu'après avoir été accueillie avec indulgence par son parent instruit de sa faute, que le ton de la bonté, devenu nouveau pour son oreille, alla comme une rosée mouiller son cœur et en refroidir le feu. L'émotion la saisit peu à peu, elle pleura, pleura et se reconnut. Mais en quel triste état se trouva-t-elle, et comment eût-elle soutenu la vie, si la foi n'eût rentré dans son âme? Elle pria, non sans amertume, elle demanda le secours céleste avec défiance; car elle entrevoyoit que l'ex-

cès de sa vertu passée l'avoit mal défendue et que la grâce lui avoit été refusée. D'ailleurs, Dieu étoit encore combattu dans ce foible cœur par une passion dont le bandeau n'étoit pas soulevé. Elle se représentoit le chevalier dans toute sa grâce, le jour où, belle de sa piété, elle avoit entrevu son visage recueilli, à l'église, au milieu des anges; puis elle songeoit à ses torts et se persuadoit d'un repentir sincère au profit de son amour. Bientôt un incident acheva de ruiner en elle la poésie qui y avoit brillé si peu de jours. Son mari, personnage matériel, apprenant par cette épreuve que sa femme n'étoit pas un sylphe, ainsi qu'il l'avoit supposé, s'avisa d'en redevenir amoureux, par cela même qu'elle étoit descendue à son niveau. Il la reprit, et lui fit une cour vulgaire et terrible pour celle dont l'âme étoit demeurée la même, quoique tachée d'une cicatrice. Cette fantaisie, à laquelle elle se livra sans murmure, lui donna pour l'amour l'aversion la plus pro-

fonde, et ces impressions rendirent plus épurée la mémoire de M. de Bouillon. La société lui fit toujours payer cher, non son égarement, mais la vertu qui l'avoit précédé et suivi. Aussi vécut-elle solitaire, opposant aux choses du monde un dédain mêlé d'envie, et aux galanteries des hommes une antipathie profonde. Elle finit par se réfugier dans une dévotion aride, par n'aimer plus rien qu'un souvenir, et par offrir l'apparence de la femme la plus égoïste et la moins compatissante. Sous ces laves, il y avait des flammes; sous cette austérité, de l'amour; sous cette paix extérieure, le sentiment d'une expiation continuelle. Je me tais sur cette passion qui, loin de mourir, s'accrut dans les pleurs et dans les dégoûts; les hommes ne peuvent la comprendre, et les femmes n'ont pas besoin qu'on leur interprète leur propre cœur.

O vous, qui dans le monde, rencontrez parmi les personnes âgées une femme sèche,

à l'œil terne, à la parole égale et insignifiante, aux sentiments revêches, à l'humeur aigre, à l'air insensible, ne vous détournez pas pour le dédain ou la raillerie. Tels sont souvent les restes accusateurs des cruautés de nos pères, là se trouvent d'amères souffrances. Cette femme sans cœur pourroit montrer la main qui le lui a arraché. Inclinez-vous, endurez son amertume et contemplez avec un profond respect ce livre fermé dont les feuillets contiennent une terrible histoire que personne n'a jamais lue.

ROSTAING DE CRUENTAZ,

OU

LES EXPIATIONS.

VII

Les trois enfants de Ganges le Balafré.

Cruor signifie du sang répandu. Le mot Cruentaz, qui peut se traduire par *ensanglanté*, désignoit, vers la fin du XVIIIe siècle, une famille d'Avignon, la seule qui

perpétuât encore le sang du terrible MARQUIS DE GANGES. Elle en descendoit en ligne directe, tandis que les seigneurs de Ganges, qui vivoient alors, étoient issus d'une branche cadette.

Mais la mort, les années, le changement de nom, occasionné par une clause testamentaire, avoient détourné de la maison de Cruentaz l'attention des contemporains. Monsieur le marquis de Cruentaz avoit passé sa jeunesse à Montpellier, et l'on ignoroit le temps où, sous le nom de chevalier de Ganges, il avoit fait les premières guerres de Louis XV. Si quelque vieux capitaine se souvenoit encore de *Ganges le Balafré*, il étoit loin de soupçonner que M. de Cruentaz, ce gros réjoui, fût l'ancien cornette de dragons, si connu des Impériaux. Cependant le marquis ne cachoit pas son visage sillonné d'une cicatrice qui alloit du front à la mâchoire. C'est que jamais il ne parloit de ses campagnes, c'est qu'on nommoit sa blessure un coup de

sabre, au lieu de s'aviser du mot *balafre*.

Le marquis étoit veuf depuis seize ans. Sa femme, née de Sade de La Tude, et alliée déjà une fois à la maison de Ganges, avoit laissé une fille, belle brunette aux yeux bleus, grande, mince, potelée, et un fils, athlétique jeune homme qui buvoit d'autant, domptoit des chevaux, pourfendoit des hommes, et bornoit là son savoir avec son esprit. Sa personne étoit l'image du désordre, et ses habits mal ajustés, sa perruque dure comme le crin, son chapeau aux bords maculés par les secousses, son épée dont la poignée étoit salie par l'usage, ses plumes saccagées et battues comme des saules pleureurs après l'orage, tout indiquoit la sauvagerie de ses passions. Autant Rostaing (c'étoit son nom) différoit de sa sœur Hélionne, autant il étoit éloigné de ressembler à son père, dont la sensibilité se cachoit sous un masque joyeux, si bien qu'on eût pu trouver parfois qu'il pleuroit à grands éclats de rire. Après sa fille aimée avec folie,

il chérissoit son fils, et sympathisoit davantage encore avec un jeune homme élevé par lui, dès son bas âge, avec ses enfants, et traité comme eux.

Les parents de ce protégé, gens de petite noblesse et pauvre, avoient sauvé aux dépens de leur vie celle de Cruentaz qui donna un second père à cet orphelin qu'on appeloit partout monsieur Tiburce. Tel étoit l'intérieur de la maison de Cruentaz. On y vivoit dans la retraite, à l'exception de Rostaing dont les déportements faisoient bruit. Malgré ses incartades, les Cruentaz étoient bien considérés, quoique leur société fût peu recherchée par la ville où ils étoient qualifiés de *gens singuliers*, opinion vague et sans motifs connus, car les traces du sang de la marquise de Ganges sembloient complétement lavées sur la terre.

Par une belle soirée d'automne, ces quatre personnages étoient réunis au fond de leur jardin. Ils parloient peu, et le marquis, oc-

cupé à émonder des grappes de chasselas, s'éloignoit de temps en temps de l'endroit où sa fille et Tiburce assis, échangeoient quelques mots, sans remarquer Rostaing qui, une baguette au poing, faisoit des armes contre un arbuste et siffloit tout à la fois, montrant la mine d'un homme ennuyé et peu en souci d'amuser les autres. Tiburce avoit la tête baissée, tout en répondant à Hélionne qui étudioit ses traits comme pour achever, par l'examen de la physionomie, de deviner le fond de la pensée de ce jeune homme occupé à lui vanter la vie errante et à la lui représenter comme le plus noble plaisir du sage.

— Quand un philosophe écrit ce mot, un sage, répliquoit Hélionne, il faut lire un égoïste. Vous voulez nous abandonner encore une fois, Tiburce; huit mois, huit siècles loin de nous, n'ont pas glacé votre courage et réchauffé votre affection? Partez donc... mais soyez heureux!

— Depuis dix jours, Hélionne, vous êtes sans pitié comme sans justice. Si vous connoissiez les causes...

— Tiburce, le soleil du soir est plus beau dans notre ciel pur que sous le suaire où il s'éteint au fond de l'Allemagne.

— Que ne suis-je un voyageur épris des beautés de la nature? Mes souvenirs seroient sans regrets, mon chemin accourci par l'espérance et mon bonheur partout. Hélas! il est ici, auprès de vous, Hélionne; j'ai dû y renoncer une fois, je vais le fuir encore.

— Pour accomplir un sacrifice inutile, il faut être doué d'une vertu surabondante.

— Est-il un remords plus impitoyable que ma sœur d'adoption !

— Est-il un... criminel plus méfiant que mon frère?

— Eh bien! vous saurez tout, et vous me plaindrez, au lieu de m'accuser.

— Tant pis, car je vous aime pour vous seul.

— Si votre présence plongeoit dans un péril continuel, inévitable, et précipitoit en des maux inouïs ceux à qui vous devez plus que la vie, vos amis, vos bienfaiteurs, hésiteriez-vous à les quitter ?

— Je ne vous comprends pas, ami ; mais sachez que votre tendresse pour nous est réciproque, et ne craignez jamais...

Le jeune Cruentaz les interrompit.

— Ne suis-je donc rien pour vous? s'écria-t-il d'un air farouche en se rapprochant d'eux, le sang a-t-il perdu ses droits? (Il brisa la baguette qu'il tenoit à la main.)

— Vous êtes l'un de mes frères, repartit Hélionne en baissant les yeux, vous ne devez pas douter de mon affection.

— Point de partage ! mon père n'eut qu'un fils, je n'aime qu'une sœur ; elle ne doit aimer qu'un frère.

Il s'éloigna en lançant sur Tiburce des regards terribles.

— Ne soyez pas ému des paroles de notre

frère, dit alors Hélionne à ce dernier; vous nous êtes bien cher; il vous aime *au fond;* mais vous connoissez son humeur fantasque, ses emportements jaloux; et l'affection doguine avec laquelle il fait la garde autour de moi s'étend jusqu'à notre père lui-même.

— Pourquoi s'est-il battu l'an passé avec un Italien? demanda Tiburce d'un ton grave.

— Je ne sais trop: l'Italien, dit-il, m'avoit manqué de respect.

— Pourquoi a-t-il tiré l'épée contre le comte de Bartas?

— Cet officier m'avoit poursuivie de ses regards chez le commandeur, et mon frère s'est cru bravé par ses attentions peu convenables. Je l'ai beaucoup grondé.

— Et le baron de Guissac?

— On n'a jamais su...

— Et le chevalier d'Onis?

— Querelle de jeu; Rostaing est emporté. Mon père a été désolé du malheur de ce

jeune homme qui venoit assidûment chaque soir s'ennuyer chez nous pour nous désennuyer. C'étoit un gentilhomme plein d'esprit et de grâces.

— Monsieur d'Onis vous a bien occupée... murmura Tiburce.

— Folle observation! répondit Hélionne en lui tendant les mains, et en le contemplant avec des yeux où brilloit un sourire humide de tendresse. Elle ajouta :

— Rostaing, vous le voyez, est rude, inégal; sa conduite éloigne la confiance : l'intimité n'est pas où se trouve la crainte. Nous avons grandi ensemble, Tiburce; vous êtes mon frère par le cœur, par l'affection que mon père vous porte et m'autorise à vous accorder; vous sentez, mon ami, combien vous êtes utile à son bonheur... Tiburce, écoutez; ne nous quittez plus!

Elle s'arrêta, suffoquée par une émotion mêlée d'un peu de honte; mais ce choc intérieur qui nous ébranle, quand les senti-

ments débordent malgré nous, ne l'empêcha pas de voir les cruels combats de l'âme de Tiburce et de songer à connoître la cause de ses perplexités.

— Ma sœur, s'écria-t-il, je vous aime sans partage, sans mesure et... sans avenir! Demain je vous quitterai pour toujours.

Le désespoir contractoit son visage, et la jeune fille, luttant contre les blessures de son cœur, dit avec un sourire lugubre :

— Si vous n'êtes pas un insensé, nous sommes bien malheureux!

— Apprenez donc ce funeste secret, Hélionne, et jugez-moi : Quelques semaines avant mon premier voyage, plusieurs accidents bizarres et trop longs à énumérer faillirent à me coûter la vie. Je m'étonnois de cette succession de dangers imprévus, lorsqu'un soir, à la suite d'une aventure du même genre, je trouvai sur ma table un billet anonyme. « Mes dangers, écrivoit une main inconnue, n'étoient pas le produit du hasard, et

je devois céder à ces menaces, ou bien... » Décidé à ne jamais fuir devant le péril visible ou non, je ne plaçai aucune réponse au lieu qu'on m'assignoit à cet effet. Bientôt, menaces nouvelles, plus vagues, plus sinistres et dans un style inquiétant.

— Il falloit les dédaigner encore. L'anonyme est le masque de la haine ou de l'envie, c'est l'arme du lâche, le venin de la vipère qui rampe; il falloit dédaigner l'anonyme.

— Ma sœur me croit-elle assez vil pour être ému par des craintes personnelles, pour reculer devant le dard d'un reptile? Mais, Hélionne, il est des moyens pour dompter les plus braves. Ce n'étoit plus, écrivoit-on, ma vie qui étoit compromise. Je devois être atteint dans mes affections les plus étroites, mon opiniâtreté alloit faire couler un sang pour lequel racheter, je verserois cent fois le mien. L'enfant adopté devenoit le bourreau de ses bienfaiteurs. Peu de temps après, notre père étant sur le Rhône, sa barque se

trouva percée et il courut risque d'être noyé.

— Je m'en souviens. Rostaing se trouvoit là qui lui sauva la vie.

— Trois jours se passèrent. Comme votre père sortoit à cheval avec moi, sa monture se cabra, se tordit, et si je n'avois eu quelque vigueur, nous étions orphelins. Or, le cheval avoit les naseaux brûlés, et derrière la porte de l'hôtel je découvris une fiole d'une eau qui dissout les pierres.

— Vous auriez dû m'instruire de ces choses, Tiburce; j'ai du cœur et nous aurions démasqué...

— Impossible! Je n'ai pas achevé. Avez-vous oublié ce jour où la balustrade du balcon est tombée dans la rue au moment où j'allois m'y appuyer?

— Non, j'étois demeurée dans le salon, où Rostaing m'avoit envoyé chercher mon ombrelle, et j'accourus au bruit.

— Eh bien, notre père en ce moment passoit sous la fenêtre... Je partis le surlendemain,

jugez en quelle anxiété! Huit mois s'écoulèrent : mourant d'absence et des reproches de vos lettres, je suis revenu, et... et... je suis forcé de m'éloigner encore.

Elle frissonna, étendit une main et murmura à voix basse :

— Il m'est à moi-même arrivé des choses...

Ils se plongèrent dans la rêverie, et le silence ne fut interrompu dans le jardin de l'hôtel de Cruentaz, que par les pas de Rostaing caché par les arbustes d'un bosquet où il marchoit en sifflant des notes aiguës.

— Nous serons plus heureux un jour, Hélionne, le temps peut nous rapprocher; mais faites que notre père ignore...

Il ne put poursuivre, les larmes noyoient son courage, et ses efforts pour les retenir l'obligèrent au silence. Tous deux se livrèrent à une douleur augmentée par la vue du marquis de Cruentaz qui s'avançoit en les contemplant d'un œil à la fois joyeux et paternel.

— Etes-vous satisfaits de vous revoir, mes enfants? dit-il en laissant éclater son propre contentement de se trouver environné des objets de son affection. Crois-moi, Tiburce, ne nous séparons plus; de mutuels engagements nous attachent l'un à l'autre; je t'ai donné un second père, et je veux garder mes deux fils. Sans toi, mon ami, cette maison seroit très-ennuyeuse.

Hélionne et Tiburce baissèrent la tête, et ce dernier ressentoit une émotion pénible en songeant qu'il pesoit comme un mauvais génie sur la destinée de son bienfaiteur. Rostaing les rejoignit à l'intersection de deux allées. Le marquis, à sa vue, exhala certain soupir que les fils mauvais sujets tirent souvent de la poitrine des pères, et voulant, selon son habitude, cacher la pensée chagrine sous le voile de la gaieté :

—Pour mieux t'enchaîner, Tiburce, dit-il, apprends, mon fils, que cet hiver nous serons tous forcés, par décret du ciel, de boire à

cœur joie; car les vins de l'année ne se conserveront pas.

— Il y a bien des choses qui ne se conserveront pas cette année, observa Rostaing.

Pendant le souper, où le jeune Cruentaz ne mangeoit pas et ne disoit mot, Hélionne vit Tiburce porter souvent sa serviette à la bouche en s'efforçant de n'être pas remarqué. Eclairée par son inquiétude, elle aperçut du sang sur le linge et aux lèvres de son ami, et, malgré la subtilité de ses yeux d'amante, elle ne put deviner la cause de cet accident. Sans laisser paroître son anxiété, elle passa le temps du souper à promener des yeux scrutateurs sur son père, sur son frère adoptif, partout. Que cet affreux repas lui sembla long, et combien cependant elle en voyoit le terme avec effroi! Ces instants de terreur étoient ceux d'une entrevue qui pouvoit être la dernière. Aussi, quand Rostaing eut souhaité la bonne nuit à son frère adoptif avec une grande politesse, quand le chef

de la famille s'étant levé, elle dut quitter la salle, elle tourna, en s'éloignant à regret, ses longs yeux bleus sur cet ami de son enfance, elle le contempla comme pour apprendre ses traits, et ce dernier eut le courage, dès qu'elle eut disparu, d'entreprendre avec le marquis un entretien à haute voix, pour couvrir le bruit des sanglots qu'elle laissoit se perdre le long du corridor.

Rentré dans son appartement, Tiburce jeta les regards sur les plans ombrés de cette grande chambre à peine éclairée par un bougeoir. A la pensée des piéges dont il étoit circonvenu, il eut un instant fantaisie de soulever ses rideaux d'un bleu sombre, de secouer quelques meubles, afin de s'assurer qu'ils ne receloient aucun ennemi vivant ou inerte. Puis, il eut honte de ce mouvement timide, et, après quelques arrangements de toilette, il se disposa à se mettre au lit et à dédaigner les avis de son imagination. Cependant il ne pouvoit s'empêcher de prêter

l'oreille à un bruit, à un bourdonnement léger qui paroissoit tout proche. Il finit par s'y accoutumer, et le sommeil l'engourdissoit déjà, quand deux petits coups furent frappés à sa porte. C'étoit la camériste d'Hélionne, sa vieille confidente, qui, de la part de sa maîtresse, venoit lui remettre un billet tracé au crayon. Il y lut ces mots :

— Adieu ! demain, avant le soleil levant... *Adieu !*

Rendu par cet avertissement au souvenir de ses dangers, il murmura :

— Demain, demain.... Hélas ! une nuit est longue...

VIII

Mademoiselle Hélionne.

Accoudée sur le bord de sa fenêtre, mademoiselle de Cruentaz laissoit errer son âme parmi des pensées tumultueuses et ses yeux sur les nuées qui souvent interceptoient la

clarté des étoiles. La terreur voltige entre les ténèbres et la solitude, et cette sensation, la plus tyrannique de toutes, suspend les sentiments les plus tendres, les chagrins les plus amers : Hélionne songeoit à son frère.

Elle y songeoit malgré elle, comme à un objet qu'elle eût voulu oublier, comme à une mauvaise pensée qu'on repousse avec peine; elle y rêvoit, parce qu'il étoit nuit, parce qu'elle aimoit Tiburce, et qu'entre elle et la passion, Rostaing étoit projeté comme une ombre.

Quoique ce jeune homme, endurci par l'abrutissement qui suit la débauche, fût porté par ses habitudes de spadassin à une férocité dont le germe étoit né avec lui, son imagination cependant étoit dévergondée, incompressible; et quand elle étoit soulevée, pour servir ses exigences, elle se précipitoit folle et brûlante comme des torrents de feu du sommet d'un volcan. Rien ne l'arrêtoit; plus de pitié, plus de raison, aucune digue, tout étoit

dévoré sur son passage; le sang, les larmes ne glaçoient pas ses desseins, plus que les rosées la lave en fusion. Rostaing méprisoit la mort et la donnoit comme il l'eût reçue, avec indifférence, avec un certain plaisir même; car cet être incomplet, forcé de vivre à grands coups de sensations, semblable aux sourds qui ne perçoivent que le bruit du tonnerre, n'étoit pas doué d'un esprit assez immatériel pour comprendre le remords. Toutes ses passions étoient compatibles avec ses forces physiques; les unes et les autres étoient excessives, et les expansions de celles-là étoient si violentes, qu'elles tuoient la raison et marchoient aveugles, inflexibles, vers la sensation cherchée. En de tels instants, Rostaing étoit un fou dangereux; l'accès étoit long: sa vigueur l'avoit fait persévérant; son tempérament, courageux; son esprit borné, impitoyable; le sentiment de sa foiblesse morale, défiant, haineux; ce fiel avoit engendré l'envie, et certains triomphes de duelliste ou de

buveur lui avoient insufflé cette crânerie militaire, cet orgueil étourdissant où se perdent souvent ceux dont la supériorité est restreinte à une chose unique et de peu.

Rostaing de Cruentaz, objet d'une sinistre illustration, faisoit partie de ces personnes isolées, connues de tout le monde, évitées partout, saluées de bien loin, avec humilité, et de qui l'on se dispense de s'entretenir. Autour de lui, une pléiade de chevaliers endettés lui donnoient pour son argent une amitié de cabaret toute pleine d'une grossière déférence.

Il étoit capable de tout et en tous lieux, pourvu que sa sœur fût absente; car elle exerçoit sur lui un empire singulier. Il rampoit à ses pieds en grondant, il la gardoit comme un dogue et mordoit ceux qui s'en approchoient. Jaloux d'une affection qu'il ne lui montroit guère, il étoit taciturne, inquiet en sa présence, comme un tigre à la vue du feu. Jamais il ne la caressoit, mais parfois il res-

sentoit certains désirs de la frapper, de la mordre, et alors il s'en alloit silencieux et la tête baissée. Du reste, Rostaing n'étudioit ses émotions ni dans leurs causes, ni dans leur nature; il subissoit des influences, et quand Hélionne lui disoit : — Si vous m'obéissez, on vous aimera; il haussoit les épaules, il grommeloit, il juroit.... et obéissoit. Cette autorité de sa sœur n'étoit, il est vrai, ni continuelle, ni absolue; c'est pourquoi Rostaing lui inspiroit une frayeur de tous les instants. Elle lui étoit attachée; mais elle évitoit de le dire; une habitude dont elle ignoroit l'origine la rendoit, à son égard, digne, réservée, et cet homme rude, sans tact, sans esprit, causoit à Hélionne, intelligence délicate et cultivée, une grande gêne, surtout si Tiburce étoit présent.

Malgré la finesse d'une organisation qui la disposoit à observer, Hélionne n'avoit rien approfondi en fait de sentiments. L'expérience n'avoit aucune part à sa conduite; une infi-

nité de notions premières sur le cœur humain lui manquoient, sans lesquelles le cœur humain est illisible. Dussions-nous aller à l'encontre d'une opinion vulgaire, avouons que les jeunes personnes élevées sans mère sont parfois plus timides que les autres, et plus longtemps ignorantes des réalités de la vie. Toujours craintive, une mère familiarise son enfant avec une foule de vérités dangereuses, de peur qu'elle ne les apprenne ailleurs, dépouillées du préservatif qui sépare la pratique de la théorie. Une mère découvre le monde à sa fille, peu à peu; elle la munit de cette science précoce qui donne aux jeunes femmes un coup d'œil sûr, un cœur souvent désenchanté et usé avant d'avoir battu.

Mais cette froide et prématurée sagesse n'appartenoit pas à Hélionne, privée de sa mère. Il est des enseignements utiles, malaisés, pour lesquels aucun homme n'a de formule applicable à une jeune personne. *Ils* disent, *elles* font deviner. Certaines choses ne

se peuvent dire, et leur connoissance est salutaire. Ce qui fortifie le jugement est voisin de ce qui effleurit l'âme, et s'il est un guide capable d'éviter la confusion du bien et du mal, c'est une mère.

Hélionne avoit construit ses opinions toute seule ; fleurs sans racines, plantées sur le sable. Elle n'étoit en garde contre nul écueil ; son ignorance du danger, de ses causes, de ses résultats, étoit parfaite. Son cœur flottoit sans résistance au gré de ses souhaits, comme un cygne blanc qui se laisse bercer au hasard sur une onde égale. Sans soupçonner les grandes vagues de la tempête, elle se mettoit en mer, comme les naïades adriatiques, sur une conque rosée, avec une gaze pour voilure, et elle ne croyoit pas défier l'orage.

La ressource des intimités de femme ne lui fut pas offerte, car sa camériste, soubrette septuagénaire, constituoit toute sa société. Or, les enfants trouvent une *grande personne* si vieille, si vieille qu'un monument de quatorze

lustres... Il fallut donc chercher ailleurs. Monsieur de Cruentaz étoit rieur et âgé, Rostaing brutal et méchant. Tiburce fut le confident, le *petit mari*, leurs enfances s'entrelacèrent. L'un étoit orphelin, l'autre l'étoit presque. Pas d'amies, point de parentes, ils sentirent qu'ils étoient l'un pour l'autre le monde entier ; l'attachement d'Hélionne, élevée par un père loyal et ouvert, fut à l'abri des soupçons et de la fausse pudeur. Elle aima bravement son ami comme un amant, et lorsque de telles inclinations prennent racine chez des jeunes gens dont l'imagination n'a pas été allumée par une érudition précoce, et poussée par la recherche vers les curieux attraits de la nouveauté, on voit s'enraciner des passions assez profondes pour devenir partie intégrante de la vie.

Purifiés des calculs de l'égoïste vertu de convenance, encouragés par son père et acceptés de tous sans obtacles ni surprise, les sentiments de mademoiselle de Cruentaz n'a-

voient rien coûté à son orgueil ou à sa conscience (c'est tout un bien souvent). L'abnégation absolue y présidoit, simple, sans effort. Chacun d'eux existoit dans l'âme de l'autre : les soucis, la crainte, les dangers, ne pouvoient atteindre l'amant sans toucher l'amante ; et voilà pourquoi Hélionne, aux longues heures de la nuit, accoudée sur le bord de sa fenêtre, songeoit à son frère en regardant rouler les nuages.

Qui, dans ses ressouvenirs, ne trouve une nuit où, comme elle, on s'est courbé sous des pressentiments ? Qui n'a entendu des voix intérieures murmurer dans les ténébres : « Veillez et priez, le temps est proche... » N'avez-vous jamais écouté au fond du silence ce bruit excité en votre âme, semblable à celui qui trouble tous les êtres vivants à l'approche des tempêtes ? Ne vous êtes-vous pas alors tenu prêt, secrètement averti, et forcé de répéter, au milieu d'une angoisse irrésistible, solennelle : « C'est maintenant !.... »

En vain Hélionne cherchoit-elle à détourner les yeux de certaines places, le cœur de certaines craintes, l'esprit de sinistres pensées, elles renaissoient sous mille formes. Je ne sais quelle vision fatale lui apparoissoit, comme autrefois à la marquise d'Urban, et la plongeoit, ainsi que cette infortunée, en des soucis poignants. Mieux que jamais, elle sentoit que sa famille vivoit d'une manière exceptionnelle, et le poids d'un mystère impossible à soulever brisoit son énergie. Tour à tour elle questionnoit le ciel, les lointains perdus dans l'ombre et la terre à peine visible au bas de sa fenêtre. Plus elle y fixoit la vue, plus elle découvroit les objets indiqués de temps en temps par une lueur dont les apparitions étoient jointes à un mugissement sourd comme celui des vents, et cette circonstance, insuffisante pour attirer son attention, modifioit cependant l'allure de ses rêveries. Elle songeoit au naturel farouche, inexplicable de Rostaing, et elle se deman-

doit s'il l'aimoit ou s'il l'avoit en haine; si les sentiments qu'elle avoit pour lui étoient de l'antipathie ou de l'affection. Au bout de ses incertitudes, elle rencontroit Tiburce comme un soulagement; mais bientôt, la froideur de Rostaing pour ce frère adoptif, sa jalousie contre les objets des inclinations d'une sœur à qui il ne montroit que brutalité, et les mille contradictions où il flottoit sans cesse, ranimoient l'inquiétude. La douleur la plus âpre vint la saisir, quand elle se représenta Tiburce sur le point de la quitter. Ne plus le voir lui sembla chose impossible et supérieure à toute résignation. Hélionne se jeta ensuite dans la recherche de ces haines cachées, de ce pouvoir mystérieux, menaçant, jaloux, invisible, dont son père, son amant, avoient failli à être les victimes. En ces instants, livrée aux soupçons les plus vagues, elle étoit loin, loin de la vie réelle; aussi poussa-t-elle un cri quand elle y fut rappelée d'une façon imprévue.

Un fracas terrible avoit eu lieu dans la maison, à l'étage inférieur où couchoit Tiburce, et ce tapage avoit précédé d'une seconde un nuage de poussière enflammée. Des voix lointaines répétèrent : — le feu ! le feu ! et avant que le sang d'Hélionne eût bondi trois fois dans sa poitrine, sa porte avoit cédé et Rostaing étoit devant elle.

— Quoi? mon Dieu ! que se passe-t-il? s'écria Hélionne en reculant.

— C'est... un bruit, répondit son frère avec le son de voix d'un être abruti.

— Quel bruit? Et sous l'impression d'une pensée soudaine, celle des dangers dont son amant étoit environné, elle demanda :

— Et Tiburce, où est Tiburce?

— Je te dis que c'est un bruit...

— Rostaing! vous m'effrayez avec votre voix paisible et vos traits en désordre; quelque chose d'horrible a lieu! vous avez l'air d'un gouffre qui s'est refermé sur une victime.

— Une victime,.. un homme.. murmura

l'autre en attirant un sourire sur son visage bouleversé.

—Où est-il? qu'en avez-vous fait?

—Tiburce n'est pas mon frère!

— Mais parlez-donc : où est ce feu?

— Notre père est en lieu de sûreté. Je viens te prendre dans mes bras, toi, toi seule : il faut que je t'emporte!

Il s'avança, ses yeux flamboyoient.

—Sauvons notre ami! répliqua Hélionne, en s'élançant vers la porte.

— Son plafond s'est écroulé, et... et... Tiburce *n'étoit* pas mon frère!!!

A ces mots, il se jeta entre le seuil et sa sœur pour l'empêcher de s'enfuir, et il dit :

— Que crains-tu? ne suis-je pas là! La flamme est encore éloignée, rien ne nous presse.

— Mais lui? Rostaing : oh! laisse-moi sortir.

Elle fit un nouvel effort; mais il la saisit

par les poignets et la retint sans peine, tandis qu'elle redisoit avec une angoisse mortelle :

— Par pitié, mon ami, ne m'arrêtez pas! Songes-y bien, mon frère; ce seroit un crime !.... un meurtre, un meurtre !.... Ciel ! et le temps qui se passe.... Ah ! tigre!

En vain secouoit-elle ses foibles bras dans ceux de Rostaing; ce dernier la poussa rudement et dit avec calme :

— Comme tu as peur du feu! J'étois ton ami, ton frère; me voilà tigre maintenant.... Le tigre a reçu pour vous cinq blessures, mademoiselle. Qui ose regarder encore la sœur du tigre? Mortdieu! les anges te toucheroient du bout de l'aile que je leur broierois le cœur avec mes dents! Aimer ma sœur, ma sœur, à moi! Se jouer de mon épée, de ma colère, et espérer!... Oh! je t'étranglerois d'abord ! Ce Tiburce te regardoit sans cesse.

— O mon frère Tiburce, où êtes-vous?

Elle tenta une lutte acharnée contre son persécuteur, qui la renversa, et sa douleur,

ses efforts pour s'échapper, l'empêchèrent de voir les transports de la rage de Rostaing et de sentir les coups qu'il lui portoit en la foulant sous ses pieds.

Dès qu'elle se fut relevée, calme, à force de désespoir :

— Va, l'envie n'a cessé de ronger ton âme! Puissent un jour les remords remplacer l'envie, et le ciel...

— Le ciel! il nous a tous rejetés; ne sommes-nous pas les Atrides provençaux?

— Eh bien, à moi les douleurs, à toi le crime et les fureurs vengeresses! Tiburce, mon ami, je vous sauverai!

Elle avoit repris toute son exaltation.

— Tu l'aimes donc? s'écria-t-il en la retenant encore.

— Autant que je t'exècre!...

— Eh bien! apprends...

Il s'arrêta : une voix angoisseuse retentit au loin, dominant le fracas du tourbillon enflammé. Elle écouta, ses yeux découvrirent

une forme humaine à travers des trombes de fumée, et avant qu'elle l'eût reconnu, Tiburce s'étoit précipité dans ses bras.

Son amante n'eut pas de forces pour cette joie inespérée; ses jambes fléchirent, et tandis que Tiburce la soutenoit, elle murmura :

— Je suis trop foible pour vivre de la sorte; ami, s'il nous sépare, que le ciel te conserve!

Songeant alors à ses devoirs, Tiburce posa Hélionne sur le lit et courut vers l'escalier pour voir si les issues étoient praticables et son père d'adoption hors de péril. A peine eut-il tourné les talons que Rostaing se redressa, chercha des yeux son ennemi mortel, et, ne le trouvant plus, s'élança vers la porte en s'écriant :

— Sang-Dieu, mes pas suivront ses pas, et j'aurai sa vie!

Ces menaces furent entendues d'Hélionne, qui abandonna son lit, fit deux pas, et alla

mesurer le sol au moment où son père venoit de franchir le seuil.

Devinant des malheurs déjà pressentis, il se mit à genoux devant sa fille pour la secourir, et, tournant vers un Christ pendu à la muraille, ses traits vieillis par la douleur et éclairés par le reflet de sa maison incendiée, Ganges le balafré, marquis de Cruentaz, dit à haute voix :

—Mon Dieu, prenez pitié d'une race coupable, et que votre volonté soit faite!

IX

La Camargue.

—

Quand après avoir franchi les monts et les vallées pendant deux cent dix lieues, le Rhône n'en a plus que six à vivre, il précipite sa course, et ses deux grands bras écar-

tés et comme tendus avec impatience vers la Méditerranée, étreignent une terre qu'il semble vouloir arracher au continent, pour la lancer avec ses flots dans les flots de la mer.

Tourmentée par le fleuve, pénétrée, divisée par ses eaux, cette île à demi échouée incline vers le sud la surface de son delta, de sorte que l'eau douce et l'eau salée se marient entre les crevasses du sol, dans les lagunes dont il est entrecoupé et sous les grandes herbes dont les cimes pleurent au vent, tandis que leurs pieds recèlent des reptiles ou des gouffres noirs.

La Camargue est donc un espace contesté entre la terre et l'onde. Le Rhône le bat en brèche, le submerge, le désorganise, et comme les dangers d'un terrain mobile en éloignent les hommes, comme le fleuve en fureur refuse de les y porter, ce duel entre les éléments rivaux a lieu sans témoins. A peine y aperçoit-on de rares bergers, gardiens de troupeaux à qui une végétation bien

abreuvée fournit de succulents pâturages, ou de quelques chevaux arabes d'origine, redevenus sauvages, et que l'on voit nager comme des phoques sur les flaques bourbeuses peuplées de goëmons, asiles de plusieurs espèces d'oiseaux marins. Parfois, des chasseurs aventureux se rassemblent à Fourques (trois masures sans fenêtres et percées d'une porte de grange toujours close), puis, guidés par les pâtres, ils franchissent le bourbier aux endroits guéables, et viennent rompre à coups de fusil les triples lignes des macreuses.

Aucun lieu du monde ne peut être assimilé à la Camargue, et le seul moyen d'en indiquer la physionomie est de comparer sa surface à celle d'un monde au milieu du travail de sa création. Rien n'est ordonné sur ce coin du globe; la terre et les eaux y sont confondus encore. On y aperçoit des poissons circuler dans l'herbe submergée; des serpents énormes, bibliques, montrent leur

crête au soleil et se roulent sur des galets nettoyés par le fleuve. Plus loin des chevaux nagent en compagnie des sarcelles, et attirés par la climature, par la nature du pays, la variété des plantes et des fleurs, par le voisinage de la mer et l'isolement de ces contrées, des oiseaux de toutes les latitudes, inconnus dans le voisinage, voltigent çà et là sans fuir les bergers ni leurs troupeaux.

Et malgré la fertilité apparente de cette île, malgré la curiosité qu'elle inspire, on s'y sent mal à l'aise. Ces marécages d'où surgissent des émanations fétides, ces fleurs épanouies sur des bourbiers, cette belle verdure qui cache des gouffres, ce clapotement de l'eau qu'on entend sourdre et miner le terrain sous ses pas, tout sur ce rivage conspire à inspirer l'effroi : sa beauté semble perfide, et l'on en revient oppressé comme d'une terre maudite.

Un jour, à l'heure où le soleil versant ses

derniers regards sur la mer, projetoit sur les landes du nord de la Camargue des lamelles d'or et des ombres allongées, il se trouva qu'un cadavre étoit gisant à cent pas du Rhône. La campagne étoit déserte ; on ne découvroit rien au loin sur l'eau ni sur la prairie dont le vert opposoit ses tons chaleureux à l'azur du ciel. Vers l'orient, plusieurs nuages très-bas, massifs, montagneux, et d'une teinte rose dégradée jusqu'au blanc argenté, soulevoient leurs crêtes et les dressoient les unes sur les autres, comme pour regarder dans la plaine.

Non loin du cadavre se trouvoient la poignée d'une épée, un manteau, un habit très-boueux et un chapeau gris garni de plumes rouges, sur lequel un gros oiseau marin noir et blanc se tenoit immobile, les ailes à demi pendantes, le col effacé, et son énorme bec, droit et long comme une gaîne de poignard, incliné vers la terre.

Ce croque-mort ailé se rapprochoit du

cadavre lentement, par bonds, et, pour exciter son appétit, il contemploit le menu de son repas, en aiguisant son bec sur l'arêne. Parvenu aux pieds du mort, il tourna alentour, s'arrêta derrière la tête, jeta un cri rauque et plongea dans les cheveux, à trois reprises, son effroyable bec. Il l'en retira tout souillé de sang, et, d'un air inquiet, il le releva obliquement, parut écouter, puis, soulevant ses deux rames empennées, il se mit à nager dans l'air de toute sa vitesse, bruyant comme un batelet dont les ailes battent un lac immobile. A peine avoit-il pris son vol, qu'une pierre tomba dans les roseaux, et qu'un jeune pâtre, armé d'une fronde, parut en s'écriant :

— Mon caillou a porté trop loin, sans quoi, le...

Il n'acheva pas : l'aspect du cadavre lui arracha une exclamation, et une voix derrière lui articula :

— C'est ici !

— Est-ce là, reprit le pâtre, le poisson que tu ne peux tirer à toi seul jusqu'à Fourques? est-ce pour une telle pêcherie que mon beau-frère Fourau d'Avignon a descendu le Rhône?

— Comme tu le dis, Piérin.

— Si tu vends une pareille marchandise, tu voudras bien aller au marché sans moi.

— Bah! c'est une bonne amorce pour la lamproie.

— Pourquoi flaires-tu ce chrétien avec tant d'attention?

— Je regarde... si c'est le *mien*, ou.... l'*autre*.

— Comment: il y en a encore un autre?

— Sans doute, frère. Je vais te raconter l'aventure. Ce matin, vers quatre heures, étant occupé sur le port d'Avignon à radouber ma barque avant le jour, un jeune seigneur y entra, déposa sous le banc une grande boîte et me dit d'un ton bref: — Au large! Dès que j'eus poussé au courant:

— Où faut-il aborder, signore?

— Descends jusqu'en bas, tu seras bien payé.

— On ne peut dépasser la hauteur d'Arles.

— C'est à Arles que nous allons.

— La journée est longue, la rame pesante, je ne saurois *nager* douze heures.

— Je te remplacerai quand tu seras las, et le courant nous aidera tous deux.

« De ma vie je n'ai vu un passager plus triste. Il tenoit la tête basse, frappoit dans ses mains de temps à autre, regardoit la lune, et je lui parlois sans cesse pour le distraire.

— Et pour savoir son histoire?

— Oh ! Dieu non, je ne suis pas curieux. Mes questions n'ont rien tiré de sa bouche. A la fin, je m'avisai de parler du feu qui avoit pris la nuit passée chez le marquis de Cruentaz.

— Il y a eu grande confusion, lui dis-je; toute la ville y a couru. Savez-vous, monseigneur, si l'incendie est éteint?

— Oh! sans cela, répondit-il tout haut.... (et il ajouta en dedans) : Je ne serois pas ici; mais je l'entendis entre deux coups de rame.

« Ne trouvant plus rien à conter, je me tus. Lui cependant, contemploit au loin les clochers et le château d'Avignon en soupirant de tout son courage, et quand nous perdîmes de vue la ville, il cramponna ses mains dans sa perruque, se cacha le visage et pleura d'une cruelle façon. Je ramai plus vite en entonnant la chanson du *Troubadour quittant sa mie*. J'avois bien deviné; car il se leva, me pria avec politesse de cesser, et me donna une pièce de douze sols bien marquée. Je lui conseillai d'être économe, s'il vouloit aller loin, et je mis son argent dans ma poche.

— Tu as bien fait, mais tu as eu tort de le tuer...

— Toi, Piérin, tu as eu tort de ne pas te taire. Le mort que tu vois là n'est peut-être pas lui, il ressemble à *l'autre*.

— Quel *autre?*

— Tu vas le savoir. Vers deux heures de vêpres, en tournant la dernière des petites îles sous Beaucaire, j'aperçois une barque venant sur nous d'une vitesse étonnante. Elle frappe les yeux de mon passager qui me dit d'un air tranquille : — Voici un batelier dont les bras sont plus vigoureux que les tiens.

— Quatre est le double de deux, je réponds. Deux rameurs travailloient sur cette embarcation, que je reconnois pour celle de mon confrère Bruno. Comme un jeune seigneur ramoit à côté de lui, je crois comprendre l'aventure, habitué que je suis à conduire sur les rives du Rhône des jeunes gens curieux de se percer le ventre hors des terres du pape. Je me tourne donc vers mon passager, et je lui demande s'il faut attendre sa partie, ou aborder sur l'heure. Mon homme, avec un air étonné, me dit qu'il n'attend personne, qu'il se rend à Arles, d'où il doit gagner Marseille par la Crau et Sâlon, afin de se mettre en mer. J'ai

pensé qu'il disoit vrai, car l'embarcation en nous atteignant s'écartoit de notre ligne et gardoit l'autre rivage du Rhône. En ce moment, un seul homme y agitoit la rame, et l'autre étoit à demi couché à l'avant du batelet, tandis que mon compagnon, sans se soucier d'eux, se miroit dans l'eau, penché sur le manche du gouvernail. Tout à coup la barque du voisin vire de bord, cingle vers nous de toute sa vitesse et rame des deux ailes.

— Bon! me dis-je, le père Bruno nous a avisés, il vient jaser avec moi.

» Il passe à portée, sans rien dire; j'avance sur lui, et comme je lui criois : — Adieu, père Bruno! son compagnon se dresse et lance sur mon bord un énorme crochet en marmottant : — Je le tiens! — Pas encore, beau sire! Et je saisis la perche par le milieu; mais il avoit le bras solide; secoué comme un filet qu'on égoutte, je vais donner au milieu du Rhône, dans l'instant que le chapeau de mon

adversaire étant tombé, je reconnois le jeune monsieur de Cruentaz.

— Celui qui a une sœur, et qui se bat tous les jours?

— Tu l'as dit.

— Et c'est lui qui est là sur la Camargue, couvert de sang et de plaies?

— Peut-être.

— Peut-être! ne sais-tu pas....?

— Donne-toi patience. Je barbotois dans le Rhône entre les deux barques, lorsque mon passager, abaissant une rame, m'a aidé à remonter à bord. Mais au moment où je posois le genou sur la planche, notre ennemi jetant de nouveau son grappin sur le nœud de ma rame, l'a brisée et la perche a fait le plongeon. Je l'ai vue descendre jusqu'au fond des eaux claires comme du cristal, remonter toute droite à la surface; mais quand mon bras étendu se préparoit à la saisir, elle s'est renversée en arrière, et le courant l'emporte.

— Maintenant, s'est écrié monsieur de Cruentaz, en lançant de nouveau son croc sur ma barque, si je ne te remorquois pas, tu irois te briser contre ces rochers, et le courant traîneroit tes os et tes planches contre les galets de la Crau. Me voilà donc obligé de répondre merci et de le laisser faire. Il s'élance sur mon bord, court à l'arrière où mon passager lui dit sans s'émouvoir:

— Rostaing, vous allez commettre une horrible action.

» Ils ont alors commencé à se dire des choses, oh! des choses comme jamais je n'en avois entendu. Tiburce paroissoit assez raisonnable; mais l'autre avoit un coup de marteau.... car il prétendoit que la terre étoit trop petite pour eux deux, et cependant, Piérin, ils étoient fort à leur aise dans ma barque. Mon passager eut l'air de donner dans la folie de Cruentaz, et il répondit :

— C'est pourquoi je m'en allois, monsieur; je connois mes devoirs, et... et (attends donc :

oui), et j'y sacrifie tout, jusqu'à mon orgueil.

— Bon! fit l'autre; mais il me faut du sang.

— Je ne tirerai pas contre le fils l'épée que m'a donnée le père.

— Lâche!

Ce mot-là rendit le Tiburce rouge comme du vin, mais il mâcha sa colère et répliqua:

— On ne peut rien craindre quand on ne peut rien perdre. Vous avez exigé mon exil, je pars. Que voulez-vous de plus?

— Ton départ me suffisoit, oui; mais savois-je alors... Elle t'aime, enfin! Elle t'aime, et tu ne vois pas qu'il faut mourir?

» Tu en conviendras, Piérin, ces jeunes seigneurs ont de drôles idées; moi qui te parle et qui ai su lire,... autrefois, je n'aurois pas imaginé une pareille raison. Nos gentilshommes tirèrent leurs épées; mais comme nous étions proches d'Arles, et qu'on voyoit déjà sur la droite les chaumières de Trinquetaille et sur la gauche le clocher de Saint-

Trophime, j'ai fait se heurter les deux barques l'une contre l'autre, et la secousse a renversé le Cruentaz.

— Eh! par pitié, signori, leur a dit le père Bruno, ne dégaînez pas ici, vous êtes en vue de tous côtés et nous serons happés par les gens du roi. Remontons le Rhône et vous irez à terre.

— Cela seroit trop long, s'écria Rostaing, et s'élançant sur les rames, il navigua comme un démon, entraîna au milieu du courant les deux barques qui glissèrent comme une flèche devant Arles, et passèrent entre les récifs avec un bonheur inouï en se heurtant sans cesse au milieu de l'écume.

— Sainte Mère! disois-je à Bruno, nos deux coques sont ruinées; quel démon!

— Je suis la cause du mal, répondit le compère. Ce matin, une heure après ton départ, ce jeune homme est venu me demander si je n'avois vu passer aucun voyageur à cheval ou à pied. J'ai répondu que tu venois de

conduire sur le Rhône un grand monsieur, brun, jeune, de belle façon, et il m'a offert une pièce d'or pour vous poursuivre, disant que ton passager étoit un ami qu'il vouloit embrasser une dernière fois. S'ils se battent, ajouta Bruno, je m'en retournerai avec le survivant qui m'aidera à vaincre le courant, car il sera pressé de rentrer dans la ville du pape, et tu passeras la nuit chez ton beau-frère qui remontera demain le Rhône avec toi. N'oublie pas de jeter le mort dans le fleuve.

— Je préfère de m'en servir pour amorce, ai-je répondu.

— Ainsi, observa Piérin, tu songeois à tirer parti du cadavre d'un homme encore en pleine santé.

— Il faut bien que tout le monde vive.

— Et lequel des deux fut tué?

— Belle question! tu le vois couché sur la Camargue, où nous avons abordé.

— Je vois un corps; mais le corps de qui?...

— Je n'en sais rien.

— Frère, tu es fou.

— Non. A peine débarqués, nos jeunes gens se querellent en marchant:

— Je ne me battrai pas....

— Tu te battras!

— Si!

— Non!

— Si!.....

» Enfin le Cruentaz menace l'autre de le tuer sans défense. A ce mot, ce dernier se retourne et réplique:

— Dieu vous demandera un compte rigoureux de cette affaire. J'opposerai l'épée à l'épée pour vous empêcher d'être un assassin.

» Voilà des procédés! Ils continuèrent de piétiner dans les grandes herbes. Tiburce alloit le premier et ne trembloit pas. Parvenus sur ce gravier, ils jetèrent leurs chapeaux, leurs perruques, leurs habits et mirent flamberge au vent. Malgré toute sa fureur, Cruentaz ne touchoit pas le Tiburce, qui se

battoit avec un sang-froid inouï. Ils firent une pause et changèrent de place; car le terrain broyé enfonçoit sous leurs pas. Par malheur Cruentaz m'aperçut : sa fureur trouvant un nouveau prétexte, il courut vers moi en criant :

— Arrière, canaille !

» Et je n'ai osé, après cette poursuite, les regarder que de très-loin.

» Cependant j'ai compris que Tiburce refusoit de poursuivre la lutte; mais, tout à coup, il y eut une chose singulière. Sur quelques paroles de son adversaire, il ressaisit son épée, leva les bras au ciel, comme pour le prendre à témoin, et il attaqua Rostaing avec une impétuosité sans pareille. Je vis leurs lames se briser. Ils continuèrent à ferrailler avec les tronçons, et bientôt ils se prirent corps à corps : tous deux tombèrent, et je les ai perdus sous les goëmons. Puis ils se sont relevés tout bruns de sang, de boue, et mes yeux ont cessé de distinguer l'un de l'autre. Il n'y avoit plus qu'une masse et deux bras

agités qui frappoient. Ce bloc a croulé derechef, un seul point s'est dressé trois fois encore, une tête s'est montrée un instant, et je n'ai plus rien vu.

» Alors, je me suis dirigé vers Fourques, et avant de te rencontrer, comme j'allois opposer le dos à la rivière, je me suis détourné pour apercevoir les barques. Une seule étoit attachée, et sur l'autre qui démaroit, j'ai découvert deux hommes : le père Bruno, et sans doute le vainqueur.

— Quant au vaincu, poursuivit le pêcheur en remuant le cadavre, il est si défiguré, si boueux, si ensanglanté, que le diable en personne aura peine à le reconnoître. Ses cheveux sont collés sur son visage, ses yeux sont engorgés ; son nez, sa bouche, ne sont qu'une plaie : il est horrible.

— Qui le mangera ? les poissons ou les oiseaux ? demanda Piérin à son compagnon qui, penché sur le corps, le lavoit avec des touffes d'herbe.

— Ni les uns, ni les autres ! car... car il n'est pas mort.

A cette découverte, nos deux pâtres le poussèrent le nez dans le ruisseau et s'éloignèrent avec effroi.

— Que faire? le laisserons-nous ici?

— Fourau, il ne faut pas se mêler aux affaires des grands seigneurs; s'il en revient, nous pourrons être accusés....

— De quoi? Cependant, si c'est le Cruentaz, je ne me soucie guère de le secourir, il pourroit mal prendre la chose.

— Moi je ne le toucherai pas, les duellistes sont excommuniés, il faudroit se confesser de l'avoir rendu à la vie.

— Piérin, les grands seigneurs sont riches...

— Soyons donc charitables, et essayons de reconnoître ce faux mort.

Ils rebroussèrent chemin, retirèrent le visage du ruisseau où il étoit baigné, et ils virent que le blessé avoit essayé de boire. Ils ne pu-

rent néanmoins le reconnoître, ses vêtements même leur furent inutiles; car son adversaire, dans son trouble, avoit en fuyant emporté l'habit de Rostaing et le chapeau de Tiburce.

Au lieu de secourir le moribond, nos deux pâtres tinrent un nouveau conseil sur la décision à prendre à son égard. Il étoit cependant l'heure de se hâter; car le crépuscule étoit presque éteint, les macreuses blotties au bord des lagunes interrompoient leurs cris, le jour étoit si foible, que l'eau du ruisseau et le sang du blessé étoient confondus dans une ombre générale.

Un vent sec et glacial faisoit frissonner les roseaux de la Camargue, qui chantoient leur chanson pleureuse, et les serpents engourdis par le froid avoient déjà coulé leurs mille anneaux dans les vertes retraites.

X

Les Atrides provençaux.

—

Etendu sur un grand fauteuil, le marquis de Cruentaz exerçoit sa patience éprouvée par une attaque de goutte, et sa fille assise auprès de lui, s'étudioit à lui faire oublier

son mal. Placée dans l'embrasure d'une fenêtre, Hélionne, en causant, brodoit sur un canevas de satin un berger blanc et rose, dont les cheveux mordorés ruisseloient sur une veste vert-pomme. Mais, ni ce burlesque pasteur, ni les beaux rubans dont sa houlette étoit décorée, ni les moutons fabuleux dont il étoit circonvenu, ni les deux arbustes grotesques dont cette scène étoit encadrée, ne parvenoient à captiver son attention. Le vert se dégradoit par aiguillées sous ses doigts, le rose succédoit au ponceau, l'ombre se colloit contre le clair, et la réflexion n'avoit aucune part à ces labeurs. De temps en temps, l'ouvrière demeuroit inactive; elle écoutoit les bruits du dehors en attachant ses yeux bleus sur le plafond crevassé par la chaleur et nuancé çà et là par des bouffées de fumée, puis elle replongeoit l'aiguille dans le canevas en retenant un soupir.

Loin de permettre à ses inquiétudes de

paroître sur son visage, elle s'efforçoit, en fille habituée à lutter contre elle-même, de calmer l'anxiété d'un père dont les réflexions étoient décourageantes. Malgré cet effort d'une louable dissimulation qui constitue une partie du courage passif des femmes, Hélionne ne pratiquoit pas en réalité cette résignation dont elle savoit prendre le masque. Une mère mal guérie de blessures anciennes et secrètes, ne lui avoit pas enseigné à tenir son âme toujours préparée pour le sacrifice, toujours en garde contre l'émotion de la douleur, objet de la curiosité malicieuse du monde. De plus, ces tempéraments de la prudence s'allioient peu avec le cœur impétueux, avec le sang méridional d'Hélionne, et c'est pourquoi les déchirures intérieures la trouvoient mal disposée au silence.

Par une fatalité concevable, toutes les réflexions du marquis étoient dirigées vers ceux dont elle étoit occupée; il demandoit à chaque instant si Tiburce n'étoit pas rentré;

car il ignoroit le départ de son enfant d'adoption et les causes de cette retraite, trop douloureuses pour que sa fille les lui fît connoître.

— Eh quoi, murmuroit ce vieillard, mon second fils m'abandonneroit comme *l'autre*? Lui seroit-il arrivé malheur? Tu ne réponds pas....

— Soyez en paix, mon père; nous recevrons de ses nouvelles.

— Ses nouvelles!... Est-il donc assez loin de nous pour ne les pas apporter lui-même? Où est-il, où est mon fils?... Et *mon*... et *ton* frère? Je ne sais pourquoi je suis effrayé. L'autre soir, la violence de Rostaing....

— N'étoit pas plus grave que de coutume. Nous lui avions reproché sa mauvaise vie, et ce sujet, vous le savez, le met en fureur.

— Aussi, quelle audace! quand moi, son père (car après tout, je suis son père), je n'ose plus me permettre une seule observation!

—Si vous le redoutiez moins, il vous craindroit peut-être davantage.

— Tu en parles bien à ton aise. Je suis vieux, j'aime le repos, la bonne harmonie, et... et... s'il faut tout dire, je tremble de provoquer des emportements. Rostaing a dans les veines un sang... on reconnoît en lui les plus terribles de ses ancêtres. Dieu veuille épargner leurs descendants!

— Oui, je sais que par le monde...

— L'opinion publique est un poids insurmontable. O ciel! faut-il porter les péchés de ses aïeux! faut-il vous offrir des expiations séculaires! Et revêtant une sinistre pensée d'une forme puérile dont son esprit avoit pris l'usage, il ajouta avec un sourire :

—Te souviens-tu de cette clef de la Barbe-Bleue, dont la tache ne pouvoit être lavée?... Il est des choses fatales, des êtres prédestinés...

Il se tut, et sa fille, après quelques instants, désireuse de l'arracher à ses pen-

sées et trop accablée pour être adroite, lui demanda :

— A quoi songez-vous, mon père ?

— Je pense à la famille d'Agamemnon, répliqua le marquis d'un ton presque léger.

— Quelle bizarrerie! s'écria Hélionne en riant avec affectation.

— Sais-tu, lui fit observer le marquis, passant d'une idée à l'autre, avec cette mobilité particulière aux gens usés; sais-tu que Tiburce m'inquiète par sa manie des voyages? j'aurois voulu le rapprocher de toi.

Hélionne jeta un soupir, et, tressaillant, elle s'écria :

— Chut! j'entends des pas, c'est peut-être...

— Non, murmura le vieillard; non, c'est Clément qui descend la garde avec son balai. Un bon valet de chambre... vif, alerte, et puis, il est toujours content. Après tout, ma lionne, maugré de sa sauvagerie, Rostaing te porte une vive affection...

Hélionne rougit et murmura :

— Oui, mon père.

— Si je venois à vous manquer ; eh bien, il s'amenderoit peut-être, il seroit ton appui.

— Vierge sainte, l'effroyable pensée!

— Hum, la goutte n'est pas un brevet d'immortalité, et...

— Ecoutez, écoutez, interrompit la jeune fille ; je ne me trompe pas, on a soulevé le marteau de la porte... on monte l'escalier...

En effet, des pas fermes et mesurés se faisoient entendre, et par un instinct de coquetterie presque machinal, Hélionne rajusta son fichu, tandis que son père réitéroit un petit grognement d'impatience et appuyoit les deux bras sur ceux de son fauteuil pour se redresser et prendre l'attitude d'un homme dont l'attention se réveille.

Un valet ouvrit la porte et fit place sans annoncer :

— Est-ce *lui ?* demanda monsieur de Cruentaz dont le visage devint radieux. Et à la vue de Rostaing, l'éclair s'obscurcit et

le malade s'enfonça dans le fauteuil en murmurant :

Non..: ce n'est... c'est *lui.*

Contre son ordinaire, le fils de la maison avoit l'air exempt de soucis, et, satisfait de sa mine favorable, son père, qui remarqua sur son visage deux blessures à peine séchées, s'écria en souriant :

— Eh! mauvais sujet; te voilà balafré comme monsieur ton père...

—Bast! ne comparons pas un coup de griffe avec un coup de sabre. Bonjour, petite sœur. Il lui tendit deux mains dans lesquelles elle plaça les siennes avec terreur, mémorieuse de leur dernière entrevue; mais elle n'osa devant lui prononcer un nom qui représentoit toute sa pensée. Elle observa, elle attendit... une seconde est un siècle.

— As-tu vu notre Tiburce, aujourd'hui? demanda le père.

— Votre Tiburce, aujourd'hui? Non.

— Il a du sang sur le visage (pensoit Hé-

lionne). Votre blessure est profonde, ajouta-t-elle d'une voix tremblante.

— Soyez sans inquiétude, chère enfant; je me sens le mieux du monde.

— Quelle joie sinistre! murmuroit l'amante effrayée.

— Je suis tout ravivé par ton air gaillard, s'écria le marquis.

— L'épouvante me glace, articuloit sa fille à voix basse.

— Je suis las, j'ai fait du chemin, et je me sens en appétit.

— A la bonne heure! répliqua le père pour qui la sobriété de Rostaing, suite ordinaire de ses débauches, étoit un objet de contrariété. Te voilà sage comme tout le monde.

— Dieu! que s'est-il passé! se demandoit Hélionne, dont les alarmes étoient croissantes.

Le marquis agitoit de toutes ses forces une sonnette pour qu'on vînt servir son héritier.

— Préparez pour mon fils, dit-il au valet

qui se montra sur le seuil, préparez.... Qu'immolerois-tu bien à ta faim indomptable?

— Ce qu'il y a de meilleur! répliqua le jeune homme, en parcourant le salon à grands pas, rempli d'une joyeuseté tumultueuse.

— Tu as, ma foi, la face d'un bon vivant d'autrefois! reprit le vieux Cruentaz de plus en plus charmé. Je te l'ai dit souvent, mon ami, si une vie régulière.....

Il fut interrompu par les éclats de rire de Rostaing, et Hélionne, à la piste de ses mouvements, dominée par une angoisse terrible, murmuroit :

— Tout est perdu pour moi!

Il dardoit sur elle des prunelles d'une ironie implacable. La voyant pâle, terrifiée, il s'approcha d'elle, et d'un ton gracieux il dit:

— Qu'est-ce donc, chère sœur, qui m'aimez tant et... sans partage, vous avez l'air tout endormie...

Elle tressaillit, ébranlée par une voix inté-

rieure qui crioit dans sa poitrine : « Tiburce est mort. » Puis, incapable de supporter plus longtemps cet horrible supplice, elle fixa sur son frère des yeux scrutateurs, le toisa des pieds à la tête, et désignant du doigt une tache qu'elle vit sur son habit, elle agita les lèvres, et attacha une seconde fois sur ses traits des yeux qui vouloient une explication.

— Ah, ah ! s'écria Rostaing; je suis allé à la chasse, et c'est du sang de tourtereau.

— As-tu abattu quelque chose? demanda le marquis avec un sourire mêlé de doute et de bonhomie.

— Oui, morbleu, mon père; un tourtereau superbe... En doutez-vous, Hélionne? poursuivit-il, en tournant sur elle des sourcils froncés et une bouche riante; en doutez-vous?...

Sans plus attendre, il lança sur le parquet le chapeau qu'il avoit ramassé par mégarde sur le champ du combat, et autour duquel étoit roulée la plume noire que Tiburce portoit d'ordinaire, et il ajouta :

— Eh bien, mademoiselle ; reconnoissez l'oiseau par son plumage...

Tant d'espoir surnage encore au-dessus des pressentiments les plus aigus, qu'Hélionne, préparée à cette nouvelle, ne comprit cependant pas ces paroles sur-le-champ. Mais tout-à-coup elle frémit comme un lierre déraciné par le vent, sa bouche s'ouvrit pour exhaler un cri, et ce cri ne put sortir ; elle avança quelques pas, les mains roidies et tendues en avant, elle chancela, fit un geste comme pour se cramponner à quelque chose (à la vie, peut-être); puis ses yeux blanchirent, sa lèvre supérieure se contracta, sa tête se pencha en arrière, ses reins fléchirent, une longue respiration siffla dans sa gorge et elle tomba à la renverse.

En ce moment, on venoit appeler Rostaing à la salle à manger.

— Tant mieux, s'écria-t-il, je dévorerois des pierres !

Et au valet qui s'approchoit d'Hélionne :

— Ce n'est rien, dit-il; grimace, grimace... Et il s'en fut.

Cette catastrophe avoit été si rapide, qu'avant que le marquis de Cruentaz eût deviné la cause de la chute de sa fille, sa fille étoit morte.

Lorsqu'il apprit cet événement, Rostaing ne put cacher une stupeur à laquelle succéda une rage trop dominante pour laisser place aux regrets. L'heure du remords n'étoit pas venue... Une jalousie nouvelle et sans remède dévora son cœur, et cette preuve dernière de la tendresse excessive de sa sœur pour Tiburce, lui rendit presque odieuse la mémoire de cette jeune fille. « Comme elle l'aimoit ! » pensoit-il, et cette réflexion faisoit naître une fureur accrue par la soif d'une vengeance impossible désormais. Ainsi, nul sentiment tendre ne trouva accès dans cette âme abrutie,

où les affections elles-mêmes se pétrifioient pour ainsi dire sur le cœur et l'endurcissoient encore. Au lieu de se courber sous la douleur après ces scènes cruelles, il se leva transporté d'une énergie fébrile, il plongea sa vie en des excès si multipliés, qu'il ne lui resta plus ni le loisir de penser, ni le temps de dormir. C'étoit chose horrible à voir que sa tristesse au milieu des orgies où il se précipitoit sans plaisir, sans restriction; et, ses amis eux-mêmes, libertins criblés de dettes et de crimes, abrités par les saints remparts d'Avignon contre la justice des parlements voisins, étoient effrayés, quand au milieu de leurs éclats de rire, la voix sépulcrale de Rostaing commandant le silence, noircissoit leurs folles joies en disant:

— Je trouve qu'on ne s'amuse plus...

Chacun alors lui prouvoit que la vie étoit rose, le ciel bleu, le soleil vif, les femmes enivrantes; et lui, fronçant les sourcils, frappoit du poing sur la table, buvoit à longs

traits et retomboit dans son apathie. Bientôt, l'esprit taciturne les absorbant tous, ces jeunes gens s'entredisoient :

— Cruentaz a le démon dans le cœur ; il souffle une sombre vapeur sur nos plaisirs.

Cependant, il étoit inventif en matière d'indignités. C'est lui qui toujours, au moment où ses compagnons se disposoient à se séparer, proposoit, pour les retenir, quelque joyeuseté infâme, dans l'espoir d'une distraction que lui seul ne trouvoit pas. Les projets capables de dégrader, de compromettre des femmes, le faisoient sourire ; il y encourageoit ses complices et contemploit d'un œil satisfait les victimes, mais tout se bornoit là pour son propre compte. Chaste de corps autant que roué d'esprit, à peine parloit-il aux plus belles et d'un ton saturé de mépris et de froideur. Son indifférence pour le sexe entier étoit poussé jusqu'à l'aversion et le rendoit un objet d'effroi. Si même, au milieu des fêtes de chaque nuit, un peu du cœur perçoit

au travers de la débauche, si le moindre sentiment humain osoit surnager, la morosité de Rostaing redoubloit, se pénétroit de colère, et le poussoit à quelque brutalité. Les confidences de l'amour malheureux le trouvoient dédaigneux et incrédule, celles de la passion satisfaite, furieux avec tristesse, et on eût dit qu'un instinct le poussât à souhaiter que l'enfer dévorât le cœur d'autrui.

Sur toutes choses il redoutoit le sommeil et il le chassoit à force de spiritueux et de fatigues. Aussi, ses yeux creux qui flamboyoient au milieu d'une face maigre et cuivrée, lui donnoient-ils un air étrange. Il étoit rare qu'il parût à l'hôtel de Cruentaz; car il fuyoit les lieux où il souffroit, sans fouiller dans les raisons de ces malaises où nulle sensibilité n'étoit mêlée, et qui se composoient d'un ennui insurmontable, d'un ennui amer au lieu d'être fade. Combien son existence différoit de celle du marquis son père!

Seul, au fond de sa maison, soupirant après

son cher Tiburce, Ganges le Balafré mêloit aux idées religieuses la terreur du fatalisme. Préoccupé des destins de sa race, de la vindicte céleste et des menaces de l'impitoyable Dieu de la Genèse, il évoquoit le souvenir du marquis de Ganges, de ses complices, de sa victime, et dans son épouvante, il confondoit l'histoire d'OEdipe avec sa propre histoire. Semblable à ces criminels sanctifiés par le remords et les tortures, il attendoit le supplice comme le moment d'acquitter une dette, et sans trembler en face de la grande expiation à laquelle il croyoit sa race vouée tout entière, il courboit son front et ne regardoit pas sur quelle tête le bras vengeur alloit s'appuyer. Ce vieillard, depuis sa jeunesse, avoit été si rudement ébranlé par la Providence, de si épouvantables récits avoient gravé dans sa mémoire l'image de ses ancêtres, il lui avoit fallu tant de religion pour surmonter la superstition de la fatalité, que la mort soudaine de sa fille ressuscita des ombres

abattues, et qu'il considéra le coup qui l'avoit frappée comme la foudre qui fit périr Ajax, ou comme la flamme qui engloutit Abiron. La mort d'Hélionne avoit été si rapide que, ni lui, ni ses domestiques, n'avoient pu en deviner la cause, et l'on est forcé d'attribuer au Ciel ce qui surpasse l'intelligence. Aussi, dans les rares entretiens qu'il eut avec son fils depuis cet événement, il ne cessoit de lui parler de Tiburce et de se plaindre d'avoir été délaissé au jour des épreuves par l'enfant qu'il avoit élevé. Soit que ce nom, prononcé avec amertume et tendresse, éveillât chez Rostaing la jalousie ou la justice, il répondit un jour au marquis :

— Tiburce ne vous a point abandonné, il est mort,... mort comme d'Onis et... les autres, parce qu'il aimoit ma sœur.

A cet aveu, le Balafré ressentit une légère secousse, il ferma les yeux durant quelques minutes, et quand il les rouvrit, la plus profonde apathie y étoit lisible.

— Ah ! murmura ensuite le vieillard ; lui aussi, déjà ! il n'étoit pas de la famille, cependant... Tout jeune... c'étoit le frère de ma fille...

— Et moi ? s'écria Rostaing, en serrant les poings.

— Toi, repartit le père sans s'émouvoir ; toi, notre bourreau... et le tien ; toi le glaive, hélas ! et la victime. Rostaing, malheur à celui qui disparoîtra le dernier, le fond du calice sera amer, malheur à qui le boira. Pour moi, je suis tranquille, j'ai épuisé les craintes et l'espérance.

— Oh ! repartit le jeune homme en ricanant, le calice est vaste. J'ai beau à m'efforcer de le mettre à sec, il n'a pas de fond. Vous, père, vous boiriez le Rhône et la Durance ; la douleur vous est bonne et vous engraissez à faire plaisir.

Il est vrai que plus le marquis se détachoit de la vie, plus ses formes devenoient épaisses. Malgré la morosité de son caractère, la mol-

lesse de ses chairs, la lividité de ses joues sous lesquelles on ne soupçonnoit plus la circulation, il prenoit un embonpoint, une insouciance inconcevables. Son fils le voyoit peu, tout l'éloignoit de cette maison où régnoit le silence, le silence ennemi de Rostaing lancé à la poursuite d'un fracas perpétuel, de Rostaing qui occupoit son oisiveté à contempler des voluptés que ne pouvoit partager son cœur combattu par d'ignobles habitudes, et par une mélancolie digne de la plus grande passion. Comme cette vie débordée lui étoit devenue indispensable, il y plongeoit avec lui ses compagnons durant plusieurs jours, et tout ce qui peut épuiser un homme, lui faire oublier l'âme en tuant le corps, étoit mis en œuvre. Mais la constitution de Rostaing résistoit, comme s'il eût été de fer.

Cet homme ne mangeoit plus, les liqueurs excitantes avoient remplacé le sang dans ses artères; il ne dormoit jamais, un mélange

indicible d'inquiétude et d'ennui le dévoroit, et il ne pouvoit mourir.

Un jour qu'il rentroit chez lui après une semaine d'absence et d'insomnie, agité par la fièvre, abattu par la fatigue; en pénétrant dans la rue où s'élevoit l'hôtel de Cruentaz, il aperçut de loin la queue d'un cortége qui tournoit l'angle d'une place. Des sons de cloches remplissoient les airs et vibroient dans sa tête ébranlée. Les deux battants de la porte du logis paternel étoient ouverts et des hommes noirs, grimpés sur des échelles, arrachoient du mur des clous à crochets. Rostaing s'avança... partout le silence. Deux tréteaux étoient déposés au milieu du vestibule, et comme il s'apprêtoit à questionner la vieille camériste de sa sœur, cette femme, qui descendoit l'escalier, le salua, lui remit entre les mains un trousseau de clefs, essuya des larmes et dit :

—Monsieur le marquis, j'ai servi votre sœur et votre père jusqu'à leur mort, ma tâ-

che est remplie. Vous voilà seul dans cette maison où je vous ai vu naître, où je suis restée la dernière pour vous en remettre les clefs. Mes maîtres ne sont plus, je n'y rentrerai jamais.

Le jeune marquis de Cruentaz demeura immobile au bas du grand escalier; il jeta les clefs dans sa poche, posa un pied sur la première marche, et l'écho répéta le bruit de son pas. Il crut entendre les voix de ceux qui avoient habité entre ces murailles, et sa mémoire leur rendit la vie qu'il leur avoit ôtée. Sans avoir le courage de pénétrer dans les appartements, il rebroussa chemin en murmurant:

— Demain, je prendrai possession; demain...

Il sortit sans fermer les portes, tant il étoit troublé, et il se hâta d'aller chercher l'oubli, l'assurance parmi ses compagnons d'ivresse.

— Mon père est mort, leur dit-il...

Aussitôt ces libertins, spéculant d'avance

sur l'accroissement de ses richesses, le félicitèrent avec des cris de joie. Mais Rostaing ne devoit plus les écouter; il pensoit à sa sœur... Ses yeux contemploient la terre, et il murmuroit :

— Tant de jeunesse... tant de douceur!...

Vingt éclats de rire accueillirent cette réflexion incomprise.

— Quelle oraison funèbre pour un père!

— Elle étoit si belle!!!...

— Es-tu fou, Rostaing? eh! mille diables, le respectable marquis a ba...

Soudain Cruentaz sortit de sa rêverie, il jeta sur ces indignes amis un coup d'œil plein de rage, les menaça du geste, entr'ouvrit la bouche, et près de parler, songeant à ce qu'il alloit dire et profaner, au sentiment qu'il alloit trahir, au secret qu'il alloit perdre, à celle qu'il alloit nommer, il s'élança hors de la salle en retenant des cris.

Où trouver un désert assez muet, une ro-

che assez sauvage, une plage assez vaste, assez solitaire, assez grande pour cacher pour contenir la désolation excitée tout à coup dans ce cœur longtemps fermé! Partout des hommes, partout des spectateurs, en tous lieux des juges. Le misérable franchit les rues, les places, les carrefours, rapide comme une ombre et serrant de ses deux bras une poitrine qui vouloit se rompre. Arrivé sous les remparts, le silence l'effraya; il franchit le Rhône, traversa la Bertalasse, pour fuir le silence; il parcourut cette île pour s'éloigner du bruit des hommes, et enfin, sur l'autre rive du fleuve bouillonnant contre des récifs, au milieu du fracas de la nature, il laissa éclater son désespoir. Là, tandis que la voix du Rhône remplissoit l'atmosphère, la voix de Rostaing jeta sur les flots le nom de sa sœur, ce nom qu'il n'avoit jamais prononcé *depuis*... Ce nom, il le cria de toutes ses forces, comme un enfant crie celui de sa mère. Ses amis étoient oubliés, sa vie n'étoit

plus même un rêve, Tiburce, d'Onis, tant d'autres n'étoient pas même des regrets; son père mort depuis peu d'heures, n'obtenoit pas un souvenir. Une douleur, une affection remplissoient ce cœur et le dévastoient. Le marquis, en mourant, avoit éclairé cette âme d'une sinistre lueur, Rostaing venoit seulement de comprendre que sa sœur étoit morte, et les regrets suspendus, amoncelés en lui, ces regrets tardifs s'exhalant à la fois, le déchiroient au passage. Impossible de les comprimer! l'envie, la débauche, la haine, toutes ces barrières étoient tombées, les voiles étoient rompus, et ce malheureux mesuroit l'étendue de sa perte.

Jamais douleur ne fut plus poignante, plus démesurée! Rostaing, cet homme sans larmes, rugissoit comme un lion, son cœur bondissoit dans sa cage de fer. Il frappoit sur sa poitrine et se rouloit sur le sable comme un serpent coupé; il appeloit de toutes ses forces cette sœur adorée, et mordoit avec fureur la

terre qui l'avoit engloutie; il la lui redemandoit ! Au fleuve insouciant, aux rochers battus par les vagues, aux nuages du ciel, aux pâtres du voisinage, il demandoit Hélionne, Hélionne, sa sœur!

Un besoin insatiable d'activité s'empara de lui; il courut, il courut, franchit le fleuve, tourna autour des collines couronnées par Villeneuve et Saint-André, et gravit les chemins les plus escarpés, souriant et poussant des sanglots. Il erroit ainsi comme une ombre criminelle, cherchant à se fuir lui-même, à tuer la pensée dans son corps, à épuiser un reste de forces qui multiplioit son supplice et triploit l'énergie de sa passion.

Le remords n'étoit pas encore éveillé......

A la nuit tombante, une porte ouverte se trouva devant lui, il la dépassa : c'étoit celle de l'église des Chartreux de Villeneuve. Plus loin, il trouva des corridors, une cour, il s'y promena; un cimetière, il marcha sur les tombeaux sans savoir si c'étoient des tom-

beaux. Egaré dans le cloître, il voulut en sortir et les portes s'étoient refermées derrière lui. A la fin, la vigueur de ses tourments diminua; épuisé par ses longues veilles, exténué de lassitude, terrassé par tant d'émotions, il tomba, et soit par l'accablement du sommeil, soit par suite d'une foiblesse, il perdit l'usage de ses sens...

Le soir de ce même jour, un personnage qui venoit de remonter le Rhône depuis la Camargue, ayant débarqué sous Avignon, y entroit par la porte de l'Oule et se dirigeoit seul vers l'hôtel de Cruentaz. C'étoit un homme jeune, maigre, et dont la pâleur contrastoit avec l'éclat d'une cicatrice vermeille.

Parvenu en face de la maison du feu marquis, cet homme à l'air mélancolique soupira, contempla des croisées qu'il paroissoit connoître, sourit comme à l'issue d'un mauvais rêve, ou à l'approche d'une joie long-

temps espérée, et avec la physionomie radieuse d'un fils prêt à retrouver son père, d'un amant qui va revoir une amante chérie, il traversa la rue.

Son étonnement, sa sérénité, prouvoient son ignorance des événements survenus dans ce logis. Mais, comme son impatience, assez vive pour rendre l'énergie à son corps débile, exténué, ne lui permettoit pas de longues réflexions, il pénétra dans l'hôtel d'où personne ne le vit ressortir.

XI

La Sainte-Rose.

—

Cent quinze ans avant l'époque où se sont passés les faits que nous racontons, c'est-à-dire en 1658, six personnes étoient réunies sous des tilleuls dans la cour du petit cou-

vent des Carmélites, à Villeneuve. Quatre d'entre elles se dirigeoient vers la porte, et la supérieure de cette maison, dépendante de celle d'Avignon, remettoit entre leurs mains une jeune personne d'une rare beauté de qui elle paroissoit se séparer avec peine. L'attendrissement étoit partagé, et pour retenir quelques larmes sur les bords de ses longs cils, pour ramener le sourire sur ses lèvres petites, vermeilles, d'un modelé suave et délicat, pour ne point contracter les courbes gracieuses de deux sourcils adorables, ce bel ange rendu au siècle étoit forcé de tourner souvent ses grands yeux sur un cavalier séduisant comme l'amour qu'il lui avoit inspiré. Le soleil de juillet, qui versoit des rayons d'or sur ce joli couple, faisoit éclater la nuance des *faveurs* dont le jeune seigneur étoit chamarré, rehaussoit l'incarnat de ses joues à peine duveteuses et la blancheur de ses dentelles de Malines.

Ces deux enfants étoient doués d'une grâce

si incomparable, que deux gentilshommes et une dame qui les escortoient, ne pouvoient se lasser de les contempler et d'applaudir à la fortune qui alloit unir leurs destinées. Rien d'enivrant comme cette fiancée dont la physionomie vive étoit tempérée par la douce mélancolie du bonheur, si ce n'est la gentillesse avec laquelle, penchée vers la supérieure, et la main dans les siennes, elle lui offroit, comme gage d'affection, un grand tableau, chef-d'œuvre de Mignard. Elle y étoit représentée sous l'austère habit de religieuse, jetant un sourire plein de malice innocente et portant dans le pli d'une robe de bure soulevée par ses petits doigs effilés, des touffes de roses qu'on oublioit d'admirer.

Or, écoutez comment l'avenir réalisa ses promesses flatteuses.

Neuf ans plus tard, la jeune femme qui suivoit ce cavalier dont les attraits presque féminins étoient animés par une émotion

qu'il faisoit partager à ses deux frères, étoit égorgée par eux, par lui; des lèvres divines se tordoient violacées par le poison, le couteau étoit plongé douze fois dans ce beau corps précipité par une fenêtre, et le monde frémissoit au récit de cette exécrable aventure.

Hélas! loin de pressentir son affreux destin, la jolie religieuse s'étoit réjouie d'échanger l'amitié de ses sœurs les Carmélites, contre l'amour d'un beau fiancé qui se nommoit LE MARQUIS DE GANGES.....

Le portrait de cette malheureuse femme, qui sourit encore aujourd'hui comme le modèle sourioit avant son mariage, demeura longtemps exposé au milieu des patrons et des bienfaiteurs du couvent. Mais les Carmélites ayant vendu leur maison de Villeneuve aux Chartreux, la belle nonnette dont le nom étoit oublié, replacée sous le nom de *Sainte-Rose* dans un vaste corridor, devint

l'objet de la vénération, des soupirs peut-être de plus d'un moine *.

C'est au pied de cette image que Rostaing, dernier rejeton d'une race dont *Sainte-Rose* étoit la mère, étoit venu s'endormir, accablé de fatigue et du fardeau d'une destinée qui pesoit tout entière sur sa tête. Il étoit là, prosterné comme l'expiation, au pied de la victime. Sa face maigre, sillonnée, contrastoit avec le visage de la marquise où rayonnoit éternellement le rire de l'innocence.

Le sommeil de Cruentaz fut long, fébrile. Pesant d'abord et profond comme le néant, il s'éclaira peu à peu d'une vie étrange et lugubre. Notre âme est-elle criminelle ou endolorie dans ce monde, elle court, dans celui des songes, se heurter contre les fantaisies

---

* Ce portrait se voit encore aujourd'hui à Villeneuve-lez-Avignon. Il est placé à côté de sa copie de même grandeur, dans la salle humide de l'administration de l'hôpital, où le temps achève de le détruire avec d'autres tableaux assez précieux.

les plus monstrueuses. Il est des pèlerinages de l'imagination, plus douloureux que les supplices les plus rudes, et les visions qui se présentent alors causent des angoisses tellement au delà de l'humaine conception, qu'elles font croire à l'enfer et donnent un avant-goût de ses tortures. Ce corps immobile étoit rempli de tourments et l'âme n'y tenoit plus que par la douleur. Elle erroit sur des pays dévastés, entrevoyant sous des proportions gigantesques des gnomes menaçants, hideux, milliformes, dont la présence, semblable à celle de Méduse, convertissoit le sang en poison dans les artères. Ces fantômes se tordoient, rouges, noirs, phosphorescents; leurs yeux, luisants comme des fournaises, pénétroient dans le cœur de Rostaing et le brûloient. Vouloit-il fuir, les pieds s'attachoient; crier, la gorge étoit de marbre; lutter, les bras étoient paralysés... D'invincibles puissances le lançoient dans l'espace du haut d'un précipice de cent mille

coudées, et il rouloit à perdre haleine dans une atmosphère ténébreuse, au fond de laquelle rugissoient des voix pleines de fureur et de moquerie. Et ces objets impossibles, extravagants, lui sembloient vrais, lui sembloient naturels.

Tantôt des montagnes devenoient vivantes à son approche, tantôt du sein des lagunes de la Camargue, d'horribles animaux surgissoient de tous côtés. Ils disparoissoient bientôt, et sur les bords, il ne restoit qu'une forme humaine, qui se reproduisoit à chaque place où se fixoit la vue. Puis, c'étoient des constructions inouïes, une architecture diabolique; des cryptes, des caveaux, des galeries, remplis d'échos et de ténèbres; de sombres nefs aux cintres desquelles pendoient des clefs en chair palpitante qui pleuroit des gouttes de sang sur une mare où elles tomboient avec un bruit monotone...... Et à toutes ces visions, une terreur invincible, croissante, une mort de chaque se-

conde, moins l'insensibilité. Et, chose abominable! dans ces folles illusions, sous ces formes atroces, monstrueuses, Rostaing reconnoissoit toujours sa sœur. Elle apparoissoit d'abord attrayante et lointaine; il s'approchoit enivré de joie, et l'image se contournoit, devenoit énorme, grotesque, pleine de feu, de cendres, et pourtant c'étoit toujours elle.

Ecoutoit-il ses pleurs, ils se changeoient en mugissements, et l'âme se brisoit partagée entre l'horreur et la tendresse. Quelquefois le supplicié se sentoit transfiguré, et le dégoût que lui inspiroit la laideur retomboit contre lui-même. Puis, il dormoit, et dans l'ombre, un être malfaisant promenoit avec lenteur sur son corps une tiède haleine et des mains d'un velouté, d'une fraîcheur infâmes.

Le Rhône lui apparut ensuite, vautrant sur des contrées stériles son corps de deux cents lieues. Reptile immense, le fleuve s'avançoit précédé de deux yeux flamboyants

comme des soleils, qui poursuivoient l'infortuné et se montroient sans cesse à ses regards. La pensée d'Hélionne étoit bizarrement enchâssée dans cette fabuleuse apparition. Il la retrouva encore sur la mer où il fut entraîné parmi des tempêtes horribles. Les vagues perçoient la nue, et les flots lançoient la tête de sa sœur au-dessus de leur écume. Oh ! qu'Hélionne étoit belle, pendant qu'il la voyoit se noyer ainsi mille fois sans pouvoir la secourir!

Et comme il la suivoit, des lignes noires se mirent à s'entre-croiser dans les airs d'une façon terrifiante; des êtres immondes, larmoyants, soulevèrent leurs têtes au milieu d'une forêt de croix blanches, et l'un d'eux ayant planté ses doigts crochus dans l'occiput de la victime, elle fit un bond si violent, que le corps, ébranlé par une douleur nerveuse, reprit son activité; et Rostaing s'éveilla.

La dernière fantaisie du cauchemar avoit

été jointe à une sensation réelle, et le jeune marquis porta les deux mains sur son front qui lui sembla serré dans un cercle de fer. Il promena ensuite sur les parois du lieu où il se trouvoit, des yeux hagards préparés à de lugubres spectacles, et ces yeux rencontrèrent le portrait de la marquise de Ganges....

Non, les spectres les plus ignobles avec leurs formes anguleuses; non, les bruits les plus terribles, les voix les plus menaçantes, les chimères les plus redoutables; non, les monstres les plus inouïs qu'ait jamais enfantés l'imagination en délire, n'avoient pas ébranlé l'infortuné d'une manière aussi complète que le fit ce tableau soudainement apparu! Survenant après une multitude de hideuses figures, cette figure angélique de la marquise de Ganges causa à celui qui la voyoit, une épouvante nouvelle. Le sourire

attaché par le peintre à ce gracieux visage, tombant sur un esprit morose et préoccupé d'évocations sinistres, lui parut d'une ironie mordante, acérée, impitoyable. Il voulut s'empêcher de contempler le portrait, mais une puissance invincible l'y ramena; le portrait le poursuivit du regard dans tous les coins, et comme Rostaing entrevoyoit déjà partout sa sœur, la plus aimée de ses victimes, il cessa de comprendre que cette peinture étoit une peinture, il la crut vivante, et il se prosterna devant le fantôme. Cette image de jeune femme, unique dans ses visions, pénétrant dans sa pensée où Hélionne existoit seule, un déplacement eut lieu dans sa raison, une hallucination s'en empara, il fut persuadé que sa sœur venoit de se montrer devant lui, et dès cet instant, cet être chéri ne s'offrit à ses souvenirs que sous les traits, que sous l'habit religieux de la *Sainte-Rose* et armé du perpétuel sourire de la marquise de Ganges.

Alors, éperdu devant cette toile animée, il poussa des cris, et pénétré jusqu'à la moelle des os d'une frayeur de criminel, il demanda grâce, il implora merci d'une voix éteinte, en tremblant de toute sa foiblesse. Après un spasme douloureux, il souleva ses paupières... Sa sœur rioit toujours, et l'épouvante s'empara du misérable. Il se releva, et depuis cet instant, la mémoire d'Hélionne, qui eût été consolante pour un innocent, devint pour le coupable une persécution sans relâche. La tendresse fut étouffée par la peur, et cette douce physionomie tourmenta comme un implacable tyran le jeune marquis de Cruentaz. Ainsi, le chef de la maison de Ganges servoit d'instrument au Ciel pour châtier son dernier neveu. Dès qu'il eut la force de fuir ce lieu maudit, Rostaing s'éloigna; mais il emportoit avec lui son supplice; la religieuse le précédoit en souriant et jonchoit son chemin de roses ensanglantées. A la vue de cet insensé, les moines stupéfaits se

signèrent, lui ouvrirent les portes, et Cruentaz continua sa route à travers la campagne, retrouvant sa sœur contre les rochers jaunâtres qui environnent Saint-André, dans les eaux bleues du fleuve, sur les remparts d'Avignon, au sommet des nuages, partout! Elle étoit dans son cœur.

Sans choisir son chemin, sans former aucun projet, il rentra en ville, et l'habitude, son seul guide, le conduisit à son hôtel, où il s'introduisit à la hâte, tant le besoin de se cacher aux hommes le maîtrisoit tout à coup.

A l'aspect de cette maison de son enfance, une sorte de recueillement le saisit, la tristesse accoutumée reprit son empire, et bien qu'il ne se rendît compte de rien, les objets extérieurs lui imprimoient une gravité paisible, tandis qu'il montoit l'escalier. Arrivé aux appartements, il y erra quelque temps, la tête baissée, les deux mains enfoncées dans les poches de son habit, comme un homme

absorbé par la méditation. Le vent s'engouffroit dans ces grandes pièces dont les portes, enlevées la veille pour la cérémonie funèbre, n'avoient pas été rajustées, et dont les vitres étoient çà et là brisées depuis l'incendie. Lorsque le marquis rencontroit des boiseries à demi brûlées, des plafonds fendus, du plâtre détaché, ou des tentures noircies, il les examinoit un instant; mais rien n'indiquoit en lui le souvenir de la cause de ces désastres. Toute une portion de sa vie étoit oubliée.

Il y eut une chambre où il s'arrêta comme pétrifié, celle où avoit vécu sa sœur jusqu'à la nuit du feu. Le châssis des fenêtres étoit rompu, la bise d'automne avoit jeté sur le parquet des feuilles sèches qui rouloient pêle-mêle avec des bribes de papier. Sur un meuble en chêne incrusté d'enroulements dorés, un pan de boiserie détaché du mur s'inclinoit à demi comme un feuillet de livre soulevé par le vent. De cet endroit, Rostaing

dirigea la vue sur le plafond où se voyoit une fente noire, profonde, aux bords de laquelle pendoient de longues dentelles d'araignées, balancées par les courants d'air. Il régnoit dans ce lieu un silence, une désolation, une senteur de fumée refroidie, un parfum de noblesse et de ruine, dont rien ne sauroit exprimer l'effet.

L'héritier de ce domaine abandonné se détourna : un ciel de lit avec ses rideaux lacérés surmontoit les restes d'une couche jonchée de cendres, de pailles à demi grillées, et sur laquelle on distinguoit à peine la nuance de la courte-pointe, entortillée avec les couvertures. Contre le mur, une croix blanche, ombrée par l'ulmine et surmontée d'un clou, faisoit reconnoître l'endroit où la belle Hélionne avoit appendu son crucifix.

D'étranges illusions s'étoient emparées de Rostaing; car un éclair de gaieté se fit jour sur son visage, et il s'en fut soulever un des rideaux. Mais, à peine l'eut-il touché, qu'il

recula en passant la main sur ses paupières; ensuite, il se rapprocha, comme pour écouter; et les yeux béants, le cou tendu, les lèvres pâlies, les cheveux dressés, il écarta une seconde fois le rideau, le retint un instant suspendu, puis, subjugué par un mélange d'horreur et de surprise, il s'éloigna pas à pas, en retenant des cris dans sa gorge trop foible pour les exhaler.

Sous les rideaux de sa sœur, sur ce lit dévasté, Rostaing avoit vu... un cadavre.

Et comme il cherchoit la force de douter, un des pieds du lit qu'il avoit achevé d'ébranler, céda; les matelas s'inclinèrent en avant, et soumis à leur mouvement, le corps mort, se mouvant avec lenteur, tourna du côté de Cruentaz une face blême et mutilée.

A cet aspect, Rostaing se précipita vers la fenêtre brisée, pour demander sa raison à la lumière, aux arbres et au soleil, cet ennemi des visions et des terreurs fantastiques. Mais

l'astre fortifiant, loin de lui donner courage, lui sembloit épouvanté, et son flambeau augmenta encore la terreur du malheureux, en lui faisant retrouver dans ce cadavre les traits de Tiburce, mort à la Camargue. Comme la succession d'incidents qui avoit rendu à ce malheureux jeune homme assez de vie pour venir mourir où sa sœur d'adoption étoit morte, étoit impénétrable pour celui qui croyoit l'avoir tué, Rostaing, dont la tête se trouvoit ébranlée, crut voir un spectre. Le grand jour doubla son effroi en diminuant ses doutes. Pensant aux vengeances célestes et baigné d'une froide sueur, il s'élança loin du lit en s'écriant :

— Grand Dieu ! les verrai-je tous ainsi se redresser devant moi ? Tiburce, Tiburce ! Bartas, d'Onis et les autres ! tous ceux que j'ai tués, tués !... moi j'ai tué !

La frayeur, ce cri du sang, sorti de sa bouche, la vue du cadavre de Tiburce, toutes ces horribles choses s'entre-choquant dans

son esprit, il crut voir apparoître ses victimes. Il passa de raison à démence, avec le sentiment douloureux de cette métamorphose et une impuissance absolue de lutter contre elle. En vain essaya-t-il de sortir de cette chambre fatale, la porte étoit perdue ; en vain voulut-il, tel qu'un malheureux qui se cramponne aux rochers sur le versant d'un précipice, se raffermir par le son de sa propre voix, il n'avoit plus de voix. Il demanda encore une fois au soleil de le rassurer ; mais le rayon dévorant sa prunelle, lui montra les ténèbres au fond de la lumière. Quand il s'arracha de cette contemplation dangereuse, un bourdonnement eut lieu dans sa tête, ses yeux étoient voilés, et derrière le nuage qui sautilloit devant lui, il entrevit (objet épouvantable !) la figure sereine de la marquise de Ganges, qui s'avançoit sous sa robe de Carmélite et précédée de son terrible sourire.

— Ma sœur, ma sœur ! s'écria le sup-

plicié ressaisi par son illusion du matin.

Et il se tordit comme un vermisseau sous ce regard d'une abominable douceur. Maîtrisé par une volonté inconnue, il ne put se détourner du fantôme qui séchoit dans son cœur les tendres sentiments qu'Hélionne y avoit laissés.

— Ma sœur, cria-t-il; va, va-t'en, je te hais; ta vue me fait mourir!

Il est certain que sa terreur (la plus irrésistible des tortures) étoit poussée jusqu'à la folie, et que nulle vigueur ne pouvoit résister à une démence aussi outrée; mais le Ciel ne comptoit pas borner là ses châtiments; il jeta dans cette âme, comme un remède cruel et plus âpre que le mal, une lueur de vérité. Les jambes du condamné fléchirent, il se reconnut une seconde, tomba sur ses genoux, et son front toucha le parquet.

Cet homme orgueilleux la veille, ce meurtrier sans foi, sans Dieu, sans crainte et sans

merci, étoit terrassé; le vieil homme étoit fini, l'expiation venoit de commencer;

Il prioit.....

XII

L'étisie du remords.

—

La mort du marquis de Cruentaz n'avoit pas fait grand bruit dans Avignon où il avoit mené une existence assez retirée; mais cet incident concentra l'attention sur l'unique

héritier de cette famille. Or, l'objet de cette curiosité lui manqua. Rostaing avoit disparu, et depuis le lendemain des obsèques de son père, où il avoit traversé la cité d'une manière folle et scandaleuse, on ne l'avoit rencontré nulle part.

Aucun des anciens compagnons de ses débauches ne pouvoit en donner des nouvelles, et les habitants de la ville du pape se livrèrent à des dissertations sans fin sur cette étrange maison qui avoit passé devant eux, ténébreuse et inconnue. Des rumeurs sourdes jusque-là devinrent éclatantes, des faits à demi oubliés furent exhumés à la charge du jeune Cruentaz, des épisodes sinistres s'accréditèrent. Tant de gens s'indignèrent tout à coup des déportements de ce gentilhomme dès qu'ils eurent cessé, que le vice-légat se détermina à enjoindre au commandeur des troupes romaines de faire arrêter le marquis de Cruentaz en son hôtel.

Le populaire, qui jamais n'avoit osé péné-

trer dans cette maison aussi vénérée que jadis celle du diable de Vauvert, s'attroupa dès le matin et attendit avec impatience l'issue de l'affaire. Or, les hommes d'armes n'ayant trouvé qu'un corps méconnoissable, au pied d'un lit, ne manquèrent pas de reconnoître ces restes pour ceux de Rostaing, marquis de Cruentaz ; ils dressèrent procès-verbal de sa mort, et on le fit inhumer sans bruit. Mais comme les êtres auxquels se cramponnent les superstitions du vulgaire meurent difficilement, des gens prétendirent avoir découvert Rostaing à minuit, au pied de Saint-Agricole ; d'autres l'avoient vu contempler le Rhône du haut du rocher des Dons, ou du pont Saint-Benezet. Une femme avoit un soir aperçu un homme agenouillé dans le cimetière, et elle avoit bien reconnu le feu marquis. Des bateliers certifioient qu'il s'étoit promené dans la Camargue, un crucifix sur la poitrine. Il erroit les soirs, disoit-on, autour des Chartreux de Villeneuve et il disoit

sa prière à la croix du chemin. Chose bizarre ! chacun le rêvoit religieux. Mais comme rien de positif ne vint à l'appui de ces histoires, elles perdirent leur intérêt peu à peu, et l'on s'entretint de la maison de Cruentaz rarement, avec cette indifférence qui précède l'oubli. . . . .
. . . .

.....Six mois s'écoulèrent : M. d'Onis (le frère de celui que Rostaing avoit jadis tué) se trouvant depuis peu de jours à Rhodez, où l'avoient appelé des affaires de succession, une vieille lui remit une lettre au bord de l'Aveyron où il se promenoit, et l'exhorta à la lire sur-le-champ. « Une personne, qui avoit vu passer monsieur d'Onis sous sa fenêtre, lui écrivoit pour le supplier, avec d'humbles instances, de se rendre, vers huit heures du soir, à un logis dont la situation étoit bien indiquée : c'est là qu'il devoit apprendre les motifs et le nom de l'auteur de cette requête. »

Dès que la nuit fut tombée, notre gentilhomme, curieux d'aventures comme un capitaine de chevau-légers, se dirigea vers la cathédrale, tourna sur la gauche, entra dans la rue des Hebdomadiers, fit quelques pas dans ce cloaque désert, étroit, tortueux, et s'arrêta, après un court examen, devant une

maison basse (la cinquième à droite), dont les murs jaunâtres, suants, dont les abords ignobles et sinistres inspiroient le dégoût. Son étage unique étoit écrasé par une toiture énorme, surmonté de deux cheminées rectangulaires qui s'inclinoient tristement comme deux tombes sur une terre affaissée. Au rez-de-chaussée étoit une fenêtre aussi large que haute, garnie d'un volet de chêne. Une girouette contrefaisoit le cri de la chouette au sommet du pignon, et sur le pavé, les deux yeux d'un chat noir flamboyoient au bord d'un soupirail de cave.

Ce taudis cachoit si mal sa physionomie de meurtre et d'infamie, que M. d'Onis, interdit, hésita avant de monter les deux degrés qui aboutissoient à une petite porte grise, par où un cercueil eût à peine passé debout. Le capitaine ne pouvoit s'empêcher d'épeler le mot *coupe-gorge*, et pourtant l'écho de cette demeure ne chuchotoit pas encore à l'oreille des passants le nom de Fualdès...

Mais il est des emplacements prédestinés autour desquels voltige la terreur, et notre officier, quoiqu'incapable d'y céder, examina si son épée jouoit aisément dans le fourreau; puis, il souleva le marteau avec insouciance.

Un escalier roide, sorte d'échelle, perçoit le plafond d'une salle humide meublée d'un banc, d'un vieux pot et d'une grande table.

M. d'Onis monta, précédé de la vieille au billet; une porte s'ouvrit, et il se trouva en face d'un homme qu'il pensoit n'avoir jamais vu.

Des cheveux durs et grisonnants voiloient le front de ce personnage ridé, maigre, courbé et couvert d'un méchant habit qui sentoit le cimetière et la sacristie; vêtement de bedeau, de sonneur de cloches ou de fossoyeur. Cet être singulier ne se leva pas de son siége, et les noires prunelles qu'il tourna sur le visiteur, ternes comme deux charbons éteints, annonçoient tant de vieillesse du corps et de l'âme, une débilité si complète, que l'on ou-

blioit la courtoisie. Il parla, et d'Onis cessa de considérer ses lèvres, pour chercher la bouche de caverne d'où sortoit une semblable voix.

— Le Ciel, disoit l'inconnu, le Ciel me fait une grande faveur en me donnant l'occasion d'implorer le pardon d'un de ceux que j'ai offensés....

— Monsieur, interrompit d'Onis, vous me prenez pour un autre, car je ne vous connois pas.

— La colère divine a donc changé la face du meurtrier ! regardez-moi bien.

En ce disant, il s'étoit placé contre la lampe, et sous ce masque de vieillard, d'Onis devina un jeune homme; il *le* reconnut et fit un mouvement de surprise, ou d'indignation.

— Ah ! s'écria ce coupable en tombant à genoux; satisfaites votre haine, vengez votre frère, foulez-moi sous vos pieds ; j'endurerai l'insulte ! mais par pitié ne me tuez pas, le

feu d'enfer m'épouvante..... Seigneur, mon Dieu ; quelques jours encore !

— Est-ce donc là, se demandoit le capitaine, ce terrible spadassin, ce cœur inflexible, la terreur d'Avignon, qui couroit plus vite que les remords et dont le bras eût défié le monde ! Tant d'humiliation effraie, sa foiblesse me désarme. Monsieur le marquis, continua-t-il tout haut, votre cœur endure un supplice que je voudrois alléger. Oublions des malheurs sans remède. Je vous pardonne, et si je pouvois adoucir vos peines, je n'épargnerois pas mes soins.

— Heureux ! je n'ai personne à qui pardonner, moi. Soyez mille fois récompensé de cette compassion. Quand je vous ai vu passer sous la fenêtre de cette maison où je suis venu m'enfouir, pour ne plus voir les hommes que j'ai scandalisés et à qui je suis odieux, j'ai souhaité de m'humilier devant vous, monsieur, d'implorer le pardon du crime dont votre famille a gémi, et de mourir de votre

main si la chose vous agréoit ; car, jamais, on le sait, la mort ne me fit reculer et... Encore de l'orgueil !! Rampe, vermisseau ; rampe, avant d'être brûlé sans fin et sans relâche !...

Il s'arrêta deux secondes et poursuivit :

— Mais, puisque votre pitié va jusqu'au dévouement, je désire vous remettre certaines indications relatives à des biens dont je ne dois plus jouir, et que je voudrois faire passer entre les mains de ceux que j'ai maltraités, dans le trésor de certaines fondations pieuses telles que les Chartreux de Villeneuve, afin d'obtenir des prières pour le repos de mon âme, quand le corps ne sera plus.

— Comptez sur mon zèle, monsieur ; mais ne renoncez pas encore à toute joie en ce monde.

— Oh ! tout est fini pour moi. La fatalité qui nous poursuit doit s'accomplir ; l'expiation doit venger un sang... un sang dont les dernières gouttes sont dans mes veines. Je porte malheur à tout ce qui m'approche.....

Pourquoi êtes-vous venu ici? Pourquoi avoir touché ma main? Pourquoi suis-je abrité par un toit et non par une caverne?.... Je ne souillerois que les hiboux de la grotte de Ganges; et cette maison où j'ai pleuré ne sera-t-elle pas maudite?...

D'Onis, pénétré d'horreur, jeta un coup d'œil sur les humides parois de la maison de la rue des Hebdomadiers.

— Ma vie est achevée, continua le pénitent avec lenteur; cette vie, personne n'en a soupçonné les passions ni les douleurs. On m'appeloit un tigre, un tigre, et l'on ignoroit... Voyez-vous, d'Onis, quand on a brûlé tout ce qu'on avoit de force pour la curiosité, pour le plaisir et la passion, on compte avec soi-même, et si le mal prédomine, le remords l'expie et vous achève. Sauf la douleur, on ne sent plus rien, le souvenir du bonheur est insupportable; on est fini, l'existence est dans le passé. Ce qu'on devoit apprendre est connu, l'avenir est vide. Tel qu'un livre fermé,

l'on n'a plus qu'à se couvrir de poussière.

— Il reste la religion...

— Oui, la terreur... oh! que de morts j'ai faits!

— Ayez meilleur courage, marquis; repentez-vous, mais ne remplissez pas d'amertume l'unique lien de votre cœur, l'amour de Dieu.

— L'amour, ah! l'amour....

Il regarda le plafond, étouffa un soupir de feu et murmura un nom que d'Onis n'entendit pas.

Ses sourcils étoient demeurés rabattus sur ses paupières, son cou tendu, son corps penché vers le fond de la salle. Ses yeux vitreux s'ouvrirent et demeurèrent fixés sur un point; l'épouvante envahit tous ses traits, sa poitrine se souleva, ses lèvres s'entr'ouvrirent :

— La voici; c'est bien elle! Vous êtes belle, ma sœur! Répandez les roses dont votre robe est remplie.... Mademoiselle, j'ai tué votre.... je l'ai tué, vous dis-je! Secouez ces fleurs, elles saignent, on les a cou-

pées... Ah! l'horrible sourire! que veux-tu? va-t'en! Monsieur, la voyez-vous? elle rit.

Et l'infortuné se prit à rire lui-même d'une atroce manière.

— Je te hais, je veux dormir, laisse-moi!... Oh! le hideux sourire! tu me dévores le cœur, retire-toi! Eh bien oui, je l'ai fait mort......

Il se leva soudain, ses cheveux se dressèrent, il éleva les deux bras en l'air et cria de toutes les forces de la rage la plus violente :

— Sang-dieu, monsieur d'Onis, je le tuerois encore!!!

Ce fut le dernier éclair de sa raison. Bouleversé par cette vision horrible, il s'agita comme un furieux en poussant les cris d'un patient brûlé à feu doux.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le capitaine saisi d'horreur.

— Cela signifie, répliqua derrière lui la vieille hôtesse qui étoit entrée, cela signifie

qu'il est minuit, mon gentilhomme. Ainsi, retirez-vous; votre ami sera incapable de causer avec vous jusqu'à demain. Sa crise dure plus de trois heures.

— D'où vient cette affreuse maladie? demanda d'Onis en s'en allant.

— Le diable le sait. Moi, je regarde ce malheureux comme un grand criminel en travail de pénitence; et comme le fantôme qui lui apparoît est vêtu, dit-il, d'une robe de Carmélite, j'en conclus qu'il aura enlevé une épouse de Jésus-Christ, et que...

— Jamais on ne l'a accusé d'une seule faute en ce genre.

— Il n'avoit pas d'amourettes? il ne connoissoit aucune femme?

— Non, sauf sa sœur, il n'en abordoit aucune.

— Alors, je n'y comprends rien.

— Ne retournez-vous pas auprès de lui?

— Non; ses terreurs sont aussi profondes en face de dix personnes que s'il est seul, et

j'en ai fait l'essai. Il s'évanouit parfois à Notre-Dame, et je n'en suis pas étonnée : vivre au pain et à l'eau! Alors, les desservants me le rapportent, tant par humanité que par égard pour son oncle.

— S'il a un oncle, pourquoi demeure-t-il chez vous?

— Ce parent est un des chanoines de Rhodez, le plus saint homme de la terre, et c'est pour lui que notre malade est venu céans. Cependant il a refusé obstinément de se loger chez lui; il veut être seul, et en vérité, monsieur, si vous ne le consolez, son bail ne sera pas long, car il baisse, il baisse à vue d'œil.

Cette rencontre détermina M. d'Onis à prolonger son séjour à Rhodez; il retourna souvent chez l'homme de la rue des Hebdomadiers et en reçut plusieurs communications intéressantes, jointes à des confessions particulières d'une nature fort déplorable. Malgré les fréquents dégoûts qu'inspiroient de tels aveux à ce jeune homme, sa

présence lui parut bientôt si utile à l'infortuné, tant de compassion vint succéder à d'anciens ressentiments, qu'il résolut de s'efforcer de rendre ce coupable à la tranquillité.

Le capitaine avoit peu de temps à perdre s'il vouloit réussir dans son projet ; l'esprit du malade perdoit de jour en jour sa force, sa lucidité. Cet homme, autrefois doué d'une taille athlétique, d'une vigueur herculéenne, sembloit diminuer peu à peu ; sa voix étoit amoindrie, il se ployoit, il se racornissoit, pour ainsi dire ; il cédoit aux attaques d'un mal qu'on eût pu nommer l'étisie du remords. Un autre tourment l'agitoit durant les intervalles de ses visions, la tentation du désespoir final, éblouissement propre aux grands criminels et comparable à celui qui nous pousse à nous lancer dans l'espace du haut d'un précipice. Ainsi tout conspiroit à envenimer son cœur,

et sa Bible s'ouvroit plus volontiers au remords de Judas, qu'au repentir de saint Pierre.

Il faut avouer en outre, qu'une guérison mentale demande à l'âme des ressorts assez puissants pour lui permettre de réagir. Or, tout paroissoit ruiné, et la folie, les terreurs, l'amour peut-être, avoient, comme des boissons mordantes, exaspéré d'abord, et enfin épuisé le cœur du patient. Les excès de la douleur avoient produit le résultat de ceux de la débauche. Il étoit abruti.

M. d'Onis entrevoyoit ces obstacles, et loin de se désespérer, il cherchoit à surprendre le mal intellectuel dans sa racine. Absorbé par ces projets, le capitaine prenoit presque chaque soir le chemin de la rue des Hebdomadiers. Depuis quelques jours, le malade étoit plus paisible; son ami l'avoit laissé la veille foible, abattu, il comptoit le retrouver dans le même état.

La nuit étoit plus froide que la précé-

dente, une brume pénétrante remplissoit l'atmosphère, et la girouette glapissoit plus fort que de coutume sur la sinistre maison dont les murs pleuroient des larmes fétides. Le visité reconnut d'Onis et lui adressa quelques paroles. Mais ses yeux ne quittèrent pas un christ, pendant que le capitaine examinoit les progrès du mal sur des joues à la fois luisantes et couleur de terre; et entre les yeux dont la nuance étoit atténuée. Il lui sembla aussi que le malade avoit rapetissé depuis l'avant-veille, que ses gestes et son organe s'étoient modifiés dans le même sens.

Bientôt, une sourde agitation s'empare de l'infortuné, la *Sainte-Rose* lui montre sa figure souriante. Il pousse des cris, il se roule sur le plancher et articule des syllabes incompréhensibles. Ses bras tendus vers la vision qu'il accable de haine et d'amour, sont tordus par la peur et une sueur abondante ruisselle sur son visage. Il se détourne et voit sur son

lit, d'Onis qui s'y étoit assis pour observer ce triste spectacle et attendre la fin de l'accès. Cet incident lui remet en mémoire le cadavre de Tiburce étendu sur la couche de sa sœur, son imagination évoque un nouveau fantôme, et il recule en glapissant de crainte. Ignorant la cause de cet effroi, d'Onis se lève pour le rassurer; il s'approche, et le malheureux se réfugie à l'un des angles du galetas, demandant mille fois son pardon avec des pleurs mêlés à des vagissements enfantins. A peine avoit-il encore la force de gémir. Mais au moment où le capitaine, pour lui faire palper son erreur, lui parle et le saisit entre ses bras, l'insensé s'arrête, son œil éteint se ranime, ses cheveux, sa barbe se hérissent, la fureur la plus immense paraît l'ébranler. Trois fois il bondit en arrière en jetant de deux côtés ses rapides prunelles, et du fond de la chambre où il s'étoit accroupi, étendant une main décharnée, exhalant dans une exclamation tout ce qui lui restoit de vigueur pour l'amour,

pour la jalousie, pour la rage, il cria d'une voix dont vibra la fenêtre :

— Tiburce!..... ma sœur!... Ils sont vivants, ils s'aiment!!!

Et il tomba foudroyé.

D'Onis accourut à son secours, mais tous ses soins furent superflus;

La branche aînée de la maison de Ganges venoit de s'éteindre.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Ouvrages récemment publiés : 3534

SOUVENIRS DE LÉONARD, coiffeur de la reine Marie-Antoinette. 4 vol. in-8. 30 fr.
EXPÉDITION DE CONSTANTINE (Extrait de la 4e livraison de l'Afrique française). In-8. 2 fr. 50 c.
TRADITIONS ALLEMANDES, recueillies et publiées par les frères Grimm, traduites par N. Theil. 2 vol. in-8. 15 fr.
LES HISTORIETTES DE TALLEMANT DES RÉAUX. 6 vol. in-8. 45 fr.
MÉMOIRES DE TOUS, Collection de souvenirs, documents et témoignages tendant à établir la vérité dans l'histoire. 6 vol. in-8. 36 fr.
MÉMOIRES TIRÉS DES ARCHIVES DE LA POLICE DE PARIS, par J. Peuchet, archiviste. 6 vol. in-8. 45 fr.
SOUVENIRS DU DUC DE VICENCE, 3e édition. 2 vol. in-8. 15 fr.
L'ITALIE IL Y A CENT ANS, Lettres écrites d'Italie à quelques amis, en 1739 et 1740, par Ch. de Brosses. 2 vol. in-8, avec portrait. 15 fr.
CORRESPONDANCE INÉDITE DE VOLTAIRE avec Frédéric II, le président de Brosses et autres personnages célèbres, publiée d'après les lettres autographes avec des notes, par M. Foisset. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA REINE HORTENSE avec madame Campan. 2 vol. in-8. 15 fr.

Romans à 3 fr. 50 cent. le volume.

ROMANS DE M. DE BALZAC.

LE LYS DANS LA VALLÉE, 2 vol.
LE CHOUAN, 2 vol.
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, 2 vol.
LE PÈRE GORIOT, 2 vol.
SERAPHITA, 1 vol.
LE LIVRE MYSTIQUE, 2 vol.

VALIDA, ou la Réputation d'une Femme, par madame la marquise d'E....., 3e édition. 2 vol. in-8.
LA PIERRE DE TOUCHE, par le même auteur, 2e édition. 2 vol.
VANITÉ, ou l'Amour dans un salon, par H. Spiegel. 2 vol.
VIEILLES ET NOUVELLES HISTOIRES, par MM. Rozier et Guérin. 2 vol.
APRÈS VÊPRES, par l'abbé Froulay. 1 vol.
LE ROI DE VÉRONE, par M. Cœuret. 1 vol.
MŒURS DE LA COUR ET DES PEUPLES DES DEUX-SICILES, par Michel Palmieri. 1 vol. in-8.

Paris, imprimerie de DECOURCHANT, rue d'Erfurth, 1.